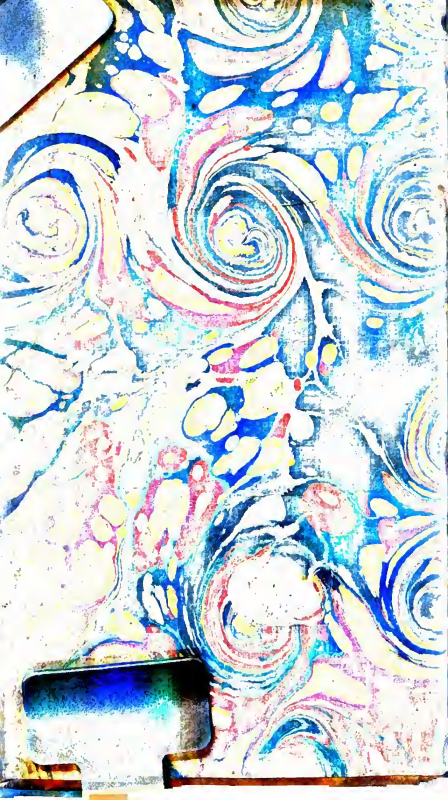
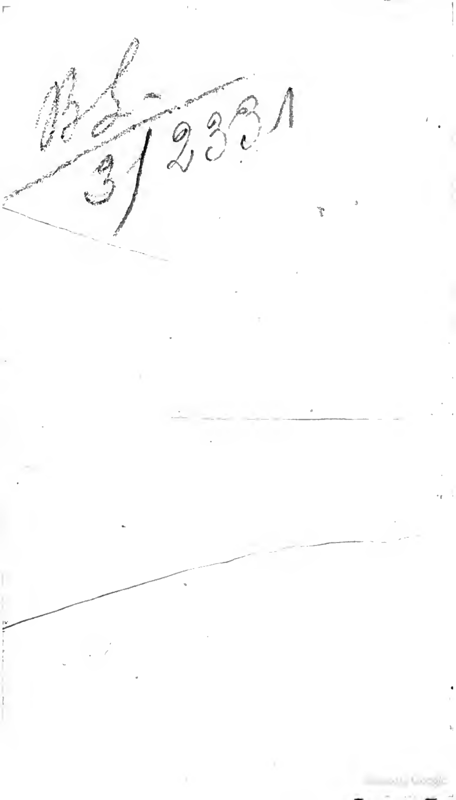








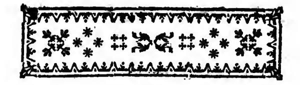
P. Caſtel.

ESPRIT, SAILLIES ET *SINGULARITÉS* DU P. CASTEL.



A AMSTERDAM;
& se trouve à PARIS,
Chez VINCENT, rue S. Severin.

M DCC LXIII.



INTRODUCTION
PRÉLIMINAIRE,

CONTENANT les principales particularités de la vie du P. Castel.

LOUIS-BERTRAND CASTEL naquit à Montpellier, le 11 de Novembre 1688, & entra chez les Jésuites, le 16 Octobre 1703. Il joignit de bonne heure l'étude des mathématiques à celle de la philosophie; & dès-lors son penchant fut fixé. Toute sa vie, il a été

géometre & philoſophe. Il ne laiſſa pas dans ſa jeuneſſe de cultiver les belles-lettres : il les enſeigna même, ſuivant les engagemens de ſa profeſſion ; &, dans tous les temps, ſa mémoire fut fidelle à lui rappeller ce qu'il avoit lu dans les meilleurs ouvrages de l'antiquité.

Avant l'âge de 30 ans, & malgré les diverſes occupations de ſon état, il avoit lu preſque tous les mathématiciens : auſſi reconnoît-on, dans la plûpart de ſes compoſitions, qu'il poſſédoit parfaitement l'hiſtoire de ſon art ; qu'il étoit inſtruit, s'il eſt per-

mis de parler ainſi, de toute la généalogie des découvertes mathématiques; qu'il ſçavoit, à point nommé, diſcerner & apprécier le mérite de ceux qui ſe ſont diſtingués dans cette vaſte carriere des ſciences.

Ce fut auſſi vers l'âge de trente ans qu'il ſe fit connoître par quelques eſſais relatifs à ſon goût & à ſon génie. Ces ébauches tomberent entre les mains de M. de Fontenelle & du pere de Tournemine, l'un & l'autre protecteurs déclarés des ſuccès naiſſans. Ils jugerent que le P. Caſtel ne ſeroit point déplacé dans la capitale; & ils conſeillerent

à ſes ſupérieurs de le faire paſſer de Toulouſe à Paris.

C'étoit ſur la fin de 1720; & dès-lors le P. Caſtel jetta dans ſes ouvrages & dans le public les fondemens de ſes trois grands ſyſtêmes; celui de la peſanteur univerſelle, celui du développement des mathématiques, celui de la muſique en couleurs ou du claveſſin pour les yeux: ce n'eſt pas qu'il n'ait travaillé dans pluſieurs autres genres. On a de lui des morceaux raiſonnés ſur l'hiſtoire naturelle, ſur la géographie, ſur les arts (peinture, muſique, tactique, &c.) ſur la politi-

que, ſur la morale, ſur la théologie ; & ſi l'on faiſoit un inventaire exact des manuſcrits qu'il a laiſſés, que d'obſervations n'y trouveroit-on pas ſur toutes les parties des connoiſſances humaines ?

Cet eſprit, naturellement facile, fécond & inventeur, étoit ſans ceſſe ſollicité par l'imagination. Pour la ſatisfaire, il falloit ouvrir de nouvelles routes, créer ſucceſſivement des hypotheſes, embraſſer toutes ſortes de ſujets, tirer parti de tous les événemens, jouer un rôle dans toutes les révolutions des ſciences. Quelle part l'imagination

n'a-t-elle point eue dans les opérations littéraires de ce génie ſingulier ? Combien de ſervices ne lui a-t-elle point rendus, ſoit pour embellir des ſyſtêmes peu ſuſceptibles d'ornemens, ſoit pour captiver un public toujours curieux de peintures, lors même qu'on ne lui promet que de l'inſtruction ? Quand le P. Caſtel a pu tenir ſous les loix de la raiſon cette puiſſance d'imaginer, qui étoit en lui au degré les plus éminent, il n'a dit que du vrai ; & , ce qui eſt très-digne de remarque, il l'a dit du ſtyle le plus attrayant & le plus convena-

ble. Nous pourrions produire en preuve un trés-grand nombre d'analyſes répandues dans les Journaux ; celles, par exemple, de la Théodicée de Leibnits (Trevoux, Janvier, Février, Mars, Juin, 1737.) Tout y eſt noblement penſé, finement écrit, agréablement modifié, interprété, critiqué.

Mais cette imagination eſt une infidelle : elle a ſes moments de ſéduction ; elle trompe alors les plus ſages. Ce philoſophe-géometre, l'objet de nos éloges, a, de temps en temps, paſſé la ligne que lui traçoit la géométrie, tant pour le fond des choſes

que pour la maniere de les dire. L'imagination jouoit son rôle : elle se déceloit par des écarts, par des saillies, par des singularités ; &, ce qui doit paroître une sorte de phénomene en ce genre, ces illusions se manifestoient encore sur le retour de l'âge ; comme pour nous apprendre que l'imagination est une puissance impérieuse, qui survit aux forces du corps, & qui ne se laisse point dompter par le poids des années.

C'est (nous le répétons) dans le Traité de la pesanteur, dans la Mathématique universelle ; & dans le clavessin

oculaire, qu'il faut considérer le génie du P. Castel. Sa doctrine de la pesanteur étoit, selon lui, la clef du système de l'univers. Tout dépendoit de deux principes, de la gravité des corps & de l'action des esprits : gravité des corps qui les faisoit tendre sans cesse au repos ; action des esprits qui rétablissoit sans cesse les mouvemens : gravité des corps en tout sens, & principalement vers les centres ; action des esprits efficace par-tout, capable en tout temps de rompre l'équilibre & d'empêcher l'inertie de la machine du monde. Ce système, ex-

posé dans deux volumes qui parurent en 1724, éprouva d'abord des contradictions : c'étoit au moins la preuve d'une célébrité qui ne pouvoit être indifférente à l'auteur. Il répondit à tous ses adversaires, & nommément à M. l'abbé de S. Pierre, dont les observations intéressantes sont consignées dans les Mémoires de Trévoux 1724. Cet auteur illustre connoissoit dès-lors le génie du P. Castel. » Il me paroît, disoit-il, de » ces esprits originaux qu'il » est plus à propos d'encou- » rager à démontrer ce qu'ils » découvrent, que de les en-

» courager à faire de nouvel-
» les découvertes. Il ressem-
» ble à ces héros qui sont plus
» capables de conquérir un
» grand pays, que de bien
» conserver des conquêtes
» moins étendues... Si je fais
» des critiques générales du
» livre (de la pesanteur,) c'est
» que je le crois bon, & par
» conséquent très-digne d'être
» perfectionné ; l'esprit du
» P. Castel me paroît systê-
» matique : il sçait enchaîner
» ses idées les unes avec les
» autres ; & c'est l'enchaîne-
» ment parfait des idées, qui
» en fait la solidité : ce sont
» ces sortes d'esprits de la

» premiere classe, qui seuls, » avec leur grande pénétra- » tion, avec la netteté de leurs » démonstrations & avec les » éclaircissements aux diffi- » cultés, peuvent ouvrir des » routes difficiles, & montrer » des vérités fécondes aux es- » prits de la seconde classe. » Quand on critique ainsi, la controverse n'est pas loin de se tourner en traité de paix. L'abbé de S. Pierre fut toujours l'ami du P. Castel : ils raisonnerent encore quelquefois sur la pesanteur, puis sur la politique ; & ces deux esprits, assez faits l'un pour l'autre, se partageoient néan-

moins dans leurs vues ; l'un mettoit la politique à la tête de tout ; l'autre ſongeoit d'abord à la phyſique, & vouloit que l'adminiſtration des empires ſuivît ou imitât le méchaniſme du monde.

La mathématique univerſelle valut à ſon auteur d'être admis dans la ſociété royale des Londres : honneur qui lui fut déféré ſans contradiction, ſans ſollicitation, ſans intrigue. Son livre reçut des éloges infinis à Londres ; on le jugea *merveilleux, extraordinaire, excellent* : c'eſt ainſi qu'en parlerent les Nouvelles publiques : on admira ſur-tout

l'aiſance avec laquelle ce nouveau géometre traçoit ſon plan immenſe, & les facilités qu'il promettoit à ſes lecteurs. En France, on parut deſirer plus de ſéchereſſe & d'auſtérité ; comme s'il n'étoit pas permis d'attaquer les mathématiques avec autant de gaieté qu'il en paroiſſoit dans la démarche des Spartiates, quand ils alloient combattre les ennemis de la patrie.

Le claveſſin oculaire acheva de rendre très-célebre le nom du P. Caſtel. Il en annonça le projet, dès l'an 1725, dans le Mercure de Novembre ; & il en développa toute la théo-

rie à M. le préſident de Monteſquieu dans les ſix derniers volumes de Trévoux 1735. Son premier deſſein ne fut pas de réaliſer ce ſyſtême ; il ne vouloit que le propoſer & faire naître à quelque amateur le le deſir de l'exécuter. C'eſt, nous oſons le dire, le point précis auquel il devoit s'en tenir ; démontrer l'analogie des ſons & des couleurs, c'étoit l'affaire d'un géometre ; dreſſer la machine du claveſſin chromatique, ce devoit être l'entrepriſe de quelque curieux millionaire. Le pere Caſtel ſe chargea de tout ; & la meilleure partie de ſes

jours s'eſt écoulée dans l'exercice preſque méchanique de cette conſtruction qui n'a point réuſſi. Ce n'eſt pas qu'en prenant la théorie des couleurs dans tous les ſens, il ne ſoit parvenu à des découvertes importantes dont les arts pourroient profiter ; mais ce claveſſin pour les yeux, fabriqué à pluſieurs repriſes, & même à grands frais, n'a ni rempli le devis de l'auteur, ni ſatifait l'attente du public. La choſe, au fond, eſt-elle poſſible ? Et de ce qu'on démontre qu'il y a entre les couleurs des proportions analogues à celles des ſons, s'enſuit-il que

le claveſſin oculaire puiſſe affecter l'organe de la vue, comme le claveſſin acouſtique affecte l'ouie ; enſorte que l'ame éprouve des deux côtés une ſenſation à-peu-près égale? Nous ne doutons point qu'on ne pût auſſi démontrer que les odeurs & les ſaveurs ſont ſuſceptibles d'une comparaiſon & d'une combinaiſon ſemblable à celle des tons de la muſique : faudra-t-il en conclure la poſſibilité d'un claveſſin pour le goût, & d'un autre pour l'odorat?

Cependant le ſyſtême du claveſſin oculaire ſuppoſe tant d'eſprit & de connoiſſances

dans l'inventeur, qu'on doit encore admirer cette hypothese, & profiter du plan qu'en a tracé le P. Castel. Ces sortes de spéculations étendent les vues humaines, enrichissent l'histoire de la philosophie, & servent à perfectionner les arts. Dans les ébauches d'exécution qu'on a pu voir de ce clavessin, les couleurs variées presque à l'infini, combinées sçavamment, jointes à l'éclat des miroirs & à l'effet des bougies, faisoient un spectacle au moins extraordinaire, & qui mériteroit d'être exécuté en grand. Qui sçait si, quelque jour, cette magie

faite pour les yeux ne pourroit pas égaler en son genre la magnificence des plus beaux concerts de musique? Si ce phénomene arrive jamais, on en aura toujours le principe, la clef & la raison dans les sçavantes expositions du pere Castel.

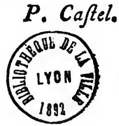
Nous ne dirons rien de ses travaux sur ou contre le Newtonianisme. Il honoroit le philosophe Anglois, sans être persuadé que sa doctrine fût propre à dévoiler le vrai systême du monde. Il compara, en cette maniere, Newton & Descartes : *Tous deux se valoient bien pour l'inven-*

tion ; mais Descartes avoit plus de facilité & d'élevation. Newton, avec moins de facilité, étoit plus profond. Tel est, à-peu-près, le caractere des deux nations. Le génie François bâtit en hauteur, & le génie Anglois en profondeur. Tous deux eurent l'ambition de faire un monde, comme Alexandre eut celle de le conquerir ; & tous deux penserent en grand sur la nature.

La vie du P. Castel fut aussi unie que son caractere. Le long séjour qu'il a fait dans la capitale, n'a été qu'une longue suite d'actions qui étoient à-peu-près les mêmes.

Aux

Aux devoirs de la profeſſion religieuſe qu'il remplit tou. jours ponctuellement, il joignoit l'étude, la compoſition, la converſation des gens de lettres, le ſoin de quelques éleves de mathématique, l'attention à répondre aux perſonnes qui le conſultoient par lettres ſur les diverſes parties des ſciences. Aſſez répandu d'abord dans quelques ſociétés où il étoit eſtimé & chéri, il ſe renferma enſuite dans le cercle de ſes occupations : on alloit le voir comme Archimede, qui avoit toujours quelque nouvelle invention à montrer. Il paroiſſoit auſſi



ſimple que cet ancien géometre, & auſſi peu attentif aux commodités de la vie. Sa perſonne, ſes livres, ſes écrits ſans nombre, ſon attellier pour le claveſſin oculaire habitoient le même réduit ; & il falloit avoir, comme lui, l'eſprit de calcul pour diſtinguer quelque choſe dans cet amas prodigieux de piéces de toute valeur, qui compoſoient ſon tréſor phyſique & mathématique.

La religion de ce géometre qu'on n'accuſera pas de petiteſſe d'eſprit, fut toujours ſincere, zélée, publique & ſans reſpect humain. Il ne com-

posa presque point de livres, de dissertations, d'analyses, où l'on ne remarque des traits sensibles du respect le plus profond pour Dieu, de la foi la plus vive pour tous les mysteres, de l'estime la moins équivoque pour tous les exercices de la piété chrétienne. Ces sentimens redoublerent encore dans sa derniere maladie, dont le détail pourroit paroître comparable à ce qu'on raconte de la mort des plus fervens serviteurs de Dieu. La fin de cette carriere très-laborieuse & très-philosophique, sans cesser d'être vraiment chrétienne & reli-

gieuſe, arriva le 11 de Janvier 1757. Le P. Caſtel étoit auſſi de l'académie de Bordeaux & de celle de Rouen. Voici la liſte des ouvrages qu'il a publiés, hors des livres périodiques.

Traité de la peſanteur univerſelle, 2 *vol. in*-12. (Paris) 1724.

Plan d'une mathématique abregée, *in*-4°. (Paris) 1727.

Mathématique univerſelle abrégée, *in*-4°. (Paris) 1728.

Diſcours préliminaire à la tête du livre de M. d'Azin, ſur la maniere de défendre les places, *in*-12. (Paris) 1731.

Diſcours préliminaire à la

tête de l'Analyse des infiniment petits de M. Stône, traduits de l'anglois ; par M. Rondet, *in*-4°. (Paris) 1735.

Lettres philosophiques sur la fin du monde, *in*-12, 1736.

Réponse à M. d'Anville sur le pays de Kamtschatka & de Jéco, 1737.

Géométrie naturelle en dialogues, (*in*-12, 1738,) dans les Amusemens du cœur & de l'esprit.

Dissertation philosophique & littéraire, où, par les vrais principes de la physique & de la géométrie, on recherche si les régles des arts, soit

méchaniques, ſoit libéraux, ſont fixes ou arbitraires, (*in*-12, 1738,) dans les mêmes Amuſemens.

Optique des couleurs, *in*-12. (Paris) 1740.

Le vrai Syſtême de phyſique générale de M. Newton, *in*-4°. (Paris) 1743.

Lettres à M. le Chevalier de F*** ſur la conſtruction des Vaiſſeaux, *in*-4°, 1746.

Lettre d'un académicien de Bordeaux ſur le fond de la muſique, à l'occaſion de la Lettre de M. Rouſſeau contre la muſique françoiſe, *in*-12, 1754.

Réponſe critique d'un aca-

démicien de Rouen à l'académicien de Bordeaux, ſur le plus profond de la muſique, *in*-12, 1754.

L'Homme moral, oppoſé à l'homme phyſique, *in*-12. (Toulouſe) 1756.

Exercices ſur la Tactique, ou la Science du héros, *in*-8°. (Paris) 1757.

Nous ne tranſcrivons point ici la liſte des Lettres ou Diſſertations que le P. Caſtel a inſérées dans le Journal de Trévoux & dans le Mercure de France: cette nomenclature ſeroit trop longue. Nous nous contenterons de dire qu'il y a de lui trente-huit

morceaux (quelques - uns même de considérables) dans le premier, & vingt-deux dans le Mercure.

TABLE DES MATIERES.

Fin de la Table.



ESPRIT,



ESPRIT, SAILLIES ET *SINGULARITÉS* DU P. CASTEL.

DE LA SAGESSE DIVINE.

ON diroit que Dieu s'eſt peu mis en peine de nous faire remarquer ſa puiſſance : elle ſe fait aſſez ſentir dans tout ce qui frape nos ſens ; mais il ne ſuffit pas d'avoir des ſens, pour juger de ſa ſageſſe : elle ne ſe révele qu'à l'eſprit, & à des eſprits ſages, natu-

rellement droits & équitables ; en qui la corruption du cœur n'émouſſe point les impreſſions de la raiſon : il faut que ces impreſſions ſoient bien affoiblies dans le commun des eſprits ; de tout temps, on a reconnu une puiſſance ſuprême dans la conduite de cet univers ; & de tout temps, il y a eu des eſprits, pour qui la ſageſſe, qui n'éclate pas moins dans cette conduite, a été un problême.

On peut même dire que la plûpart des eſprits ſont plus frapés de la puiſſance que de la ſageſſe de Dieu : ſans cela aurions-nous beſoin des miracles pour confirmer la religion ; & les événemens les plus ordinaires ne feroient-ils pas pour nous les plus fortes preuves de la divinité ? Sur quoi

j'admire les prétendus beaux esprits de notre siécle, ou de tous les siécles : ils se rendroient, disent-ils, si on leur faisoit voir des miracles : ils veulent paroître plus sages & plus esprits forts que les autres ; & ils veulent cependant que Dieu les traite en peuple ; qu'il suspende les merveilles de sa sagesse, pour ne laisser éclater que celles de sa puissance : n'est-ce point-là la marque d'un esprit très-peu sage, très-peu raisonnable, très-peu fort, très-populaire ? Je l'ai déja dit : il faut être sage pour estimer, & même pour connoître la sagesse. Voilà pourquoi Dieu a rempli l'écriture des témoignages qu'il rend à sa sagesse. Il s'est presqu'entiérement reposé sur nos sens des témoignages qui sont dûs

à sa puissance : à peine nous a-t-il marqué sa qualité de Créateur; & s'il l'a marquée, c'est d'une maniere moins précise; mais sa sagesse, il l'a marquée avec les traits les plus vifs : par-tout il lui consacre les plus magnifiques éloges ; c'est à elle qu'il rapporte toutes les merveilles qui sont sorties de ses mains. Il a voulu qu'il y eût un livre de l'écriture qui portât le nom de *Livre de la Sagesse*.



DES MIRACLES.

LES miracles sont proprement le symbole de la toute-puissance de Dieu : la nature, je la regarde comme la propre expression de la sagesse ; le peuple ne connoît guères de Dieu, que sa puissance qui l'étonne par des coups bruyans & inespérés : c'est pour lui, sur-tout, que sont les miracles ; je dis pour lui peuple, sans exclure ces prétendus esprits forts, qui, fermant les yeux & les oreilles aux spectacles & à la voix de la nature, fidelle interprete de la divinité, ont besoin, pour la reconnoître, de quelque coup éclatant de sa puissance, & rentrent par-là honteusement

dans la foule, de qui ils prétendent vainement se distinguer. Mais le sage, mais le vrai philosophe, plein de respect pour cette puissance, plein de soumission & de docilité pour ces miracles, sçait discerner dans la nature une sagesse toute divine, qui s'y dépeint jusques dans les moindres traits, & adorer une vérité qui l'éclaire : Dieu est esprit, & ce n'est que par des esprits qu'il est adoré avec vérité. Quelle bizarrerie, mais quelle foiblesse de ne vouloir ou de ne pouvoir reconnoître l'auteur de la nature que dans l'infraction de ses loix, & de ne fléchir le genou que lorsqu'il tonne !



De la Foi.

La foi ne captive que les esprits ou les cœurs rebelles: elle met en grande liberté les bons esprits qui ne sont pas les dupes du cœur. Toutes les fois que, vis-à-vis d'un mystere ou d'une difficulté de science, j'ai commencé par dire *Credo*, j'éprouve constamment dans mon esprit une très-grande liberté de raisonner & de comprendre, & de faire comprendre aux autres. A toutes les opérations d'esprit comme de corps, il faut un point fixe, un centre de repos d'où partent tous les mouvemens. Un ressort n'agit par une extrémité, qu'autant qu'il est fixé par l'autre. La foi est l'unique point fixe des esprits dans

les ſciences humaines autant que dans les divines. Quand je montre aux jeunes gens quelque point difficile de mathématique, de géométrie même, je n'ai pas trouvé de meilleure façon de me faire entendre des eſprits revêches & difficultueux, que de leur dire : *Commencez par croire que je ſçais ce que je vous dis. Je ne veux pas vous tromper, je ne puis pas m'y tromper. C'eſt ma propre ſcience que je vous donne. Il y a trente ans que je le ſçais. Tout le monde le penſe de même, &c.* Quand j'ai dit cela à des eſprits raiſonneurs, mais raiſonnables : car c'eſt de la raiſon cela ; auſſi-tôt ils me croient & m'entendent tout de ſuite, avec facilité. Il n'y a rien qu'on n'entende, dès qu'on a intérêt de le ſçavoir. La foi de

l'esprit intéresse le cœur même à en faire l'objet de son intelligence ; car on est curieux & on aime à voir clair. Les Samaritains, après avoir vu Jesus-Christ, disoient à la Samaritaine : Nous avons cru d'abord sur votre parole ; mais nous croyons désormais, pour avoir vu comme vous.

Autant d'explications, de preuves même qu'on donne à un mystere, sont autant de mysteres souvent plus inintelligibles que le mystere même, & d'autant plus mysteres, qu'ils le sont de la façon des hommes, au lieu que le vrai mystere l'est de la façon de Dieu, ce qui le rend le seul croyable ; mais ceux de la façon des hommes, sont toujours litigieux.

DES FACULTÉS DE L'AME.

L'INTELLIGENCE eſt comme une vapeur ſubtile que le ſoleil éleve, ſans préjudice de la ſérénité du jour. Le ſentiment eſt comme une vapeur groſſiere, qui forme un brouillard obſcur. Les ſenſations ſont comme de groſſes gouttes de pluie, peſantes & denſes, qui rendent le jour ſombre & ténébreux. L'idée répond encore à la viſion de l'œil; le ſentiment, à la perſuaſion de l'oreille; la ſenſation, à la ſécurité aveugle du tact. Le peuple eſt peuple par les ſenſations; le ſçavant eſt ſçavant par les idées; l'homme poli, l'homme tout court tient le milieu par les

sentimens. Encore ce milieu vaut-il peut-être mieux, parce que c'est un milieu ; & parce que les idées du sçavant, souvent fausses & présomptueuses, sont presque toujours abstraites, irréductibles à la pratique, & inutiles au commerce de la vie, au bien de la société ; & parce que les sensations populaires ne sont que bassesse & grossiéreté. Ajoûtons que les idées du sçavant étant toutes en spéculation, ne l'exemptent pas le plus souvent de cette grossiéreté de sensations populaires : allant d'une extrémité à l'autre, sans beaucoup s'arrêter aux sentimens ; aux vrais, physiques ou moraux : car de sentimens métaphysiques, de ceux où l'esprit & le raisonnement dominent, au préjudice du cœur,

du courage, de l'affection, de la bonne volonté, des mœurs même, & de la religion, souvent même du sens commun & de la raison, le sçavant, pur sçavant, n'en manque pas ; ce qui explique bien des phénomenes littéraires. Les idées font l'esprit, les sentimens le cœur, les sensations l'ame. Par esprit, on entend l'ame comme dégagée des sens, & n'ayant que de l'intelligence. Par cœur, on entend, on sous-entend, du moins l'ame, comme moitié dégagée du corps, n'y tenant que par les sens & par un reste de sensation, & tenant à l'esprit par un commencement d'idée. Par ame, on entend l'esprit comme tenant tout-à-fait au corps & aux sens, comme intimement uni au corps, comme animant & vi-

vifiant le corps; d'où lui vient le nom d'ame, c'eſt-à-dire, de ſubſtance qui anime. La bête a une ame, ſauf à expliquer ce que c'eſt; l'homme a un cœur: l'ange n'eſt qu'eſprit. Ainſi le peuple eſt un peu au-deſſous de ce qu'il eſt par nature; le ſçavant au-deſſus, s'il ſçavoit s'y tenir: l'homme du monde, l'homme poli & bien né, eſt ce qu'il eſt; encore une fois, c'eſt peut-être le mieux. On ne redreſſe ſouvent la nature, qu'en l'eſtropiant: il faut avoir bien de l'eſprit & de la ſcience, pour en avoir impunément pour le bon ſens & le bon cœur.



De l'Imagination.

DANS la rigueur du terme, *imaginer* ne veut, ce me semble, dire autre chose, que se former une image, une idée d'une chose qu'on ne voit point, ou dont l'image ne se peint pas actuellement dans l'œil ou dans les autres sens. Où en serions nous, au moins dans les arts ou dans les sciences, si nous ne pouvions nous y permettre d'imaginer ce que nous n'avons point vu, & ce que personne n'a jamais vu ? Jamais inventeur a-t-il atteint au but de son invention, sans le secours de cette faculté imaginative ? Je l'avouerai franchement ; inventer & imaginer m'ont tou-

jours paru synonymes. Une personne m'ayant fort pressé, il y a six ou sept ans, de convenir que mon clavessin oculaire étoit une imagination, & qu'un de ses ouvrages qu'il citoit en opposition, n'en étoit point une; je lui répondis, puisqu'il le vouloit, que j'étois prêt de signer sa proposition & de l'adopter. Il n'en vouloit pas tant; car il se fâcha tout de suite de l'excès de ma complaisance; sans doute, parce que la compagnie y donna un mauvais tour, en souriant à l'idée qu'elle comprit que j'avois dans l'esprit.

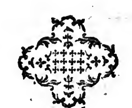
Je l'avois en effet, c'est-à-dire, que je pensois, comme je le pense encore, que l'imagination, toujours à craindre dans le commerce de la vie, dans l'usage

du monde, dans la conduite des affaires, dans tout ce qui s'appelle vie civile, politique même, & sur-tout religion, étoit tout-à-fait & uniquement desirable dans les arts, dans les sciences, & dans toutes les affaires d'esprit, de théorie & d'invention. Cependant la bizarrerie veut que cette imagination, décriée dans les sciences & dans les arts, régne paisiblement dans la conduite de la vie, dans les affaires de prudence, & qu'elle usurpe souvent des droits téméraires & scandaleux sur la religion. Car vous n'entendez jamais crier contre l'imagination dans la maniment des affaires, dans le gouvernement des empires, dans les opérations militaires ; & c'est-là pourtant qu'il faudroit être tout-à-fait en

garde contr'elle, & qu'elle produit les plus terribles catastrophes; au lieu que sans cesse on critique, & les sçavans eux-mêmes critiquent l'imagination des sçavans dans des ouvrages, qui, sans elle, ne sçauroient jamais être que des répétitions assez inutiles, d'ouvrages souvent meilleurs, & souvent inutiles eux-mêmes.

N'est-ce point encore ici la fable ou l'histoire du Renard sans queue, qui harangue les autres, pour leur persuader de couper la leur? Car il y a trois opérations de l'esprit, relativement aux trois temps des choses. Ces trois opérations sont, *voir*, *concevoir*, & *prévoir*: c'est toujours *voir*, mais par trois différentes facultés, qui sont trois especes d'hommes sçavans, ou

éclairés plus ou moins. Le peuple voit le préſent par une ſimple appréhenſion ou viſion. Le ſçavant, purement ſçavant, l'érudit conçoit le paſſé par le ſecours de la mémoire ; & la troiſieme eſpece prévoit, preſſe, produit même en un ſens l'avenir, par la force de ſon imagination : car c'eſt une faculté créatrice, pour me ſervir de l'expreſſion d'un bel eſprit du dernier ſiécle.



DU GÉNIE.

LE grand génie, ou en général le génie, a deux qualités qui le caractérisent: il est inventif & philosophe. C'est la vivacité qui le rend inventif, c'est la maturité qui le rend philosophe : la vivacité ne fait que le bel esprit; la maturité seule fait le bon sens: il faut les deux pour former le génie. Sans l'esprit de philosophie & de raisonnement, le bel esprit s'évapore en imaginations bizarres, plutôt qu'il n'est inventif. Sans l'esprit d'invention, le génie philosophe n'est qu'un froid bon sens bourgeois, qui rempe terre à terre, & n'est bon que pour celui qui l'a; l'empêchant de faire

des fautes par l'unique raiſon qui l'empêche de rien tenter d'extraordinaire & d'éclatant.

Le même fond de génie, qui fait le genie de la guerre, fait le génie de toutes les ſciences & de tous les arts. Le génie en général eſt une grande facilité de penſer, de concevoir, de raiſonner, d'apprendre, d'imaginer, &c. Mais il faut que la naiſſance, l'éducation, le goût naturel, l'inclination, & ſurtout la providence tournent ce génie à la guerre. Tourné à la poëſie, il fait les Homeres & les Virgiles; tourné à la philoſophie, il fait les Ariſtotes & les Deſcartes; tourné aux mathématiques, il fait les Archimedes; tourné à la guerre, il fait les Alexandres, les Céſars, les Tu-

rennes, les Condés; porté même à un certain degré de perfection, ce génie embrasse tout. Archimede avoit le génie de la géométrie, de la méchanique, de la politique & de la guerre, à-peu-près au même degré. Descartes étoit aussi profond géometre que philosophe subtil; César aussi élégant orateur, que sage & vaillant guerrier. En général, le génie de la guerre est le plus élevé & le plus vaste de tous les génies; & l'on trouvera plus de guerriers de profession qui ont eu les autres talens de la science, de la poësie, de l'éloquence, des autres arts; qu'on ne trouvera de sçavans & d'artistes de profession qui ayent été médiocres guerriers. On ne voit guères qu'Archimede qui ait passé avec éclat de la théorie du

cabinet à la pratique du métier de la guerre ; au lieu que César, Scipion, Alexandre, le prince de Condé, la plûpart des héros militaires, ſur-tout les Grecs qui ſont en ſi grand nombre, poſſédoient bien des ſciences & des arts, & les poſſédoient avec diſtinction & avec éclat.

Le génie de la guerre a deux grandes parties ; la préſence d'eſprit, & le coup d'œil. Par la préſence d'eſprit, un guerrier trouve en lui-même des reſſources ; par le coup d'œil, il en trouve au-dehors ; l'un n'eſt rien ſans l'autre : ſans l'eſprit, l'œil eſt mort, & ne voit en quelque ſorte rien de ce qu'il voit. Sans l'œil, l'eſprit eſt inutile ; & ſes vues ne ſervent de rien, ne ſe rapportent pas à l'état préſent des affaires

& du vrai théatre de la guerre. D'un coup d'œil, un général habile reconnoît ſon terrein, connoît ſes avantages & ſes déſavantages, voit l'uſage des forces qu'il a entre les mains; & d'un coup d'eſprit, s'il eſt permis de parler ainſi, il choiſit ce terrein, y diſtribue ſes forces, en ſaiſit les avantages, en corrige les déſavantages, en fait le théatre de ſes exploits & de ſa gloire.

Les grands hommes ſont quelquefois ſujets à précipiter les démarches; les démonſtrations, les preuves ſont ſouvent pour eux des formalités inſipides, à quoi ils ne daignent point s'arrêter; leur génie leur tient lieu de tout cela; &, ſans autre préparation, on les voit ordinairement commencer

un peu plus haut que les autres n'ont fini.

Le calcul émousse toujours le génie : or c'est le génie qui fait les véritables découvertes ; le calcul, à la vérité, facilite les choses, & aide à développer, à étendre, à épuiser ce qu'on a déja trouvé ; mais il y a beaucoup de méchanique à tout cela ; & pour ce qui s'appelle découvrir, il faut voir & pénétrer ; ce qui est l'affaire du génie : je compare le calcul & le génie d'un côté, avec les yeux & les mains de l'autre : dans les ténebres, on s'assure des choses en les touchant, en tâtonnant ; on est sûr qu'on les tient ; & on ne laisse pas d'en discerner quelques propriétés superficielles ; mais c'est-là le discernement

ment des aveugles. Les yeux & la lumiere conduisent les Colombs au-delà des colomnes d'Hercule, & jusqu'au bout de l'univers.

DU GÉNIE PHILOSOPHE.

Un génie philosophe n'est étonné de rien. Il a tout prévu, il s'attend à tout, il voit l'effet dans sa cause; on n'admire, on ne craint que ce que l'on ne comprend pas. Horace dépeint parfaitement ce philosophe, lorsqu'il dit : *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ ;* la chute de l'univers l'écraseroit sans l'étonner. C'est-là le vrai philosophe; tous les autres ne sont que des discoureurs & de beaux esprits. Qu'on trouve un exemple

de philoſophie pareil à celui d'un de nos généraux, qui dans le fort d'une bataille demande une priſe de tabac à un de ſes lieutenans, & qui voyant celui-ci emporté d'un boulet de canon dans le moment qu'il lui préſentoit ſa tabatiere, ſe tourne froidement de l'autre côté, & dit à un autre officier : Ce ſera donc vous qui m'en donnerez, puiſqu'il a emporté la tabatiere avec lui.



DE L'ESPRIT.

ON vante tous les jours l'étendue & la rapidité de l'esprit humain, qui, dans un instant, embrasse ou parcourt les plus vastes espaces; mais c'est la mémoire, qui mérite cet éloge: elle repasse en un instant ce que l'esprit n'a découvert que dans des milliers d'années. Je puis, dans ce moment, me représenter une infinité de choses qu'on a trouvées; mais à peine, en toute ma vie, puis-je me flater d'ébaucher une vérité toute neuve, ou d'ajoûter un degré de vraisemblance à celle qui en a déja plusieurs.

L'esprit d'invention & l'esprit de détail sont deux sortes d'esprits

aſſez inalliables ; tel qui découvre une carriere, n'eſt pas toujours propre à l'épuiſer : les ſçavans ont un ſtyle ſçavant, quoi qu'ils faſſent ; ſont-ils même à portée de ſentir la foibleſſe des autres, & de s'y proportionner ? Placés dans un grand jour, voient-ils les ténebres qui régnent ailleurs ? Leur génie leur ſert le plus ſouvent de preuve & de démonſtration. Ils ſuppoſent que tout le monde doit voir ce qu'ils voient ſi bien eux-mêmes : s'ils ſont coupables à l'égard de leurs lecteurs, c'eſt d'en avoir trop bonne idée ; il n'appartient qu'à un eſprit du commun, de ſe défier du commun des eſprits, & de s'y bien proportionner : ce n'a pas été un trait de prudence dans Deſcartes, d'avertir, en commençant

ſa géométrie, qu'il alloit le prendre ſur le haut ton : une ſcience de génie ne donne point de priſe à la réflexion ; on ne s'apperçoit pas de ce qui eſt bien naturel.

On cite ici Deſcartes, parce que c'eſt lui qui a donné le premier ſignal aux auteurs de ſe relever ainſi ſur des échaſſes ; non pas, après tout, que bien des gens qui s'en ſont mêlés euſſent les mêmes droits que lui, de faire acheter leurs penſées, de la peine de les deviner ; mais les exemples des grands maîtres ſont toujours contagieux : ainſi l'on a vu, depuis ce temps-là, mille interpretes des penſées d'autrui affecter l'indépendance, & s'ériger en originaux.

L'eſprit eſt un miroir : c'eſt-là ſon vrai point de comparaiſon ;

le propre & ſpécifique caractère du miroir eſt, ſans aucune trace phyſique & corporelle, de repréſenter tous les objets quelconques, avec la même diſtinction qu'ils ont en eux-mêmes, ſans qu'aucun de ces objets faſſe obſtacle à l'autre, ou nuiſe à ſa repréſentation. Il y en a une raiſon optique, toute géométrique. Deux objets préſens à un miroir, ne peuvent être repréſentés à un œil, que dans des points différens, ou dans un même point, par des rayons différens, les incidences des rayons étant alors ſous différens angles. La différence du miroir & de l'eſprit eſt que l'eſprit eſt un miroir actif, qui ſe repréſente à lui-même, & que le miroir eſt paſſif & ne repréſente qu'à l'œil d'autrui.

Le bel esprit ne vient jamais régulièrement, qu'après le bon & le vrai esprit. Pline ne vint qu'après Cicéron ; le panégyrique de Trajan, après le *pro lege Maniliâ* ; & notre siécle, après celui des Racines, des Bossuets & des Bourdaloues.

De la Liberté.

La liberté est le caractère distinctif des esprits, & le principal attribut de la divinité : rien n'est plus opposé que la liberté, & le méchanisme. Aussi l'on peut dire que c'est ici le dogme, contre lequel la perversité du cœur humain s'est de tout tems le plus révoltée : on compte bien des sortes d'hérésies, d'athéismes,

de dogmes impies ; mais on n'en trouve qu'un exemple, où l'on ait trop donné à la liberté : encore même n'a-t-il jamais été fort contagieux, ni d'une secte fort étendue, ni fort durable. Au lieu que la premiere victime de la plûpart des systêmes impies, ç'a été la liberté ; car pour ne point parler des hérésies qui se sont élevées dans le sein du christianisme & pour ne point sortir des bornes de la philosophie ; le fatalisme de l'idolatrie, & de presque toute la philosophie ancienne, & le méchanisme de Spinosa, & d'une grande partie de la philosophie moderne, ont également détruit la liberté & la divinité.



DE LA VERITÉ.

TOUS les esprits ne sont pas faits pour goûter d'abord une vérité qui se présente à eux pour la premiere fois. Ils commencent par contredire ; mais ces contradictions mêmes les engagent à s'y rendre plus attentifs, &, avec le temps & le secours d'autrui, à la goûter & à l'adopter. Il faut, dans un jour d'hiver, que les brouillards & les nuages devancent le lever du soleil. J'ai connu des esprits qui n'ont jamais admis une vérité, qu'après avoir épuisé toutes les ressources de l'erreur contraire. Ce n'est qu'en dissipant peu-à-peu les nuages, que leurs yeux se disposent à soutenir un éclat qui les éblouit de ses premiers rayons.

DE LA SOCIETÉ.

LE péché d'Adam n'est venu que de ce qu'Eve, formée pour vivre en société avec Adam seul, entra en société de raisonnement, de philosophie & de théologie avec les bêtes, avec la plus méchante de toutes, avec le Serpent. Le Serpent étoit le Démon sans doute, & n'en étoit pas moins bête pour cela, aux yeux d'Eve au moins, qui en fut pourtant la bête ce jour-là, tant les bêtes peuvent déniaiser les hommes.

Est-ce que la société, la nôtre comme toute autre, ne nous délivre pas & tous ceux qui nous font l'honneur de vivre avec

nous, de nos miſeres communes ? Elle nous donne des laboureurs, des moiſſonneurs, des meûniers, des boulangers ; & nous avons du pain en étendant la main : car elle nous donne auſſi de l'argent pour en acheter. Elle nous donne des tailleurs qui nous habillent, des cordonniers qui nous chauſſent, des marchands de toutes ſortes, des médecins, des hôpitaux, des prêtres qui nous baptiſent, nous prêchent, nous abſolvent, nous enterrent & nous menent en paradis, comme par la main. Toute la ſociété travaille pour chaque individu. Chaque métier & chaque art demande trente mains, trente arts & métiers, pour nous faciliter le moindre de nos beſoins. Une épingle paſſe par trente mains, par trente

laboratoires,avant que d'être une épingle, dont on en a cent pour un ou deux sols. Et les Sauvages en ont-ils moins de travail, de servitude & de misere, pour avoir moins de société ? Ils en ont bien davantage, puisqu'ils ont toutes celles dont nous délivre la société. Un simple petit miroir de deux liards pour nous, est pour eux un bijou qui leur coûte bien des peaux de castor, au profit de notre société. Est-ce vivre pour un homme quelconque, que de ne vivre que de gland & de racines de méchantes herbes ; que de se repaître de chair humaine ; que de n'avoir pas une misérable couverture, au milieu des frimats & des horreurs du Groënland & du Canada ; que de n'avoir que de l'eau salée à

boire, comme les Eſquimaux ; que de n'avoir ni foi, ni loi, ni religion, ni mœurs, ni inſtructions, ni connoiſſances, ni ſciences, ni arts, ni hôpitaux, ni colléges, ni précepteurs, ni défenſeurs, ni princes, ni magiſtrats ? ni prisons

A la cour, à la ville, on prend dans la ſociété un eſprit de formalité, de diſcuſſion, de chicane, de minuties, une certaine politeſſe baſſe, rempante & efféminée, une eſpece de petite politique fine, & preſque puérile & badine, qui roule ſur de petits intérêts, pour leſquels on ſe paſſionne, on craint, on eſpere, on fait des projets. Les affaires ne vont pas toujours ; on délibere, & tout s'en va en manieres, en cérémonies, en mille petits riens qui amuſent. On ne peut, ce

ſemble, mieux caractériſer la vie civile, qu'en diſant que tous les eſprits y ſont dans une eſpece de trémouſſement, ou, comme diſent les philoſophes, de trépidation continuelle, qui enyvre l'eſprit, & le tient toujours comme abſent, & comme hors de lui-même.

A la guerre, l'éloignement où l'on eſt de tout ce qu'il y a dans les villes d'eſprit bourgeois & efféminé, & la nature des affaires qu'on traite, & qui ne permettent pas de trop délibérer, de s'amuſer à tous ces petits jeux de manieres, qu'on nomme *politeſſe*, ni à toutes ces petits ruſes ſubtiles & ingénieuſes, qu'on nomme *politique ;* on commence par faire taire ſon imagination, ce qui donne le ſang froid : on met à part tout bel eſprit, ce

qui donne l'air cavalier : enfin on laisse-là toute chicane, & on va au fait.

De la Royauté.

QUand les Juifs voulurent un roi, encore eurent-ils la sagesse de le demander à Dieu & de le recevoir de sa main. Mais de quelque façon que le peuple reçoive ou se donne un roi, un chef, c'est toujours Dieu qui le lui donne, & sur-tout qui donne à ce chef, à ce roi toute son autorité, puisque, *Omnis potestas à Deo*, & qu'absolument le peuple n'a en effet d'autre autorité, d'autre droit que d'être gouverné. C'est le peuple qui se donne un roi, un chef, sans consulter Dieu,

qui eſt un uſurpateur, puiſqu'il donne une autorité qu'il n'a pas & qui ne peut venir que de Dieu; le peuple n'a droit que de préſenter. Dans la cauſe de la légitimité d'un ſouverain, le peuple n'eſt que partie & témoin tout au plus, & ne peut donc être juge: il feroit juge dans ſa propre cauſe. Etabliſſons l'état de la queſtion. Je ſuppoſe d'un côté un roi tyran, cruel, uſurpateur même, & conquérant, ſi l'on veut; & d'un autre côté, un peuple armé pour le dépoſſéder & s'en délivrer. Juſques-là, je ne vois qu'un grand procès & deux parties qui plaident. Au tribunal de qui, je le demande? Or je n'y vois d'autre juge que Dieu. Le ſort des armes, la voie de fait n'eſt point une voie de droit.

Dieu n'a jamais permis qu'on le consultât les armes à la main, tout Dieu des armées qu'il est; & il permet souvent à l'injustice de prévaloir : je n'y vois, en un mot, que la patience, la fidelité, la soumission & la priere. Mais le roi est cruel, me dit-on : Mais le peuple est mutin, dirai-je à mon tour. Qu'on décide entre deux. Mais qui est-ce, encore une fois, qui décidera ? Encore ne vois-je que le roi, tranquille possesseur, qui en ait l'autorité préalable, en attendant le jugement de Dieu, auquel on est bien obligé de s'en rapporter sur la plûpart des événemens litigieux de cette vie, essentiellement équivoque & passagere. La voie des armes & de fait ne peut être un jugement de droit; il est trop

à armes inégales. Dès qu'on en feroit l'affaire d'un coup de main, il eſt bien évident que le prince coupable ou non coupable ſuccomberoit toujours, n'ayant qu'un bras, & ayant tous les bras contre lui. Ce feroit tenter Dieu, & lui demander un miracle, que de mettre le droit d'un prince en litige par la voie des armes. Le plus ſouvent cependant, dans ces ſortes de querelles, royales d'un côté, & nationnales de l'autre, le roi lui-même, fût-il un tyran, ayant ſes partiſans & ſon armée, il eſt bien évident que c'eſt alors la nation contre la nation, ce qui rend le prétendu droit nationnal, équivoque & le jugement quelconque qui en reſulte, encore plus litigieux. Le roi n'eût-il que dix mille hommes armés pour lui,

contre cent mille hommes purement nationnaux, qui veulent le destituer ; ces dix mille hommes sont naturellement censés la plus noble & la plus saine partie, & devroient l'emporter au tribunal de Dieu & des hommes ; d'autant plus que les cent mille hommes ont toujours à leur tête un chef de révolte, qui peut, tout aussi-bien que le roi, être un tyran, & ne peut être qu'un ambitieux & un rebelle décidé.

Ce n'est, le plus souvent, que dans les républiques trop libres, trop démocratiques, comme chez les Athéniens, qu'on trouve des tyrans, des oppresseurs, des despotes au moins. Il est facile d'usurper une autorité vague, & qui flotte dans plusieurs têtes & dans plusieurs mains. Il s'y en

trouve toujours quelqu'une qui tire tout à elle, & s'empare de tout. Un monarque n'a point de complices ni de rivaux, qui lui aident, ou qui l'aiguillonnent à avoir plus d'autorité qu'il n'en a, l'ayant toute au gré de ſon ambition, s'il eſt ambitieux. Non, il n'eſt pas tenté de l'être. Il ne peut l'être que de jouir en paix de toute l'autorité qu'il a. Il a intérêt de bien gouverner & de laiſſer jouir ſon peuple de l'honnête liberté qu'une autorité légitime laiſſe toujours aux ſujets fideles & ſoumis. L'homme, & les hommes ſur-tout, ſont faits pour être gouvernés. Une nation, un état ne repréſente jamais qu'une famille, dont le pere commun eſt le chef naturel, toujours repréſenté par le prince, roi, doge;

ſtadhouder quelconque, ſoit héréditaire, ſoit électif ſelon l'uſage, dont le temps les a mis en poſſeſſion. C'eſt un des malheurs auxquels la nature humaine eſt expoſée, que quelqu'un de ces maîtres gouverneurs s'en acquitte mal, qu'il ſoit mal-habile, inappliqué, méchant même. Cela eſt fâcheux, comme il eſt fâcheux d'être malade, de mourir, de ſouffrir. A cela, je ne vois que la patience.



DES FRANÇOIS.

NOUS fommes la nation, je crois, la plus ancienne & la mieux confervée de l'Europe, par le bénéfice de nos rois tous François, de nos loix Saliques, & de nos mœurs de tout temps chrétiennes, depuis & avant Clovis, & prefque les apôtres, mœurs Gauloifes même, & les mêmes qui prirent Rome dès fa naiffance, & nous cantonnerent de toute antiquité dans l'Italie Cifalpine, que nous appellons Gaule Tranfalpine ; affront que Rome ne nous a jamais bien pardonné : car, pour s'en venger, les Romains nous définiffoient militairement plus que héros au premier choc, moins que femmes

au second. A quoi je prie les autres nations nos émules qui répetent tant ces deux traits, d'ajoûter ce troisieme tout historique : Que nous sommes de vrais hommes, *vrais François* au dernier choc, & que nous finissons toujours de rentrer par-là dans notre propre caractère ; témoin cette possession de la Gaule Transalpine ; nos guerres avec les Anglois, qui ont fini par les mettre hors de tout notre terrein ; la guerre de la succession d'Espagne, qui a fini par la possession de l'Espagne & des Indes.

Nous avons en divers temps donné des loix à toute l'Europe, mais jamais cependant nos propres loix, nommément jamais notre loi Salique, qui nous maintient spécialement François dans les

plus petites chofes. Par-tout ailleurs, les femmes pouvant régner en chef, les princes étrangers qu'elles appellent conftamment au partage de leur couronne, ne manquent jamais d'introduire de nouveaux ufages, de nouvelles mœurs, de nouveaux arts. Au lieu que nos rois, tous François, depuis Clovis, (Louis d'Outremer même) & comme pris *de gremio* & d'entre nous, loin d'altérer notre caractère, ne font que le conferver, le confirmer, le perfectionner, le perpétuer à jamais. La bonté fpéciale de nos rois nous permet l'honneur de nous regarder comme une même famille avec eux, nos peres autant que nos maîtres.

Etant ce que nous fommes, François, Gaulois, peuple tenant

le

le milieu & comme le centre local de l'Europe ; nous n'aimons point tout ce qui secoue, tout ce qui ébranle trop la machine, tout ce qui n'est que sensation en fait d'esprit & de pur amusement. Les autres nations se piquant peut-être moins que nous de société, de sentiment, de goût, de manieres, de bel esprit même, veulent être plus fortement ranimées & comme ressuscitées. C'est un mélancolique qui ne sçait rire que par éclats. Ces éclats nous épuiseroient, nous qui rions toujours. Nous serions aussi mimes & pantomimes que les Italiens, si nous pouvions être sérieux comme eux, en faisant si fort rire les autres. Mais un François qui fait rire, même à ses dépens, veut en avoir sa premiere part.

ce qui évente la méche & diſſipe le ris même d'autrui. Il n'en eſt pas du rire, comme du pleurer. Qui pleure fait pleurer ; & plus il pleure, plus il fait pleurer. Le ris même eſt médiocre chez nous, & tout d'or, tout de goût, tout de ſentiment, parce que celui qui fait rire, rit toujours le premier, & réduit, *ipſo facto*, le ris d'autrui à un honnête & ſimple ſouris d'eſprit ou du bout des levres.

Notre mobilité qui n'eſt que vivacité d'eſprit, de génie, de courage, conſiſte, ſur-tout aux yeux des étrangers, dans ce goût militaire, qui nous fait, à la moindre occaſion d'honneur, aller chercher, ou porter la guerre loin de nous, comme dans les Croiſades, ou dans nos expéditions au fond de l'Italie ou de

l'Allemagne. Il y a encore cet esprit de modes toujours changeantes, toujours renaissantes, qui nous donne un grand air de legéreté, de mobilité, de variabilité aux yeux de l'Europe rivale, qui ne nous connoît que par ce petit extérieur ; au lieu de nous voir en nous-mêmes toujours Gaulois, toujours François, toujours Saliques, toujours très-chrétiens, toujours conservant, toujours pefectionnant notre terrein, nos mœurs, nos arts, nous-mêmes. Tant pis pour ceux qui pirouettent alors au gré du mouvement qu'ils nous forcent de leur donner. Notre mobilité est active, parce qu'elle est d'esprit. Est-ce notre faute, si les autres nations s'affolent, à leurs dépens, des modes & bijouteries qui nous

enrichissent en nous embellissant; si elles s'améliorent, ou se détériorent des mauvais sujets que nous expatrions; si elles se font Calvinistes ou Anabaptistes des erreurs que nous rejettons de notre sein? Oui, nos erreurs même, dont nous n'avons pas été absolument les dupes à demeure, ont à demeure bouleversé bien des pays, provinces, cantons & royaumes de l'Europe. Encore feroient-elles mieux de prendre notre musique qui est si charmante.

Le François n'est pas méchant dans le fond. Il ne l'est que jusqu'au petit mot, fin, ingénieux, badin. Il n'a point cette âpreté, cette suite de malice, cette constance de ne rougir de rien. Un mot, une épigramme, un vaude-

ville ; il n'en ſçait pas davantage contre la religion, le gouvernement, ou les mœurs.

Il eſt remarquable que, depuis douze cents ans que la France a pris ſa conſiſtance d'état royal & monarchique, il ne ſe ſoit pas trouvé un prince cruel ni méchant, la plûpart ayant été même ſpécialement bons, religieux & dignes fils ainés de l'égliſe ; au lieu qu'il s'y eſt trouvé & retrouvé des peuples Albigeois, Calviniſtes, ligueurs ; &, ce qui eſt abominable, on y a trouvé des aſſaſſins des meilleurs de nos rois.



De la Langue Françoiſe.

NOTRE langue n'a comme point d'accent, ſi ce n'eſt dans les provinces éloignées, dont on ſe moque à Paris. Notre langue eſt comme l'eau, ſans goût marqué, ou comme le blanc, germe de toutes les couleurs, ſans être couleur lui même.

A la cour, on ne parle que pour parler : les paſſions couvertes, & comme anéanties, n'y ont point d'accent, de ton, d'expreſſion. La langue n'y eſt qu'une langue, ſimple organe de l'eſprit, ſimple interprete des penſées, jamais des paſſions, jamais des volontés. Ce ſont les paſſions qui donnent aux langues leurs tons & leurs accens.

Il n'y a, du reste, que le roi qui donne le ton à la cour, & par conséquent à la langue, & par son moyen, à la France, & désormais à l'Europe, dont le françois devient la langue universelle. Or le ton de nos rois a, de tout temps, été aussi simple & modéré, qu'il est naturellement plus majestueux. La vraie grandeur n'a point de ton. L'orgueil seul a le faux ton de la grandeur. C'est depuis ce régne que l'Europe s'est livrée à notre langue, sans défiance, avec amour même.



Des Italiens.

CE ne sera pas moi qui ferai rougir l'Italie actuelle de la gloire des anciens Romains : je crois même la relever beaucoup, en observant que la perte de l'empire temporel de la terre lui a valu, avec usure, devant Dieu & devant les hommes chrétiens, l'empire en quelque sorte spirituel des arts.

Ce que l'Italie a fait de mieux, a été de renouveller spécialement les arts plutôt que les sciences des Grecs. Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas le nier : les Italiens sont naturellement artistes, & les maîtres des nations dans les arts ; mais l'Italie ne doit pas nous envier la gloire

d'être le premier agent libre & noble, non pas dont elle se sert, mais qui est toujours prêt à lui servir pour les répandre efficacement, moëlleusement même, gracieusement dans toute l'Europe, *fortiter & suaviter*, suivant le double caractère indivisiblement divin de la Sagesse éternelle. Qu'ils en soient la force, nous en sommes au moins la suavité : elle peut convaincre, nous persuadons. Que la musique Grecque ait fait danser arbres & rochers, il faut de la suavité pour faire danser les hommes.

Les Italiens naissent en quelque sorte musiciens ; comme poëtes, peintres, artistes, *nascuntur poetæ*. Nous le devenons comme les orateurs, *fiunt oratores* ; non, encore une fois, que nous, & les

Anglois, & les Allemands, & les Eſpagnols, n'ayons du génie, & le génie même de tout cela. Seulement nous n'en avons pas le naturel, la ſeconde nature au moins : cette nature habituelle qui fait que les premiers regards d'un enfant venant au monde, les premiers coups d'œil, les premiers coups d'oreille, les premiers actes de tous les ſens, & non ſeulement les premiers, mais la répétition continuée & inſtantanée de toute l'enfance, de toute la jeuneſſe, de toute la vie, donne & inculque la peinture, la muſique, les arts. Les Italiens vivent dans l'élément même de la muſique. Nous vivons dans la muſique même.

Nous ſommes plus ſçavans, plus érudits que les Italiens, mais

d'une ſcience toujours bornée, toujours demi-ſcience qui nous poſſede, qui nous obſede, & nous rend ſout entrepris & timides à l'excès.

L'Italien, plus artiſte que ſçavant, manie ſa ſcience comme deſpotiquement & en maître abſolu. Il a plus d'expérience, d'habitude, de routine que nous. Il eſt plus homme du métier. Nous ſommes docteurs, profeſſeurs : il eſt maître ès-arts. Nous pouvons parler, diſcourir, dogmatiſer : il peut agir & exécuter. Il eſt forgeron à force de forger. Nous nous preſſons trop de nous croire compoſiteurs. L'Italien l'eſt, avant que de compoſer, à forfait, ou de commande.

L'Italienſent ſa conſommation, ſa poſſeſſion, ſa vraie capacité;

& il s'y livre avec confiance, sans hésiter. Nous sçavons de mémoire : il sçait de génie, de tête. L'école de l'Italien fait des maîtres. Nos maîtrises ne font que des écoliers. Il faut au François un génie supérieur pour prendre le dessus de sa science & se désentraver de ses régles. Un génie ordinaire suffit à l'Italien pour exceller.

Les Italiens peignent plus que nous, sinon mieux ; & ils parlent, comme on dit, la bouche ouverte, plus que nous qui ne parlons qu'à demi-mot, & du bout des levres, comme nous rions en simple souris. La touche Italienne est plus forte, plus hardie, plus grande, comme leur coup d'archet. Leur peinture, leur musique, leur déclamation

eſt d'appareil, théatrale, coloſſale preſque. Notre muſique eſt plus de commerce & d'un uſage plus journalier. Nous manions mieux les paſſions ordinaires. Dans le médiocre, nous ſommes excellens. L'Italien eſt admirable, par-tout où il faut forcer d'expreſſion.

DES GRECS.

LES Grecs avoient commencé par les arts qu'ils avoient pris des Egyptiens & des Phéniciens; au lieu qu'ils étoient les inventeurs propres des ſciences qui n'étoient venues qu'après coup, dans l'oiſiveté ſpéculative de leurs arts républicains & politiques, tournés, comme tout le

reſte, en bel eſprit. La ſpéculation étoit chez eux réguliérement venue à la ſuite de la pratique. Ils étoient ſortis méthodiquement, & pas à pas, de la barbarie. De l'uſage, de l'habitude, ils étoient remontés à la régle, au précepte, & de la régle au principe. Le métier les avoit menés à l'art, l'art à la ſcience. Ils avoient commencé par la ſenſation; ils l'avoient aiguiſée, rafinée en ſentiment: ils avoient quinteſſencié le ſentiment en idée claire, nette & préciſe, qui eſt le plus haut point de la connoiſſance humaine.



Des Sauvages.

Les sauvages du Canada, ou d'ailleurs, forment de vraies sociétés, sous des noms nationaux d'*Iroquois*, de *Hurons*, d'*Algonquins*, &c. Or tous ces gens-là vivant ensemble & en commun, en communauté de langue, de pensées, de sentimens, d'affections, de connoissances, de besoins, d'intérêts, de guerre, de paix, de pêche, de labour, de chasse, &c. ne peuvent manquer d'avoir & ont bien sûrement des loix & un gouvernement politique, moral, œconomique & civil, qui n'est ni despotisme ni monarchie, ni république, mais naturalisme ou

plutôt moralisme pur, pure loi naturelle, purs sentimens naturels, & n'est pas même pure liberté, si ce n'est honnête, humaine & assujettie aux loix de sa conscience & de la raison. Ils n'ont ni rois, ni princes, ni magistrats en titre; mais équivalemment ils ont pourtant des chefs & des gouverneurs, ne fût-ce que les chefs de famille & les anciens, vrais peres conscrits de toutes les familles, de tous les villages, de toutes les peuplades, de toute une nation. En guerre, ils se donnent des capitaines qui n'ont presque droit que de ralliment & de marcher aux coups les premiers, & tout au plus, la premiere part au butin. Ils n'ont point de ministere ni de conseils d'état. Mais les plus sages, les plus

expérimentés, les plus illuftres par leurs hauts faits, & fur-tout les plus anciens, s'affemblent & jugent en commun de la guerre ou de la paix, & du bien ou du mal de tous. Point d'autres loix que la raifon, l'honneur, la confcience, & une certaine tradition de mœurs & d'ufages, dont ils ne fe départent pas facilement. Je veux bien y ajoûter la liberté, comme une loi facrée, dont ils ne fe départent guères non plus, dont il leur eft même permis d'abufer ; je dis d'abufer, au préjudice des autres loix de raifon, d'honneur & de confcience : car ils en connoiffent fort bien l'abus, reconnoiffent le vice, & fçavent bien qu'elle doit être fubordonnée aux autres loix de devoir naturel & divin. S'en écarte qui

veut de ce devoir & de tous les devoirs de la ſociété ; réellement ils n'ont point de voie, ni de loi de coaction, de contrainte, ſoit pour punir les réfractaires, ſoit pour les contenir dans le devoir. Ils ont bien des récompenſes d'honneur, de butin, de nourriture, mais nulle ſorte de peine afflictive pour les enfans même. Par exemple, ils inſtruiſent les enfans, mais ne les châtient jamais ; & les miſſionnaires n'ont jamais pu leur faire que de catéchiſmes, des exhortations, des ſermons, & jamais des claſſes en régle, jamais des maiſons de penſionnaires, jamais des colléges. Des miſſionnaires tant qu'on veut, jamais des maîtres : chériſſant du reſte ces miſſionnaires comme des peres, comme des ſauveurs,

jamais comme des chefs ou des législateurs. Ils reconnoiſſent la croix, l'adorent, l'embraſſent, la portent, la ſuivent & lui obéiſſent. Nul ſceptre ne les tente de commander ni d'obéir. Par exemple encore, une jeune fille introduira la nuit dans la cabane de ſon pere quelqu'un qu'elle aime; cela eſt rare; & là, on ſe cache de tout cela, comme ici, par pudeur, par honneur; mais là, comme ici, il y a gens qui ne rougiſſent qu'en public. Le pere, la mere, les freres lui diront : *Ma fille, ma ſœur, tu as tort, tu nous deshonores, tu ne trouveras point de mari.* On le lui dira, mais on ne fera que le lui dire; & ſi elle s'en moque, perſonne ne s'en formaliſera plus que cela. Quand ils ont un mauvais ſujet, quel-

qu'un s'enyvre & va le tuer; disant ensuite que ce n'est pas lui, mais le vin qui l'a tué; & toute autre sorte d'homicide coupable, s'excuse, en disant : Ce n'est pas moi ; mais *c'est ma tête qui étoit faite comme cela un tel jour* ; & l'homicide est impuni. Autre exemple bien remarquable. Un village, une nation vient de faire la paix en régle, & par un vrai traité avec une autre nation. Ce traité, le plus solemnel, accompagné de sermens, de gages, d'ôtages, de présens, ne plaît pas à tout le monde, ne fût-ce qu'à un seul étourdi de 25, 30, ou 35 ans. Celui-ci dit à tous ceux qui ont fait le traité, qu'ils n'ont rien fait qui vaille, que ce traité n'est pas de valeur, qu'il va le rompre par quelque acte d'hosti-

lité. Tu as tort, mon frere, lui dit-on, tu nous feras une mauvaise affaire. On lui dit cela, mais on le laiſſe faire. Il part, va couper une chevelure ennemie, en apporte le trophée dans la cabane du conſeil en riant, en ſe moquant des anciens aſſemblés. On le blâme, point plus fort que ci-devant; & on ne penſe plus qu'à ſoutenir cette nouvelle guerre, ou à la prévenir par des préſens ou des ſoumiſſions faites à la nation que cet étourdi vient d'armer de nouveau. Voilà ce que j'ai pris la liberté de remontrer, il y a cinq ou ſix ans, à M. de Monteſquieu. Comme c'étoit la plus belle ame, la plus candide, la plus aimant le vrai que j'aie connue, ſur-tout en fait de religion, qu'il avouoit ne pas

connoître assez ; il convint, dans le moment, que son énumeration politique, œconomique, légisférite ou civile étoit imparfaite, & que cette sorte de gouvernement, purement naturel (physico-moral comme l'homme) qui a cours dans tout un monde plus grand que le nôtre, valoit bien la peine de former une quatrieme classe dans son *Esprit des loix* ; je croirois même, que ce seroit dans cette classe qu'on pourroit mieux retrouver l'esprit de toutes les loix positives, simplement ajoûtées, dans tous les gouvernemens, à la loi naturelle, qui est la base & l'esprit de tout.

Les guerres & les batailles des Sauvages sont bien pires que les nôtres. Les nôtres peuvent être contre l'humanité en général ;

les leurs contre les hommes en détail, & d'homme à homme. Quand la France eſt en guerre contre l'Europe entiere, que ſa jalouſie réunit contre nous, il part de ce royaume, tous les ans, dix ou vingt mille hommes de recrue, dont, dans une campagne, il peut en périr la moitié. Mais le gros de la France, le corps de la nation n'en eſt comme point offenſé; & la moitié de ce qui y périt, auroit pu périr ſans cela. Qu'une nation Sauvage ſoit en guerre, c'eſt la guerre de toute la nation; les femmes y menent leurs enfans à la ſuite des hommes. Leurs batailles ne ſont que de deux ou trois cents hommes; mais c'eſt toute la nation qui y périt. Depuis douze cents ans, que la France, comme royaume,

fait la guerre en France, en Flandre, en Allemagne, en Italie, à Conſtantinople, à Jéruſalem, à Damiete, à Tripoli, en Eſpagne, &c. la France eſt à-peu-près aujourd'hui ce qu'elle étoit au temps de Clovis; au lieu que toutes les nations ſauvages de l'Amérique, Algonquins, Iroquois, Hurons, &c. ſe ſont comme toutes détruites, y en ayant pluſieurs dont il ne reſte plus de veſtige. Nos guerres ſe font en régle & ne vont jamais à la deſtruction d'une nation entiere, ni à la moitié. Un ennemi déſarmé n'eſt plus notre ennemi. Or c'eſt-là que commence la guerre du Sauvage: un ennemi ſans armes, excite toute leur fureur. Ils le ſaiſiſſent, le garrotent juſqu'à lui ôter la reſpiration. Ils

lui

lui arrachent la chevelure, cernant la peau du crâne tout-autour, pour lever tous les cheveux à la fois, ce qui eſt un grand trophée pour eux. Ce n'eſt encore rien: on le promene dans tous les villages, hameaux & cabanes, où, juſqu'aux femmes & aux enfans, chacun a droit de lui arracher un ongle, couper un doigt du pied, de la main, de l'aſſommer de coups. Ainſi mutilé, on le brûle, on le grille, on le rôtit, on le mange piéce à piéce & en détail. Le comble des horreurs! On le fait chanter; & il chante, tandis qu'il a le pied ou la main dans le feu. Le beau eſt, même en cet état, de ſe moquer de ſes bourreaux, de les exciter, de leur dire que ſi on les tenoit, on leur feroit pis. On chante, on

rit, on fume une pipe. Le premier venu, un enfant, une femme, approche du patient, lui coupe un doigt, le met dans la pipe, & le patient rit, fume ſon doigt, fût-ce même ſon œil, dont il trouve le parfum délicieux. Oh! pour le coup, voilà le Sauvage bête brute, dont M. Rouſſeau envie la noble liberte! Je croirois offenſer Dieu, ſi j'ajoûtois que je la lui ſouhaite.



De la Gloire.

En vain, par des ſtatues, des colonnes, des inſcriptions en marbre, nous prétendons fixer ſur la terre l'ombre de notre gloire. Quelle gloire que celle dont la matiere la plus brute & la plus groſſiere eſt la portion la plus ſolide & la plus durable? Mais le temps entraîne tout; notre gloire ſuccombe ſous ſon propre poids; poids méchanique dont je ne vois pas comment la vanité ſe laiſſe éblouir: reconnoiſſons la grandeur de Dieu, & notre foibleſſe; c'eſt ſur les parties de la terre, que nous gravons les traits de notre grandeur: les parties ne réſiſtent que par

leur dureté : elle eſt paſſagere ; il n'y a de perpétuité que pour la terre entiere & les aſtres entiers ; auſſi eſt-ce à eux que le Très-haut a confié le ſoin de publier ſa gloire.

Les éclats des trompettes de la renommée, qui aſſurent la gloire & l'immortalité aux héros, ſont des coups de maſſue, qui annoncent la honte, la mort, & l'oubli à leurs rivaux ou à leurs émules.



De l'Orgueil.

L'ORGUEIL cynique eſt le péché capital du péché capital de l'orgueil ordinaire. Le craſſeux Diogene, dans ſon tonneau plein de lie & d'ordure, mépriſa plus Alexandre, qui l'y honoroit d'une viſite, comme à la bête du jour, qu'Alexandre ne mépriſoit l'univers, rois & peuples à qui il impoſoit ſilence par-tout, dans le ſein de ſa gloire, & dans tout le brillant de ſon courage victorieux & conquérant.



De notre Siecle.

Il est heureux pour le siécle où nous vivons, & glorieux pour le régne pacifique, sous le ministere duquel nous cultivons les sciences & les arts, de voir éclore, avec une sorte de profusion, un nombre de découvertes & de nouvelles inventions, que le siécle précédent pourroit envier à celui-ci. Soyons équitables, & ne passons jamais les bornes de l'histoire, dans l'éloge même.

Cette espece de mouvement tonique & vital, que Louis XIV, après François I, avoit donné à toutes les parties de la littérature spéculative & pratique, a dû naturellement produire des

développemens ſucceſſifs, plus ou moins lents dans les unes & dans les autres. Les belles lettres, les beaux arts, toutes les affaires d'eſprit, de goût, de ſentiment, d'imagination ont dû, par cette premiere impulſion, recevoir tout-d'un-coup, ou aſſez vîte, leur perfection.

Ce ſont-là des fleurs qui précedent réguliérement les fruits, les ſciences profondes, les arts ſolides, les inventions raiſonnées, les découvertes étendues. Et le ſiécle de Louis le Grand a été en ce genre, & dans le ſens le plus avantageux, le régne des fleurs, ſans en exclure cependant un mêlange de fruits exquis : car il y en a pour toutes les ſaiſons ; & ſouvent le même arbre porte des fleurs & des fruits en

même temps. Le siécle de François I, d'ailleurs, n'avoit pas laissé, par des fleurs précoces, de préparer des fruits pour celui qui vient de préparer lui-même ceux que nous recueillons aujourd'hui avec cette abondance.

Les fleurs sont passageres. L'idée d'un printemps éternel n'est qu'une idée. Les littérateurs de nos jours, car chaque saison a aussi ses fleuristes & ses fleurs, se plaignent eux-mêmes de la rapidité avec laquelle leur régne, le régne du bon goût, du bon style est passé. Ce goût & ce style sont changés; nous voulons bien en convenir, sans en prendre droit cependant d'insulter ou de porter compassion à notre siécle, comme le font ceux qui ne connoissent, ou n'aiment que cela.

Il ne faut point diſputer des goûts. Mais enfin, celui des choſes nous paroît avoir, de droit comme de fait, ſuccédé à celui des paroles ; celui du vrai à celui du beau ; celui du beau même, du bon, de l'utile, à celui du ſpécieux, du brillant, du ſimple agréable. Le ſtyle s'eſt hériſſé, ſi l'on veut, mais nourri de termes ſçavans, lumineux, expreſſifs. La langue a pris des licences ; mais elle s'eſt enrichie de doctrine & d'idées. Les noms propres, devenus plus abondans, nous diſpenſent de ce jargon vague & métaphorique, qui ne fait que flater l'oreille, ſans pénétrer juſqu'à l'eſprit.

L'eſprit de la philoſophie & de la géométrie, pourquoi le diſſimuler ? a un peu étouffé celui de

la poëſie. Nous parlons hiſtoire, & hiſtoire vivante. Tel qui, ſur le théatre, pourroit briller à côté de Racine & de Corneille, au-deſſus de ſes contemporains, préfere, à la ſuite de Deſcartes ou de Newton, le ſecond rang de la ſcience au premier rang du bel eſprit.

DES JUGEMENS des Hommes.

TOUT a été nié, ſans doute afin que tout fût prouvé. Voilà comme les hommes ſont faits : ils nient tout par proviſion. Faites-les parler, vous verrez qu'ils nient leur idée plutôt que la vôtre, & que quand ils taxent une choſe d'erreur ou de

chimere, ils ne parlent que de l'erreur & de la chimere que la vérité de votre propofition réveille dans leur efprit ; comme, lorfqu'ils traitent quelque chofe d'impoffible, ils ne veulent dire autre chofe, fi ce n'eft qu'elle eft impoffible pour eux ; chofe fur laquelle je fuis bien réfolu à n'avoir deformais nul démêlé avec perfonne, chacun étant juge exact, quoi qu'on en dife, dans fa propre caufe ; je dis juge pour juger, & non pour prononcer.



DES DÉCOUVERTES.

LA plûpart des découvertes n'honorent guères un auteur, que lorsqu'il est mort ; c'est-à-dire, souvent après lui avoir avancé la mort par les chagrins & les travaux qu'elles lui ont procurés de la part des contradicteurs ; témoin presque tout ce qu'il y a eu de grands hommes, à la réserve du célebre M. Newton, à qui sa nation a sçu rendre de bonne heure toute la justice qu'il méritoit.

Rien de nouveau, c'est-à-dire, de tout-à-fait nouveau sous le soleil, je le sçais, & je le répete souvent. Lors donc qu'on veut critiquer une nouvelle inven-

tion, on a toujours beau jeu, n'y en ayant aucune qui ne soit comme un fruit semé de longue main, & dont les premiers traits n'ayent préexistés long-temps avant sa récolte : car une découverte, une grande découverte ; celle d'une science, celle d'un art nouveau est une récolte, une moisson. Ceux qui la traitent de création, plus grammairiens que philosophes, ignorent que tout s'achete dans ce monde, au prix du plus pénible travail, & que cet arrêt divin, *in sudore vultûs tui*, &c. regarde la culture de l'esprit, autant ou plus que celle de la terre.

Ainsi, comme l'honneur m'a toujours paru préférable à la gloire, l'un étant de devoir rigoureux, l'autre de conseil seulement, dès qu'il se présente quel-

que nouveauté, qui peut, dans le public, prendre un air de découverte, je regarde autour de moi, & je tâche à reconnoître d'où part le trait de lumiere, qui a rayonné dans mon esprit sur ce nouvel objet de mon attention; & je n'ai ensuite rien de plus pressé que le déclarer, quelque abus que je prévoie qu'on en doive faire.

Une découverte est un microscope, qui rend visibles mille objets qu'on avoit sous les yeux, & qu'on croit avoir toujours vus, parce qu'on voit nettement qu'on les avoit sous les yeux.

Jamais une découverte n'est qu'une addition à celles de nos prédécesseurs. Ils ont vu ce que nous voyons; mais ils ne l'ont vu que jusqu'à un certain point,

& nous étendons un peu plus loin notre vue. Il y a tant de démarches à faire, avant que, des ténebres on arrive au grand jour. D'abord c'eſt une lueur, enſuite une poſſibilité, puis une conjecture, avec le temps une vraiſemblance, une vérité, une évidence, une preuve, une démonſtration, un axiome; & tous ces degrés ont leurs nuances & leurs degrés intermédiaires, qu'il faut réguliérement monter l'un après l'autre, avant que d'arriver au faîte.

Toute la différence qu'il y a entre un génie ſublime & un eſprit du commun, c'eſt que celui-là accélere un peu plus les progrès, & qu'à ſon arrivée, pluſieurs vérités ſe trouvent comme inveſties d'un grand jour, qui les fait

paroître ce qu'elles ſont, non pas qu'elles fuſſent auparavant enſevelies dans des ténebres parfaites ; mais elles étoient comme ſi elles n'étoient pas : on ne les voyoit pas ; ou ſi on les voyoit, on ne les obſervoit pas : on n'en connoiſſoit pas l'importance ou l'uſage. L'auteur qui les avoit fait naître, n'avoit pu leur donner un certain éclat ; ſouvent il les avoit placées dans un faux jour, les avoit préſentées d'un mauvais côté ; que ſçais-je ? Une découverte naiſſante eſt toujours pour long-temps, bien avant dans le néant d'où elle ſort. Et voilà ce qui nous fait voir l'injuſtice & la malignité de la plûpart de ces accuſations de plagiariſme, qu'on intente aux plus célebres auteurs : car on laiſſe les auteurs médio-

eres jouir de leur médiocrité ; on les laiſſe ſaſſer & reſſaſſer, mâcher & remâcher les penſées & les expreſſions les plus communes ; à peine s'apperçoit-on que d'autres ayent penſé ou parlé comme eux..

Mais dès qu'un Deſcartes paroît, on crie de tous côtés : *Au plagiaire*. On trouve que ceux qui l'ont précédé ont tout dit. Et oui, ſans doute, ils ont tout dit ; mais il leur manquoit un commentateur comme Deſcartes, pour faire paroître qu'ils avoient tout dit. Ils avoient tout dit en cachette, & celui-ci le prêche ſur les toits. Mais d'où vient, qu'avant Deſcartes ils avoient tout dit inutilement, & que maintenant on en connoît l'utilité ? D'où vient que de toutes ces belles choſes, un tel

& un tel n'avoient fait qu'un insipide commentaire, que les vers rongent dans la poudre d'une bibliotheque, & que celui-ci en fait un systême qui saisit tous les esprits ? Telle est la marque d'un génie supérieur & d'une grande découverte.

Une autre marque, c'est qu'un génie supérieur ajoûte toujours à ce qu'il emprunte d'ailleurs ; & ce n'est que par-là en effet, qu'il s'éleve au-dessus de ceux de qui il emprunte. Ce que ceux-ci avoient dit, étoit bien ; mais il y manquoit quelque chose pour le mettre au niveau des vérités & des découvertes : car une demi-vérité est souvent une erreur ; & souvent les diverses parties qui composent un systême, ont besoin d'être réunies, & du

jour mutuel qu'elles se prêtent pour paroître ce qu'elles sont. C'est sur-tout par le total du systême, que les génies originaux se distinguent du vulgaire : l'esprit du vulgaire est un esprit de détail.

Dès-là qu'une découverte est faite, elle n'est pas faite pour tout le monde ; il faut bien du temps, avant que chacun se l'approprie par son propre génie : répétitions, commentaires, rien n'y est inutile. Or jusqu'à ce que cette appropriation devienne universelle, & comme héréditaire de siécle en siécle, sans contestation ni opposition, celui qui en a rendu publics le droit & l'usage, est forcé de s'en tenir-là ; non pas qu'il ne fût bien en état de pousser plus loin de lui même, & que son génie ne l'aiguillonne sans cesse à de

nouvelles découvertes ; mais les bornes de son siécle, les nuages que ses premiers rayons élevent, le petit génie, la malice, l'envie, tout ce qui n'est pas lui-même, l'empêche de prendre un nouvel essor.

Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'une découverte ne perce le brouillard, que pour s'ensevelir dans le nuage ? D'abord elle n'avoit que l'ignorance à combattre ; & desormais c'est la science même qui la proscrit. Après un premier ouvrage un peu original, rarement voit-on les plus sublimes génies passer à un second ouvrage de la même force : ils en seroient d'autant plus capables, qu'ils sont plus exercés, & qu'ils sont dans la carriere, en action même de courir ; mais on les arrête, on

les amuſe, on ralentit leur feu; réponſes, éclairciſſemens, défenſes, apologies : que n'exige-t-on pas ? Il ſuffit de ne pas les entendre, pour avoir droit de borner leurs progrès. Il faut même l'avouer ; il y a toujours bien à défricher dans un pays nouvellement découvert ; il y a bien à ſuppléer, à refondre, à diſcerner dans une nouvelle découverte. En un mot, tout ce qui ſe fait dans le temps, ſe fait avec le temps ; & l'on ne paſſe point d'une extrémité à l'autre, ſans paſſer par le milieu.



DES NOUVEAUTÉS.

LES hommes naturellement n'aiment pas la nouveauté ; je parle d'une vraie nouveauté qui ne s'enchaîne pas de près avec les choſes anciennes de même genre : par exemple, le ſyſtême de Deſcartes a été, dans ſa primeur, pendant vingt, trente & quarante ans, rejetté, critiqué, moqué, bafoué, ſifflé. L'auteur n'a jamais eu la ſatisfaction de le voir, de ſon vivant, adopté de perſonne qui l'entendît : *Deſcartes qui eſt mort*, diſoit le ſçavant, l'érudit Naudé, *Deſcartes qui eſt mort à Stockholm*, *étoit un homme de mauvaiſe mine.... Il avoit bien des viſions dans la tête, qui ſont mortes*

avec lui. Ce que disoit Naudé, tous les sçavans du temps, & sur-tout les sçavans, le disoient comme lui. Remarquons même *la mauvaise mine* qui ne faisoit rien au fait, mais que l'antipathie des nouveautés ne manquoit pas de relever. C'étoit jalousie de sçavans, dira-t-on ? cela ou autre chose, peu importe : la jalousie, dit-on, ne meurt pas ; & c'est la nouveauté, sur-tout, qui est son objet.

Je pourrois citer mille autres exemples, & faire voir que nulle nouveauté n'a passé sans contradiction & sans les plus vives contradictions, perpétuées pendant les dix, les vingt, les cinquante, les cent ans ; je dis les nouveautés les plus indifférentes, les plus permises, les plus utiles.

La découverte des Indes orientales, quoique faite par un prince, le prince Henri, le frere du roi régnant alors en Portugal, excita plus de tempêtes contre lui, parmi les esprits, qu'il n'en eut à essuyer dans des mers jusqu'alors inconnues. On sçait les contradictions qui mirent cent fois à deux doigts de sa perte le fameux Christophe Colomb, auteur de la découverte des Indes occidentales, & de tous les thrésors de l'Espagne & de l'Europe. Je ne dis rien de la découverte des Antipodes, de celle des habitans de la Zone-Torride, & de mille autres. Le fait de Descartes me suffit, parce qu'il est connu, & qu'il dit quelque chose pour ceux qui en sçavent le détail.

On craint tout ce qu'on ne connoît

connoît pas, tout ce qu'on n'a pas éprouyé. On aime mieux ne rien hazarder. Et puis on s'estime un peu, & l'on s'aime beaucoup. On croit connoître tout ce qu'il y a de bien autour de soi : on ne veut pas se voir donner la loi par la science d'autrui ; chacun se croit bon, pour donner le to & des leçons à d'autres. C'e bien à un nouveau venu de dire Cela est bel ou bon. On l'a v naître, ou on ne sçait d'où vient. On ne veut pas que l moitié de la vie donne un so démenti à l'autre moitié ; on auroit donc été jusques-là dans l'erreur ou dans l'ignorance ?

Toute nouveauté jette dans un cercle vicieux : car, pour goûter on veut connoître ; & pour connoître, il faut goûter. On aime

mieux s'en paſſer, & ſe contenter de ce qu'on connoît. Car il y a des choſes qui demanderoient à être goûtées à loiſir & ſouvent, pour être connues & goûtées en effet. Ce ſont des goûts cachés, éloignés, mauvais en apparence. Comment s'y prêteroit-on? Tandis que nous voyons la plûpart des eſprits revêches ſe refuſer aux plus ſimples nouveautés, qui ne demanderoient qu'un coup d'œil, un coup de langue, la plus petite épreuve, pour être reconnues bonnes, & pour être goûtées. Les nouveautés ſpéculatives, ou purement ſpirituelles au moins, pourquoi s'y refuſeroit-on? C'eſt un fait; on s'y refuſe. L'eſprit a ſes intérêts comme le corps; ce ſont même les plus vifs. Mais quel intérêt? & que fait à cette

ame, qu'il y ait des Antipodes? que la Zone-Torride soit habitée? que l'Amérique soit un continent ou non? que Descartes ait tort ou raison? S'il a tort, tant pis pour lui; s'il a raison, tant mieux pour nous. Ce que cela fait à cette ame? 1° Elle n'en sçait rien; & précisement parce qu'elle n'en sçait rien, elle va rejetter, disputer, critiquer, railler, mordre, déchirer, calomnier, poursuivre à feu & à sang, &c. 2° Elle imagine que cela lui fait quelque chose; car chacun se croit un centre de tout; & de quels sots préjugés n'est-on pas capable, à cet égard, depuis qu'on a cru que si la terre tournoit, les oiseaux ne retrouveroient plus leur nid, ni nous le nôtre? Des Antipodes, bon Dieu! la tête en bas, les



pieds en haut : on va tomber vers le ciel ; & cet *on*, c'eſt nous : car nous ſommes auſſi Antipodes des Antipodes. Et s'il y a une Amérique & des Sauvages que nous allions conquérir, demain ces Sauvages brutaux & antrhopophages viendront nous conquérir & nous manger, &c. Dans toute nouveauté, de quelque eſpece qu'elle puiſſe être, il y a toujours la partie du mal-entendu & celle de l'imagination, qui tiennent long-temps en échec les plus utiles inventions. Il n'y a que la religion où les nouveautés ſoient poſitivement mauvaiſes ; & tout le monde y court.

Une nouveauté en attire une autre ; & je n'ai jamais bien compris comment on pouvoit faire une vraie découverte, ſans en

faire deux, & même trois, c'eſt-à-dire, pluſieurs. La vérité a pour le moins le privilége de l'erreur qui ne marche jamais ſeule, mais toujours en corps de ſyſtême. Ce n'eſt pas à l'erreur, c'eſt à la vérité que le ſyſtême appartient : on ne peut heurter une partie de ce ſyſtême, qu'on ne les heurte toutes ; & l'erreur n'eſt conſéquente, que par les conſéquences que la vérité qu'elle combat, lui oppoſe & la force de méconnoître & de contredire juſqu'au bout.



De la Science.

La vaste étendue de la science & la profondeur sont deux choses fort inalliables ; la premiere est plus flateuse pendant la vie ; l'universalité éblouit. La profondeur immortalise ; mais triste immortalité, lorsqu'on est réellement mort !

Une demi-vérité est la plûpart du temps une erreur ; & une demi-science est pire que l'ignorance.

Rien n'est mieux dit que ce que disoit un je ne sçais quel Ancien : Que ce n'est rien que de trouver la vérité, si on ne la reconnoît pour ce qu'elle est. Un coq trouve une perle dans un fumier, & il l'y laisse ; un esprit grossier ne trouve souvent la véri-

té, que pour la combattre & pour la défigurer : il manque à la plûpart des ſçavans, de ſçavoir qu'ils ſçavent une choſe ; faute de cette ſcience refléchie, ils ne ſçavent rien ; & on peut dire que le ſçavoir n'eſt rien, ſi on ne ſçait ſoi-même qu'on ſçait les choſes.

Il faut de la ſcience, mais juſqu'à un certain point, après lequel, l'excès retombe dans les mêmes inconveniens que le manque total, ou le défaut trop grand qui tombe dans l'abus, dans la corruption. Car *corruptio optimi peſſima.* Il y a donc, cela va de ſuite, trop de ſcience dans le monde ; &, par-là même, il n'y en a pas aſſez. Car voilà les deux contradictoires qu'il faut accorder ; & qui ne s'accordent que trop dans toutes les queſtions.

C'est des sciences, des arts & des lettres que je parle sur-tout ici. Non absolument, il n'y a point trop de science *intensivè*, comme on dit. Les sçavans ne le sont point trop. Ils ne sçauroient trop l'être. Nulle science n'a à craindre qu'en la portant trop loin, on n'en voie le bout, le foible, ni le faux. En Dieu il y a une science infinie, dont toutes nos profondeurs ne sont jamais que la surface extérieure : car Dieu n'a point de surface en lui-même, n'ayant point de borne en science ni en rien. C'est *extensivè*, comme on dit encore, qu'il y a dans le monde trop de science, c'est-à-dire, trop de sçavans, de demi-sçavans par conséquent ; & voilà le mot : Les demi-sçavans font tout le mal des sciences, parce que, réputés

ſçavans,& ſe donnant eux-mêmes pour très-ſçavans, pour plus ſçavans même que les vrais ſçavans; leur ignorance réelle enfante les préjugés, les erreurs, les héréſies, les monſtres d'eſprit, d'art & de ſcience; & tôt ou tard le Pyrrhoniſme, le Déiſme, l'Athéiſme, qui eſt la ſomme totale des monſtres & la triple chimere des eſprits orgueilleux, enthouſiaſtes, fanatiques & phrénétiques preſque, qui veulent tout anéantir, arts, ſciences, &c.

Il en eſt de la demi-ſcience, en fait d'eſprit, comme de l'hypocriſie en fait de mœurs. Le demi-ſçavant n'a que le maſque de la ſcience, comme l'hypocrite a le maſque de la vertu. Ils jouent l'un & l'autre, l'un la vertu, l'autre la ſcience; & comme l'hy-

pocrite va au vice par le chemin de la vertu, le faux ſçavant, le demi-ſçavant, car c'eſt le même homme, va à l'ignorance par le chemin de la ſcience. Il n'eſt pas nouveau de dire que *la demi-ſcience eſt pire que l'ignorance. Scientia inflat.* Il faut le croire, dès que l'Ecriture le dit : abſolument toutes nos ſciences ne ſont que des *demi-ſciences* ; & c'eſt à ce titre de *demi-ſciences*, qu'elles peuvent nous enfler. Car du reſte, rien n'eſt plus enflé qu'un *demi-ſçavant*, ſi ce n'eſt un *quart de ſçavant*, qui ne le céde qu'au *demi-quart*, & celui-ci au *demi-demi-quart* ; *& ſic in infinitum*, diſent les philoſophes géometres. Humilier les vrais ſçavans, les vrais artiſtes, eſt un crime qu'on pardonne, qu'on traveſtit en vertu

chez les *demi-ſçavans*, ſouvent chez les ſçavans même, & toujours dans un public qui aime à ſe dédommager des récompenſes & des éloges qu'il eſt forcé de donner au vrai mérite, qu'il aime même à ne pas donner, ou à donner de préférence au *demi-artiſte*, au *demi-ſçavant*, toujours bien plus empreſſé à en remercier, à les demander même. Les vrais ſçavans ſont communément aſſez bonnes gens, gens même aſſez modeſtes. Ils peuvent avoir un peu de vanité. L'orgueil eſt pour les *demi-ſçavans*, l'arrogance pour les *quarts de ſçavans*, l'inſolence, la ruſticité, la brutalité, &c. pour la deſcendance de la ſérie des *demi-quarts*, *demi-demi-quarts*, &c.

Les vrais ſçavans ſont retirés,

amoureux de leur cabinet, point chefs de secte, de cabale. Les demi & quarts de sçavans ont du temps de reste pour courir de cercle en cercle, de caffé en caffé, & y répandre leur Déisme, leur licence, leur mécréance, qui leur servent d'introducteur & de passe-port. Le Déisme nommément est constamment l'effet d'une demi-science, tout comme & plus encore que l'hérésie. Le Déisme & l'Hérésie sont des *demi-religions*, analogues aux *demi-sciences* qui les enfantent. Comme Dieu est par-tout, que tout est son ouvrage, & qu'il a gravé ses traits dans tous les objets de nos sciences, l'Ecriture même nous disant que la terre est pleine de la science de Dieu ; un vrai sçavant voit en effet Dieu par-tout,

& eſt par-tout invité à le reconnoître, tantôt à l'aimer, tantôt à l'adorer. Dieu le tient toujours en reſpect. Le *demi-ſçavant* ne fait qu'entrevoir Dieu par-tout, aſſez pour le craindre, l'éviter, le fuir. Il en voit par-tout le principe; par-tout il en élude la conſéquence. De toutes les queſtions il étudie l'objection juſqu'à la réponſe excluſivement. Comme Dieu eſt abſolument ſous le voile, dans le nuage, là où commence la ſcience de Dieu, là finit la ſcience du demi-ſçavant.

Je ſuis trop vrai pour ne pas dire ce que j'en penſe, tout ce que j'en ſçais, tout ce que l'uſage & l'expérience m'en ont appris. La ſcience eſt aujourd'hui trop répandue, trop facile, & à trop grand marché. Elle eſt trop

à la portée de bien des têtes qui n'ont pas la force de la porter. Une épée eſt une bonne choſe, mais trop de gens la portent peut-être. C'eſt une arme : les Romains ne la portoient qu'en guerre. Aux guerres civiles, tout le monde la porta. La guerre civile régne dans les ſciences, depuis qu'on les rend ſi populaires. Je ſuis payé pour vanter les journaux, les dictionnaires, les manieres de faciliter les ſciences & de les mettre à la portée de tout le monde. J'ai été trente ans journaliſte. J'ai mis les mathématiques en une eſpece de dictionnaire, & ma phantaiſie a toujours été de tout faciliter, arts, ſcience & littérature. J'ai cru par-là faire la guerre à la demi-ſcience, & rendre tout le monde pleinement

ſçavant. Pour un ſçavant que j'ai fait, j'ai fait deux à trois cent demi-ſçavans, quarts & demi-quarts de ſçavans; & il y a plus de quinze ans que j'ai reconnu, de bonne foi, que j'avois manqué mon coup & mon but. J'en demande pardon au public. C'eſt Bayle, qui par ſes journaux & ſon dictionnaire a prêché & favoriſé la demi-ſcience ſceptique & déiſte. De gros livres comme un dictionnaire, ou de petits livres ſouvent répétés, comme les journaux, impoſent trop au public, & 1° à l'auteur qui s'en croit & en eſt cru plus habile; 2° au lecteur, au ſimple acheteur même, tout fier d'avoir à la main toute une & pluſieurs ſciences articulées, numerotées & en ſimple

A, B, C. Il y avoit eu, de tout temps avant Bayle, des Pyrrhoniens & des Déistes. Bayle en a fondé la secte en régle, en grand & à perpétuité ; or c'est en fondant la demi-science. Mais Bayle, me dira-t-on, étoit au moins lui-même un vrai sçavant. J'ai ma distinction que j'ai déja indiquée. Sçavant en *extension*, en surface, je l'accorde : Bayle l'étoit en *intension*, en profondeur, je le nie : Bayle n'étoit rien moins qu'un vrai sçavant. Ces sortes d'ouvrages de gros volumes supposent & donnent de la science en raison inverse, renversée ou réciproque du temps mis à les faire ou à les lire. Un faiseur de gros livres n'a le temps d'en lire que de petits, ou de petits

articles des gros. On peut, depuis long-temps, faire un livre plus sçavant que soi-même. Les tables des livres sont la grande mine & la pépiniere des dictionnaires & des journaux.

Le disciple n'égale jamais son maître ; & jamais lecteur n'apprend tout ce qui est dans un livre, par la même raison qu'un vase ne rend jamais toute la liqueur qu'on y met. Malheur donc à l'écolier ou au lecteur, dont le maître ou le livre ne possede que ce qu'il enseigne. Pour quelques fruits, la nature donne bien des feuilles & des fleurs. Il faut sçavoir mille choses, pour en dire cent ; en dire cent, pour en enseigner dix ; & peut-être en enseigner dix, pour qu'on en apprenne trois ou quatre.

De la Science de la Guerre.

Dans le premiers âges du monde, on n'étoit point assujetti à tant de régles. Le héros étoit plus naturel, si l'on peut ainsi parler: la guerre étoit plus simple; elle n'empruntoit point, ou très-rarement, le secours de l'industrie raisonnée. On conçoit, sans peine, que pour appliquer un coup de poing, ou pour jetter une pierre, il falloit moins de science que de force. Si l'adresse étoit alors quelquefois nécessaire, c'étoit moins une adresse étudiée qu'une souplesse du corps que donnent la jeunesse & l'usage. Un homme, avec un bras vigoureux, les mouvemens déliés, le pied léger, le coup d'œil sûr, de la fermeté, ou plutôt de la férocité, & une ame

ambitieuse, pouvoit prétendre & parvenir à l'héroïsme. Tel fut vraisemblablement tout le mérite des Jupiter, des Mars, des Hercules, & de la plûpart de ces anciens personnages qui n'ont été si vantés, que parce qu'ils se rendirent très-redoutables. Mais aujourd'hui la gloire est attachée à un plus haut prix; car tel de nos soldats n'est propre qu'à occuper un poste subalterne, qui, autrefois, auroit fait un excellent chef de troupes.

Un subalterne, un simple soldat peut devenir un héros par le génie & le courage qui peuvent lui procurer la science & la force, en l'élevant par degrés au premier rang. Sans cela, c'est un héros manqué. Le monde est plein de gens qui seroient des héros ou

autres qu'ils ne sont, si la Providence les avoit placés pour l'être : on peut avoir toutes les qualités héroïques de l'esprit & du cœur, sans être un héros ; on a le mérite, on n'en a pas la gloire.

La guerre des premiers âges étoit, comme celle des Sauvages, une science, mais une science peu étendue ; c'étoient de petites armées, de petites campagnes, des villes fortifiées d'un simple fossé & d'un très-petit parapet. Tout consistoit dans un coup de main, dans un petit combat, dans une irruption. Le simple bon sens & les simples qualités naturelles du génie & du cœur faisoient tout. Aujourd'hui les guerres sont devenues sçavantes ; nos seules places fortes sont des livres pro-

fonds qu'il faut long-temps étudier pour en connoître le fort & le foible, le jeu, la défense, l'attaque. Dès que les Gaulois parurent en Italie, dès que les Grecs, dès que les Carthaginois, en un mot, dès qu'un peuple plus sçavant que les Romains vint attaquer, les Romains furent aussi-tôt vaincus; & s'ils s'en releverent, c'est qu'étant plus vertueux que tous ces peuples, plus constans & plus attentifs à profiter de tout, ils devinrent plus éclairés par leurs pertes, & prirent toujours ce qu'ils trouvoient de meilleur dans la milice de leurs vainqueurs dont ils s'approprioient les armes pour avoir leur revanche. Mais quelque grands hommes qu'ayent été, par l'esprit & par le cœur, ou par le bonheur, tous ceux qu'on

vante dans ces ſiécles d'ignorance, les vrais héros de la premiere claſſe, les Cyrus, les Alexandres, les Scipions, les Céſars, les Condés étoient de fort ſçavans hommes ; chez les Grecs ſur-tout, dont les héros ont été les plus célebres, la ſcience marchoit de pair avec la valeur, ou même la ſurpaſſoit.

Il y avoit plus d'adreſſe & de ſtructure méchanique dans les armes des anciens. On peut même qualifier en général les armes des anciens du nom de machines. C'eſt l'ordinaire, lorſque la force manque, on a recours à l'adreſſe : la force naturelle de la poudre nous a fait négliger mille ſortes d'induſtries dont uſoient les anciens, pour ſuppléer à la nature par le ſecours de l'art. Nos batteries, nos mines

même, qui ſont le chef-d'œuvre de notre pyrotechnie, n'égalent pas, en fait d'art méchanique, la plûpart des machines qu'Archimede & que les ingenieurs les plus ordinaires de ces temps anciens inventoient pour défendre ou pour attaquer une place. Les travaux des anciens étoient immenſes dans les ſiéges : leurs ſapes, leurs comblemens de foſſés, & ſouvent des rivieres, des lacs, des ports, des bras de mer, & ſur-tout leurs tours ambulantes étoient comparables aux merveilles du monde ; car, quoi de plus merveilleux que ces tours énormes qu'on tranſportoit au pied d'une muraille & qui ſurpaſſoient les plus hautes tours, contenant dans leur plus haut étage une multitude de gens de

trait, un peu plus bas ayant des ponts-levis qu'on rabatoit sur les murailles, pour y faire passer les assiégeans, & dans le plus bas étage, des béliers pour ébranler & abbatre les murailles! Quoi de plus merveilleux même, que ces batteries de balistes & de catapultes qui lançoient des pierres de cent, de deux cent, de quatre cent livres; des fléches grosses comme des arbres, capables de percer des murailles! Cela est si merveilleux, que toute notre méchanique en est poussée à bout; ensorte que ne pouvant aujourd'hui rien faire de semblable par le secours de l'art, & sans celui de la violence de la poudre, plusieurs ont pris le parti de nier la probabilité du fait, quoiqu'il n'y en ait pas dans

toute

toute l'hiſtoire, de mieux atteſté ; ſans parler d'un détail infini de mille induſtries pour ruiner les travaux, ou pour les défendre, pour y mettre le feu ou pour l'en garantir, &c. La poudre manquant aux Anciens, ils faiſoient des armes de tout. L'eau, l'air, le fer, les reſſorts, les leviers, les roues, tout étoit mis en uſage. Pour nous, nous nous repoſons de tout ſur la violence de la poudre, qui effectivement l'emporte bien au-deſſus de toutes ces induſtries. Il faut cependant convenir que cette violence nous a rendus vraiment induſtrieux pour la fortification des places, & qu'en ce point nous ſurpaſſons de beaucoup les Anciens, auſſi-bien que par l'art & la régularité de nos ſiéges.

Il y a cette différence, précise entre l'étude d'un sçavant & celle d'un homme de guerre, que celui-là n'étudie que pour être sçavant, pour discourir, pour écrire; au lieu que celui-ci n'étudie que pour agir. Par exemple, dans les batailles de Cyrus ou d'Alexandre, un sçavant de profession cherchera des époques: un guerrier n'y cherchera que des modeles: l'un apprend l'histoire d'un héros pour s'en souvenir, & l'autre pour la retracer. Voilà pour ce qui regarde la science de la guerre en général. Pour ce qui regarde l'art militaire, il faut des fortifications, c'est-à-dire, des places, des armes, des armées, en un mot, des forces; mais cela ne suffit pas: il faut que tout soit animé, mis en œuvre, en mou-

vement, en action. C'eſt ici, comme une machine qui a ſa méchanique & ſon méchaniſme, & en quelque ſorte ſon corps & ſon ame. Voici les quatre choſes qui conſtituent le héros militaire, ou, tout court, le héros : la mémoire, ou, ſi l'on veut, en général, la ſcience, le génie, la force & l'action. La ſcience eſt au génie, ce qu'eſt la force à l'action. Le génie vivifie la ſcience, & l'action vivifie la force. Le génie & l'action ſont propres & comme naturels au héros; c'eſt l'eſprit & le cœur, l'intelligence & le courage, la ſageſſe & la valeur. La ſcience & la force ſont comme extérieures & acquiſes; la ſcience développe & enrichit le génie; la force ſeconde & aiguillonne le courage, & le rend agiſſant,

A la guerre, le plus habile eſt communément victorieux. Il l'eſt, parce qu'il doit l'être, & cela, comme on dit, par raiſon démonſtrative. Oui, un habile général peut, d'un poſte à l'autre, amener ſon ennemi au point qu'il veut, prévoir tous les événemens d'une campagne, & s'en rendre l'arbitre, connoiſſant ſon armée, celle qui lui eſt oppoſée, & tout le terrein qui leur ſert de théatre. Il peut dreſſer ſa carte, & dire: L'ennemi eſt là, je ſuis ici; je ferai tel mouvement à ma droite: la gauche ennemie y répondra par tel mouvement; j'éloignerai ma gauche: il rapprochera ſa droite; une telle manœuvre le jettera dans un tel défilé: je le prendrai là, à mon avantage; telle autre le découvrira: je l'envelopperai;

une troiſieme le dégarnira au centre, je le percerai, &c. Abſolument, chacun de ces événemens peut manquer; mais, de trente, il eſt démontré qu'il y en aura un qui réuſſira, & il n'en faut qu'un. Il y a mille choſes qui ſont démontrées dans l'art militaire: il eſt démontré que telle arme a tel effet; & telle fortification, telle réſiſtance; telle machine, tel jeu; tel ſtratagême, telle iſſue; telle évolution, telle force; tel mouvement, telle ſuite; telle conduite, tel ſuccès.

Le calcul eſt abſolument néceſſaire à un homme de guerre: non ſeulement il doit ſçavoir compter; mais il doit avoir auſſi le goût & l'eſprit du calcul, qui conſiſte à faire d'un coup d'œil, & par une certaine eſtime, les

opérations les plus difficiles. A tout moment, dans un camp, dans une marche, il doit prendre ſon parti pour ajuſter le nombre d'hommes qu'il a, au terrein qui ſe préſente. Il doit ſçavoir combien chaque homme de pied, ou de cheval, occupe de terrein en longueur ou en largeur, combien il lui en faut pour loger, combien pour marcher, combien pour combattre, combien pour réſiſter, combien pour percer. Guidé en tous ces points importans par un eſprit de préciſion, il doit tout prévoir, tout apprécier, tout combiner, & cela, à-peu-près, comme le fait un horloger induſtrieux, qui, pour s'aſſurer du ſuccès de ſon ouvrage, commence par déterminer la grandeur réciproque des roues, le nombre

de leurs dents, les rapports qu'elles doivent avoir entr'elles, & atteint par ce moyen la justesse du jeu. Il faut, dans une armée, compter la circonférence d'un soldat, d'un bataillon; compter ses pas, compter ses forces, compter les vivres, compter toutes choses. Un général qui n'a pas l'esprit de calcul, tombe à tout moment dans des mécomptes, dont son armée & son honneur sont les tristes victimes. La plûpart des entreprises militaires sont fondées sur le juste calcul des temps, des lieux, des vivres, des hommes, des machines; en un mot, rien n'est si nécessaire à la guerre, que l'esprit & la science du calcul, parce que les plus petites choses produisant là, plus que partout ailleurs, les plus grands évé-

nemens, ce n'eſt que le compte exact qu'on y tient, ou qu'on n'y tient pas de ces petites choſes, qui décide du bon ou du mauvais tour que prennent toutes les affaires.

Un officier ſupérieur doit plutôt diriger les calculs, que les faire. Il doit les faire de la tête, plutôt que de la main : il doit ne les ſçavoir faire de la main, que pour voir ſi les mains des ſubalternes qu'il y emploie, les font bien. Il doit en ſçavoir la pratique comme les ſubalternes, & mieux que les ſubalternes les mieux routinés dans le calcul. 1° Il doit la ſçavoir comme eux, parce qu'avant que d'être ſupérieur, il eſt ſubalterne. Il doit la ſçavoir mieux, puiſqu'à un ſubalterne à qui on demande un calcul par-

ticulier, il ſuffit de ſçavoir le faire avec la plume, avec les doigts, avec des jettons ; enfin, ſelon les régles vulgaires de l'addition, de la ſouſtraction, de la diviſion, de la multiplication. Mais un officier ſupérieur qui commande, doit faire quelque choſe de plus. Il doit, ſans plume, ſans tâtonner, ſans aucuns ſecours de régles, d'un ſeul coup d'œil, l'évaluer, l'eſtimer, juger, de tête & de génie, ſi tel eſpace peut contenir, & de quelle maniere, ſur combien de lignes, de rangs, de files il peut y camper le nombre d'hommes qu'il a ſous ſes ordres. Dans une marche, par exemple, il doit tout-d'un-coup voir, & voir enſuite en combien de jours, d'heures, de minutes même, il doit arriver d'un

tel à un tel endroit, en passant telle riviere, tel défilé. C'est de cette justesse & de cette vivacité de calcul que dépendent la plûpart des grands événemens de la guerre, & sur-tout l'art de surprendre & de prévenir son ennemi, ou de n'en être ni prévenu, ni surpris. En un mot, un homme de guerre doit avoir le génie du calcul, tout de même qu'un musicien doit avoir ce qu'on appelle *une tête sonnante*. Un musicien entend un chant, un air, un son, aussi-tôt il sent, &, comme on dit, il sous-entend la basse & toutes les autres parties qui y répondent. Un guerrier qui a vraiment le génie militaire, à la vue d'un terrein, d'un défilé, ou de tout autre caractere de pays, voit l'ordre de bataille qui

y convient : or cet ordre de bataille ne se détermine jamais que par le calcul de l'espace & des hommes qui l'occupent.

Un guerrier n'a absolument besoin que de la pointe de son épée ; mais pour mettre cette pointe en état de lui servir, il faut la mettre au bout d'une longue lame, & cette lame au bout d'une poignée. Pour manier la géométrie de la main, il faut la manier de la tête ; pour opérer, il faut raisonner ; pour agir, il faut connoître. La difficulté que l'on trouve jusqu'ici à apprendre la pratique de la géométrie, & à la retenir lorsqu'on l'a apprise, vient de ce que l'on apprend par mémoire, par routine, sans raisonnemens, sans principes ; on oublie ce qu'on a appris par cœur,

mais non ce qu'on a bien compris par ſens. Un artiſan peut dire qu'il n'a beſoin que de pratique ; mais un homme de condition, un officier, ſur-tout un officier général, & tout homme qui viſe à l'héroïſme de la guerre, a beſoin encore plus de la théorie géométrique, que de la pratique : car elle ne lui eſt pas ſi néceſſaire pour pratiquer, que pour voir ſi on pratique ſous ſes yeux & ſous ſes ordres. Il en a plutôt beſoin pour perfectionner ſon eſprit, le rendre juſte, lui donner de l'ordre, que pour perfectionner ſa main, quand ce ne ſeroit que pour en parler, & pour qu'il fût dit qu'il la ſçait. Un officier doit ſe donner ce relief devant ſes ſubalternes & ſes égaux. Rien n'eſt plus indécent que de voir

des perſonnes de condition, & en place, ſouvent à la tête des armées, & ſur qui tout le monde a les yeux, n'avoir aucun raiſonnement, aucun principe, & n'être que comme des artiſans qui n'ont que la routine de leur métier.

Un homme de guerre doit poſſéder ſon métier, & ſe poſſéder ſoi-même. Celui qui ne poſſede pas ſon métier, ne ſçait ce qu'il doit faire; celui qui ne ſe poſſede pas lui-même, ne ſçait ce qu'il fait.

En toutes choſes, il eſt facile de ſe poſſéder ſoi-même, lorſqu'on poſſede bien ſon métier. Le ſentiment intérieur qu'on a de ſa capacité, produit une certaine confiance & une certaine tranquillité inaltérable dans les occaſions les plus délicates; on craint

on ſe trouble, on perd la tête; dès qu'on ſent ſon incapacité pour la choſe qu'on fait & qu'on doit faire.

En général, l'homme de guerre doit poſſéder l'hiſtoire des pays, des peuples & des événemens. En particulier, il doit connoître ſon pays, ſa nation & les événemens qui les regardent. Quand je parle de ſon pays & de ſa nation, je ne parle ni d'une ſeule ville, d'une province, ni d'un royaume. Un François eſt Européan : il doit donc connoître non ſeulement l'Hiſtoire de France, mais auſſi, & preſqu'auſſi-bien, celle de toute l'Europe. Je ne le borne pas non plus au temps préſent. Il doit connoître l'Hiſtoire ancienne, ſur-tout l'Hiſtoire ſainte,

l'Hiſtoire romaine & l'Hiſtoire grecque. L'Hiſtoire ſainte forme les mœurs, l'Hiſtoire romaine éleve le courage, l'Hiſtoire grecque éclaire l'eſprit.

L'air cavalier conſiſte à n'être ni difficultueux ni minutieux. C'eſt le caractere ordinaire des gens de guerre, & le métier l'inſpire. On y a de trop grands intérêts, toujours préſens, pour être ſenſible à des intérêts frivoles qui amuſent les autres hommes, & qui les font remper dans la baſſeſſe. Et voilà pourquoi la profeſſion des armes a été toujours regardée, ſans aucune équivoque, comme la ſource de la véritable nobleſſe.



DES MATHÉMATIQUES.

LEs mathématiques, avant que l'eſprit de calcul s'en emparât, ont toujours été recommandables par l'eſprit de vérité, de franchiſe, de concorde qu'elles inſpirent ; nulle ſcience ne flate moins les paſſions ; elle eſt ſi abſtraite : nulle ne détourne plus du mal ; elle eſt ſi intéreſſante pour l'eſprit, elle le ſaiſit tout entier : lorſque le démon de la guerre ſouffle la fureur dans tous les cœurs, Archimede s'égare avec ſa raiſon dans les dédales tortueux d'une ſpirale, ou d'une vis ſans fin : eſt-ce la ſenſualité qui conduit Archimede dans le bain ? Non : Archimede eſt par-tout

géometre ; l'huile, les essences dont on arrose son corps, lui servent à tracer des figures jusques dans le sein de l'eau & de l'oisiveté.

Tout est clair, évident, démontré en mathématique ; les difficultés, s'il y en a, viennent donc d'ailleurs. La physique, la morale, la métaphysique, toutes les sciences sont, dans tous ces points, fort inférieures aux mathématiques. Leurs objets sont vagues, &, pour le moins, invisibles ; leurs questions indéfinies, leurs stipulations incertaines, leurs connoissances litigieuses, leurs difficultés insolubles, &, par-dessus tout, leurs erreurs sans nombre ; & malgré cela, pour un géometre, vous trouverez cent physiciens, cent métaphysiciens, &c.

On méprife la phyfique & on s'y livre ; on eftime la géométrie, & on la laiffe-là.

De la Quadrature du Cercle.

SI j'avois trouvé moi-même la quadrature du cercle, par hazard j'entends, & fans affurément la chercher, je doute que je puffe me commander un quart d'heure d'attention pour la vérifier. Il n'y a pas de géometre qui n'en ait eu la lueur vingt fois en fa vie. Vingt fois j'ai dit, la voilà. Mais, à la réferve d'une feule fois, ou j'étois encore bien jeune, je ne crois pas avoir fuccombé à la tentation de courir après un fpectre qui a joué tous ceux qu'il a entraînés.

Ce ne ſont donc pas les géometres fameux, les vrais géometres qui cherchent la quadrature du cercle. Ils ſçavent trop de quoi il s'agit. Ce ſont les démi-geometres qui ſçavent à peine Euclide. Ils diſent qu'il ne faut pas être ſi ſçavant, qu'il n'y faut que de l'eſprit, du travail, ou même du hazard. Mais d'où ſçavent-ils qu'il n'y faut que cela ? Si quelqu'un l'avoit trouvée par ce chemin, on pourroit l'en croire ſur ſa parole. Ils diſent que l'algebre, l'analyſe, les courbes, les infiniment petits ſont des rafinemens, de la charlatanerie ; point du tout, ce n'eſt que de la ſcience. Or on ne peut trop avoir de ſcience pour faire un chef-d'œuvre de ſcience, tel qu'eſt inconteſtablement celui-ci.

Les infiniment petits ne ſont

bien sûrement maniables que pour l'esprit pur. Toutes les mains sont percées pour une monnoie si impalpable. Cependant, jusqu'aux philosophes - métaphysiciens même, tout veulent les manier comme avec les mains, & en faire des corps, tandis qu'ils n'en sont que les modifications inséparables, le point de la ligne, la ligne de la surface, la surface du corps. Parmi les géometres même, tous ne veulent ou ne sçavent pas se payer de cette monnoie.



De la Physique.

La physique n'est pas comme la pure geométrie ; celle-ci ne proposant que des vérités toutes neuves, sur quoi les sens & les préjugés n'ont encore pris aucun empire, se contente d'exposer ses raisons & ses preuves : tous les esprits s'y rendent sans contradiction. Pour la physique, il ne lui suffit pas d'avoir simplement raison, & de dire la vérité, ni même de la démontrer : la vérité, la raison, la démonstration ne sont rien, si elles ne sont à la portée de ceux à qui on les adresse ; mille préjugés empêchent d'en sentir la force. En fait de questions naturelles, chacun a pris

ſon parti, & s'eſt forgé des ſyſtêmes, dès long-temps avant que de raiſonner ; les yeux, les oreilles, tous les ſens extérieurs mettent l'eſprit le plus indolent & le plus ſtupide, comme à la hauteur & au niveau du raiſonnement & du jargon de la phyſique : la terre, l'eau, l'air, le feu, les ſels minéraux, les plantes, les animaux, le ſoleil, la lune, les étoiles, le ſon, la lumiere, les couleurs, le tonnerre & les éclairs qui ſont l'objet de la phyſique, ſont l'objet naturel de tous les hommes ; toutes les fonctions de notre vie ſont des expériences : nos moindres coups d'œil ſont des obſervations ; la nature eſt partout un livre ouvert : par-tout elle réveille la curioſité & engage l'eſprit le moins philoſophe

dans des récherches, dans des réflexions, dans des pensées sçavantes; &, si l'on y prend garde, en fait de physique, ce n'est que du plus au moins qu'on differe: tout le monde est physicien, tout le monde pense & raisonne physique; & ce n'est que la justesse des pensées qui y met de la différence. L'objet des autres sciences, & sur-tout de la géometrie, est plus éloigné: il faut, pour y penser, se renfermer dans un cabinet, lire des livres, étudier; quiconque a des yeux, est physicien ou se pique de l'être.

Dites à un simple villageois, à un artisan, à un bourgeois, en un mot, à quiconque ne se pique point de science; dites-lui que la cycloïde est triple de son cercle générateur, il vous répondra bon-

nement, qu'il n'entend point ce langage : expliquez-lui votre penſée, il vous écoutera ; démontrez-la lui, il y entrera, il s'en rapportera du moins à votre parole, & ne s'aviſera pas de vous contredire ſur votre métier ; parce que la cycloïde ſe préſente à ſes yeux, comme à ſon eſprit, pour la premiere fois, & d'une maniere aſſez difficile, pour que cet eſprit, par-tout ailleurs hardi & déciſif, ſuſpende ici ſon jugement, & ſuive les impreſſions de l'eſprit d'autrui, dans un ſujet qui d'ailleurs ne pique & n'intéreſſe guères ſa curioſité.

Charmé ou dupé par cette docilité, hazardez-vous à lui dire, à ce même eſprit noble ou rôturier, poli ou groſſier, homme fait ou enfant, à lui dire que la terre

terre est est ronde, que la lune est grande, que celle-là brille de loin, que celle-ci ne brille point de près ; qu'un homme placé sur la lune, s'y soutiendroit sans crainte de tomber, quoiqu'il eût la tête tournée vers la terre, & les pieds vers la lune, & mille autres choses semblables : que pensez-vous que cet homme vous réponde ? Qu'il n'y entend rien ? qu'il n'en sçait rien ? Point du tout ; il se moquera de vous, s'il n'en a pitié : il a toujours vu la terre obscure & la lune brillante, l'une en haut, & l'autre en bas ; son parti est pris, c'est-là son systême : raisonnez, prouvez, démontrez tant qu'il vous plaira ; le raisonnement vient trop tard, daigne-t-on l'écouter ? & quand

on l'écouteroit, le préjugé en affoiblit toute la force.

Les hommes, & par conséquent les sçavans aussi, sont extrêmes en tout; & si on les laissoit faire, ils réaliseroient de bien des manieres la fable du *repentè calvus*, de Phedre. Les Newtoniens disent aux Cartésiens, qu'il ne faut ni imagination, ni esprit dans la physique, & qu'il n'y faut que des yeux; & les Cartésiens, certains au moins, qui n'aiment que les hypothèses & les fictions, disent aux Newtoniens, qu'il n'y a qu'à penser & à imaginer, & qu'on n'a qu'à s'arracher les yeux, & laisser-là les sens, comme inutiles dans la physique. Moyenant quoi, nous n'aurions bientôt plus, ni physique, ni physiciens.

Nous mettons les choses au pire, pour n'être accusés d'aucune partialité : il est pourtant vrai, que les Cartésiens n'ont jamais rejetté ni les expériences, ni la géométrie, si ce n'est quelfois par voie de fait, & en se livrant un peu trop à la fureur des hypothèses. Mais les Newtoniens n'entendent point de raison, non plus que leur maître, qui étant séchement géometre, & uniquement artiste, a proscrit, tout haut s'entend, toute hypothèse & toute conjecture ; quoique, tout bas, il n'ait fait peut-être que cela dans tout ce qu'il s'est permis de raisonnemens philosophiques.

Or rien n'est plus injuste ni plus fatal à la physique. Elle est essentiellement conjecturale & hypo-

thétique ; & c'eſt l'anéantir, que de lui ôter la liberté du raiſonnement inventif, qui eſt tout conjectural & plein d'hypothèſes, d'un peu d'imagination même & de fiction poëtique, ſi l'on veut, en danger même de devenir romaneſque : car toutes choſes ont leurs écueils & leurs abus.

On commence, en effet, à remarquer que toutes ces invectives Newtoniennes autant que le haut prix géométrique où Newton a mis les plus legeres idées de phyſique, font déja tomber cette ſcience, & diminuent le nombre des phyſiciens. Il y a ſi peu de gens qui ayent le temps ou qui veuillent ſe donner la peine d'être géometres ; & on a plutôt fait de renoncer à la phyſique. La plûpart même des

Newtoniens ſubalternes n'étant point géometres, ou ne l'étant point ſûrement au niveau de la phyſique Newtonienne, comment ſont-ils phyſiciens, ne l'étant que ſur la foi de mille démonſtrations qu'ils ne peuvent entendre ? La mode les ſoutient un peu ; mais ils ſe laſſeront bientôt d'une ſcience qui ne leur propoſe que des articles de foi.

Juſqu'ici la phyſique empruntoit de la géométrie, de la méchanique, de l'optique, de l'aſtronomie, de l'hiſtoire naturelle, de la chymie, des divers arts, le fondement ſolide de ſes conjectures, de ſes hypothèſes, de ſes raiſonnemens. Plus de raiſonnement déſormais, ſi on continue d'écouter les Newtoniens ; & la phyſique ſera la géométrie

même en personne, la méchanique, l'astronomie, la chymie, &c. & il n'y aura plus de physique.

Le grand Newton étoit fin, disent ceux qui l'ont connu. Il auroit été un Descartes, s'il fût venu avant lui. Il vint trop tard, pour développer le beau génie qu'il pouvoit avoir pour la physique. Au lieu de le développer, il l'enveloppa, & prit justement le contre-pied.

De la Physique
Relative à la Morale.

On dit, à tout moment, qu'il n'y a point de droiture dans le monde : c'est à ce principe de morale que je dois la découverte d'un systême entier de physique. Un jour que je lisois le Misanthrope de Moliere & le Timon de Lu-

cien, avec quelques ouvrages de Gracien, ce peu de droiture & de rectitude morale qui y est si bien représentée, me fit tout-à-coup jetter une certaine vue réflechie sur la nature, où il me sembla ne voir par-tout que des lignes courbes. Je creusai cette premiere vue, & je fus tout étonné de trouver que tout, jusqu'aux plus petits rayons de lumiere, s'éloignoit constamment de la ligne droite, pour suivre des lignes courbes.

Or telle est l'analogie entre le systême des corps & celui des cœurs, que la raison précise qui rend courbes les mouvemens des corps, rend détournés & tortueux les mouvemens des cœurs. Un mouvement courbe, disent les Méchaniciens, est un mouve-

ment empêché dans tous ses points : or il faut bien que les politiques adoptent précisement cette définition. Qui est-ce qui bannit du monde moral & politique la droiture ? On vise à un but ; mais les prétendans, les concurrens, les envieux, les ennemis, les intérêts contraires forment, à chaque pas, des obstacles & des empêchemens qui vous jettent par des détours & comme à la bouline à un autre but. Aussi Gracien, le plus physicien, & peut-être aussi le plus éclairé de tous les politiques, nous dit ici : *Mirez un but pour tirer à un autre ; on tue aisément l'oiseau qui vole en ligne droite ;* & ce n'est pas pour rien que le serpent, avec ses replis & sa marche enveloppée, nous est donné

par Jesus-Christ même, comme le symbole de la prudence.

Remarquez la précision de mon analogie, &, si j'osois le dire d'après un sçavant, la *mêmeté* des deux systêmes. Tout corps qui se meut, tend à chaque instant à la ligne droite. Notre cœur tend aussi à la droiture, & iroit tout de suite à son but par la ligne la plus courte, s'il pouvoit arriver par-là, & que la ligne la plus courte fût en morale & en politique plus qu'en géometrie & en physique, le chemin le plus court.

On a déja traité bien des questions de morale & de politique, par le calcul de l'algebre; il n'y en a pas une qu'on ne puisse traiter par les figures de la géometrie. Par exemple, vous sçavez qu'il y a des lignes qui approchent

ſans ceſſe les unes des autres, ſans jamais ſe toucher. Un homme attend ſa fortune du protecteur puiſſant auquel il s'eſt dévoué; cette fortune & ce protecteur de cour marchent ſur ces deux lignes; jamais d'un client on ne veut faire un égal, dit Graçien: on l'avance toujours, pour entretenir la confiance; mais on l'avance par des progrès meſurés, pour entretenir la dépendance. Quand on a preſſé l'orange, dit le même politique phyſicien, on la jette à terre; quand on a bu à la fontaine, on lui tourne le dos; ainſi, plutôt que de laiſſer arriver un client au but complet de ſes deſirs, on mêle dans ſes progrès de ſecrettes ſemences de ruine: les lignes dont je parle, ſe tournent ſouvent le dos,

même en s'approchant, lorſqu'elles commencent à être trop près.

DE LA PHYSIQUE
Par rapport à la Politique.

Où l'utilité de la phyſique ſe fait bien ſentir par rapport à la politique, c'eſt dans la comparaiſon de l'équilibre & des balancemens des aſtres avec ceux des empires. Il eſt bien autant queſtion d'équilibre & de balancement de puiſſances dans la politique que dans la phyſique, & on a raiſon: les idées de l'une ſont les idées préciſes de l'autre. Or, pour vous faire voir que la phyſique peut élever la politique à de nouvelles vues & à des eſpeces de découvertes, je vous prie de remarquer que, quoiqu'on viſe & qu'on doive même viſer ſans ceſſe à l'équilibre le plus par-

fait des puissances politiques, il n'est ni possible, ni même expédient, que cet équilibre régne jamais. On se prévient de mille fausses idées qu'on érige même en axiomes. Tous les corps de l'univers sont en équilibre, vous diront froidement les physiciens spéculatifs ; & c'est sur ce modele que les politiques spéculatifs voudront introduire un équilibre parfait dans les états. Mais un petit principe fort ordinaire renverse toutes ces belles spéculations. Dès que les corps sont en équilibre, ils sont en repos : or tout l'univers est en mouvement : où est donc l'équilibre ? On parleroit plus juste, si on disoit que tous les corps tendent sans cesse à l'équilibre, & qu'ils se balancent sans cesse les uns les autres, sans pouvoir

jamais se fixer. Dieu y a mis bon ordre ; & c'est-là le nœud de toutes les merveilles de la nature, & ce qui fait tout son jeu. C'est des balancemens des astres que naît la lumiere & le mouvement. Le flux & reflux des mers n'est qu'un balancement : le cours des fleuves qui sortent de terre pour y rentrer, n'est qu'un balancement. Les battemens de notre cœur, de nos poumons, de nos arteres ; le principe de vie, en un mot, qui ranime toute la nature, n'est qu'un balancement, un élancement, une heureuse saillie, qui bannit l'équilibre, l'engourdissement & la mort.

Faites régner l'équilibre entre les empires, &, s'il se peut, entre les provinces, les villes, les maisons & les simples particuliers, & vous allez en faire autant de

ftatues inanimées, dès-lors plus de commerce, plus d'arts, plus de fciences, parce que dès-lors vous ôtez l'émulation & une certaine pointe, une certaine faillie, & en quelque forte l'efprit qui vivifie les états.

D'où penfez-vous que vienne la fplendeur de la France? Le foleil placé au centre, ou plutôt au foyer des planettes, en foutient toute la preffion, toute la pefanteur, & en quelque forte toutes les attaques : c'eft du fein de ces preffions & de ces chofes que naît la lumière & l'éclat qui rejaillit jufques fur ces planettes. La France eft au foyer du tourbillon de l'Europe. La jaloufie ou l'émulation des empires voifins, fa propre vivacité, tout réveille l'ambition réciproque. De-là la défiance, la vigilance, l'activité

qui ſe répandent dans tout ce grand corps, & en font rejaillir la ſplendeur juſqu'au fond de l'Europe. Nos ouvriers font fleurir les arts en Eſpagne, & juſques dans la Moſcovie. Nos vins, nos denrées, & bien d'autres choſes enrichiſſent l'Angleterre ; nos bons auteurs donnent un air de ſcience à la Hollande. Notre langue, nos habits, nos modes, notre goût ſe répandent par-tout.

Mais croyez-vous inutiles les négociations & les traités qu'on renouvelle ſans ceſſe par de nouvelles clauſes, par de nouvelles conditions ; par des nouvelles explications ? Les ambaſſades extraordinaires, les mouvemens continuels des troupes, je dis, même en temps de paix ; tout cela ſe fait, me dira-t-on, pour

assurer la paix & l'équilibre. Mais outre que cela marque que cet équilibre n'est & ne peut être jamais parfait, pour moi, je crois tout cela nécessaire pour bannir l'oisiveté, faire fleurir les arts & les sciences, & donner de la splendeur à la France. Un petit air de guerre & de mouvement politique, à la tête des affaires, est capable de ranimer toutes les parties d'un état, assez pour briller, trop peu pour éclater en guerres & en séditions. Il faut combattre l'équilibre, mais non l'ôter; il faut le suspendre, mais non le rompre. Je parle d'après la nature, en physicien: tout consiste à balancer toutes choses, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans leur permettre de trop excéder d'aucun côté, ni de se fixer dans l'entre-

deux. Quand nous voulons fertilifer la terre, nous ne la difperfons pas dans l'air ; feulement nous la foulevons un peu avec la charrue ; enfuite la pefanteur l'affaiffe, & nous la foulevons de nouveau : tous les aftres s'éloignent de leur centre, & puis s'en rapprochent : le flux & le reflux foulevent & abbaiffent les mers tour-à-tour : la refpiration fouleve & abbaiffe nos poumons : c'eft ce qui fait la vie & la beauté des chofès, c'eft la nature.

Or c'eft de ces fimples balancemens que naît la circulation, ce principe fécond de toutes les merveilles de la nature, &, s'il m'eft permis d'élever jufques-là mes fpéculations, ce chef-d'œuvre de la plus haute politique. Nos connoiffances étoient bien

imparfaites avant qu'Hervée ; Fra Paolo, ou Fabri eussent découvert la circulation qui régne dans nos corps & dans tous les corps animés. Pour moi, c'est-là uniquement que je fixe l'époque d'une certaine lumiere philosophique qui s'est répandue dans le monde. Qu'étoit-ce que nos corps avant cette découverte ? Un vil morceau de boue qui n'avoit de beau, qu'une figure extérieure & superficielle ; un chaos informe ; un entassement grossier de parties mal assorties & sans usage. Mais dès que nous voyons la circulation régner dans ces corps ; dès-lors notre esprit s'éleve à la plus sublime contemplation de ce chef-d'œuvre du Très-haut ; dès-lors nous sentons un souffle divin, un rayon d'intelligence, un

eſprit de vie qui le pénetre, & ſe répand dans toute ſon étendue: l'entaſſement des parties ſe change en un aſſortiment régulier de membres liés, enchaînés l'un à l'autre avec un art divin, ſupérieur à tous les arts, en un mot, en une organiſation pleine de diſcernement & de ſageſſe. Eſt-il vrai que juſqu'au dernier ſiécle on ait ignoré tant de belles choſes? Eſt-il vrai que, même après la découverte, on ait encore long-temps balancé à s'y rendre.

La vérité a enfin triomphé de l'ignorance ou de l'envie: on a même atteint depuis aſſez long-temps juſqu'à la circulation & à l'organiſation des plantes & des végétaux. Mais vous trouvez que c'eſt pouſſer trop loin, que d'introduire cette organiſation & cette

circulation dans tout le méchanisme & dans l'intérieur de tous les corps réguliers : je ferai plus ; & suivant toujours mon idée qu'il n'y a qu'un systême dans la nature des choses, j'introduirai l'organisation & la circulation dans le systême libre des esprits, dans la morale, dans la politique, dans les sciences, dans les arts, & peut-être, avec le temps, dans le surnaturel de la foi, de la grace, de la religion. Vous en riez, j'y consens ; mais je suppose que vous distinguez entre une idée risible, & une idée riante : enfin rien n'empêche de dire en riant les plus profondes vérités.

Que seroit-ce qu'un empire sans la circulation, sans le commerce & la correspondance réci-

proque entre toutes ses parties, & même entre lui & les autres parties de l'univers ? Tous les grands politiques ont reconnu la nécessité & l'importance de cette circulation, & ont tout mis leur art à la procurer & à l'augmenter. Un état est un corps inanimé, dès qu'elle ne régne pas dans son total ; & chaque partie en détail est inanimée, dès qu'elle ne participe pas à la circulation générale. Dans nos corps il n'y a pas une seule partie hors d'œuvre, parce qu'il n'y en a pas une seule qui ne soit le véhicule & l'agent de cette circulation. Tout circule à travers chaque partie de nos corps, & chaque partie circule elle-même à travers chaque autre partie. Toute partie qu'une obstruction insurmontable exempte,

pour son malheur, de cette double loi de circulation, est morte : il faut la détacher, si elle ne se détache elle-même. Tout est animé dans un corps animé. Tout est animé dans le grand corps de la terre. Les terres y sont fermes, les pierres y sont vives, les eaux y sont coulantes, rien n'y croupit ; une douce chaleur pénetre toutes ses parties ; les mers ont leur mouvement péristaltique ; les minéraux s'y engendrent : tout ce que nous connoissons de son intérieur, est percé, organisé. Concevez-vous bien que ce mouvement, cette chaleur, cette vie, cette vertu de génération puissent convenir à un corps mort & inanimé, à un vil entassement, à un chaos indigeste de boue & de matieres simplement appesanties l'une sur l'autre ?

Tel feroit un empire où toutes chofes ne feroient pas en une action continuelle de circuler ; je dis toutes chofes, les denrées, l'argent, les étoffes, les arts, les inventions, les fciences, les découvertes, & jufqu'aux modes & aux manieres, les habits, le langage, la politeffe, & même les perfonnes, & beaucoup plus le cœurs & les efprits. Car il importe à ceux qui gouvernent, que dans un état tous les membres qui le compofent, prennent un certain tour d'efprit & de manieres, comme d'habits & de langage, qui les porte à fe regarder comme faits les uns pour les autres, & en effet, comme membres d'un même corps, comme parties d'un même tout.

La plûpart des politiques fe

bornent aux choſes ſenſibles & extérieures, aux étoffes, aux denrées, à l'argent, & à ſemblables effets méchaniques. Il faut que tout cela circule dans un état : mais il eſt peut-être encore plus eſſentiel que les ſciences, les arts, les modes, les manieres, & tout ce qui va à donner une certaine communication d'idées & de ſentimens, circule auſſi. En vain réunit-on les corps par des loix & des machines extérieures ; le principal eſt de réunir les cœurs & les eſprits ; car outre qu'on ne ſçauroit trop multiplier les liens, ceux-ci ſont les plus forts, & les ſeuls qui ayent lieu dans certaines conjonctures critiques & déciſives. Dans un corps ſain & bien conſtitué, toutes les humeurs, toutes les parties, outre leur liai-

ſon

son intime, ont une certaine constitution, une certaine température, une certaine qualité essentielle & relative, qui les caractérise toutes, pour être les parties du même corps & du même individu. Dans un animal tout est animal, dans un végétal tout est végétal; & effectivement les diverses parties ne pourroient se lier ensemble sans cette homogénéité, sans ce caractère commun. Or c'est la circulation générale qui influe dans tout un corps cette ressemblance de nature, & qui rapproche les parties les plus diverses par des liaisons nuancées & adoucies, d'où dépend l'unité indivisible d'un tout : la fermeté souple des tendons lie la fermeté des os à la souplesse des autres parties. Mais c'est l'organisation

d'un empire que j'appelle le chef-d'œuvre de la physique par rapport à la politique.

Quel pays fut jamais moins propre à la circulation & à l'organisation dont je parle, que la Moscovie ? Cependant la voilà qui commence à se dégourdir & à donner de bons signes de vie, & cela, parce que Pierre le Grand, a d'abord commencé par joindre quatre mers par divers grands canaux, & qu'il a continué à développer de jour en jour le systême de circulation, dont la France lui avoit donné l'exemple. Un trait singulier en ce genre, est la maniere dont on a réduit les Fanatiques des Cévennes. Que d'armées, que de dépenses n'a-t-il pas fallu pour les exterminer ? Mais en les exterminant, on ne les

réduisoit pas. Un seul expédient proposé par M. de Bâville, à qui le Languedoc, la France, la Religion doivent des statues, fut décisif pour terminer à jamais une guerre funeste à l'état, même dans ses plus belles victoires : c'est que le remede alloit à la source du mal. Les Cévennes étoient comme une citadelle imprenable, où chaque forêt, chaque pointe de rocher présentoit un nouveau fort inaccessible aux troupes. On perça ce pays d'outre en outre, & comme à jour, par des chemins royaux, à l'aide desquels, les carrosses mêmes, les canons, & toute sorte de voitures & de machines peuvent rouler par tout, sur la pointe même des montagnes, jusques-là inaccessibles aux gens de pied. Les

Romains regardoient les grands chemins comme un des principaux nœuds de leur politique.

On ne sçauroit trop les multiplier, non plus que les canaux. Tout est veine ou artere dans nos corps & dans tous les corps animés ; aussi tout est-il sang ou suc nourricier. Une importante réflexion à faire, quoique d'abord cela ne semble rien, c'est qu'il y a plus de mouvement & d'action sur les rivieres & les canaux, dans les ports, dans les grands chemins, dans les rues des villes, que par-tout ailleurs. C'est-là proprement qu'on sent qu'un état, qu'une province, qu'une ville est animée, parce que c'est-là qu'on sent la circulation comme dans les veines ou dans les arteres.

Qu'on ouvre, s'il eſt poſſible, dans nos corps de nouvelles routes, de nouvelles veines, auſſitôt le ſang va s'y jetter, & la nature en fournira bientôt un nouveau pour remplir ces nouveaux organes. Plus il y a d'organes dans un corps, plus il y a de ſang, de ſuc, de ſubſtance, de mouvement, de circulation, d'animation, de vie. Tout eſt ſang, tout eſt ſubſtance, tout eſt vie dans un corps organiſé. Percez un état, en tous ſens, de canaux & de grands chemins; dès ce moment, ſans preſque qu'on s'en mêle, tout va s'animer dans ces grandes voies & dans tout ce qui y aboutit.

Croyez-vous ce que je vais vous dire? Il n'eſt pas poſſible qu'un pays ſoit long-temps en friche,

lorsqu'il est coupé de grands chemins. Il y a bien des terres inutiles dans le royaume, uniquement parce que personne ne s'apperçoit qu'elles y soient, & qu'elles sont inconnues presque autant que les terres australes. Un grand chemin qui traverse un pays, est un rayon de lumiere qui l'éclaire dans toute son étendue ; on n'y passera pas long-temps impunément, & sans que quelqu'un s'apperçoive efficacement qu'il y a là des terres hors d'œuvre. On dit que l'œil du maître engraisse le cheval. Pour moi je n'attribue l'extrême fertilité de la Chine & des Chinois, qu'au grand nombre de grands chemins & de grands canaux que la politique y a sçu introduire. Le nombre des grandes villes & la richesse de la Flan-

dre, & sur-tout le grand & opulent commerce de la Hollande marquent une organisation & une circulation abondante sur la terre comme dans les corps des habitans.

Il y a tant de *hors-d'œuvres* en France, tant de terres, tant de talens, tant de beaux projets inutiles, faute d'une certaine ouverture pour circuler. Tous nos maux viennent uniquement d'obstruction, tant dans la politique que dans la physique. Naturellement les François se portent au mouvement & à l'action, pour peu qu'ils trouvent de facilité à contenter leur curiosité, leur cupidité, leur vanité, ou leur ambition : il y a mille entreprises, mille voyages qu'on feroit, si on en avoit une certaine commo-

dité ; les difficultés qu'on prévoit, font avorter la plûpart des bonnes pensées que chacun roule sans cesse pour sa propre perfection, pour sa fortune, pour son aggrandissement : or la perfection, le bien des particuliers est celui de l'état ; mille projets qu'on traite de chimériques, & qui le deviennent en effet, se réaliseroient s'ils pouvoient seulement commencer d'éclorre. L'eau ne demande qu'à couler, mais il faut qu'elle trouve une pente. Le François ne demande qu'à imaginer, à inventer, à perfectionner, à travailler, à croître. Par quel endroit les grands ministres sont-ils grands ? Parce qu'ils donnent lieu aux grands hommes de le devenir : ils ôtent les obstacles, ils font la pente, & l'eau coule, &

le reſſort ſe débande, & les talens ſe déploient, & le génie éclate.

Mais en voilà peut-être trop pour un ſpéculatif, &, qui pis eſt, pour un ſpéculatif phyſicien. Je ne dirai donc rien ſur la maniere dont je conçois que ſe fait ou peut ſe faire la circulation le plus avantageuſement pour un état. Car il eſt vrai que dès qu'un corps, ſoit phyſique, ſoit politique, eſt organiſé, tout s'anime, & il ſe fait une circulation ; mais il eſt vrai auſſi qu'il y faut une régle : il faut même ranimer à propos les eſprits, & avoir ſoin qu'il ſe faſſe une juſte réparation des forces, & que la machine ſoit toujours montée, ou du moins remontée à temps. Je ne dis rien non plus des entrepôts qu'il faut

pratiquer d'espace en espace, pour que le mouvement de la circulation ne se relâche pas par trop d'étendue, & qu'au contraire il y prenne de nouvelles forces. Les veines des animaux & des plantes se replient d'espace en espace en glandes, ou en nœuds. Les villes & même les villages sont les entrepôts naturels de la circulation politique; c'est-là qu'elle se replie en quelque sorte en sociétés, académies, universités, colléges, bureaux, manufactures, &c. qui sont comme autant de points fixes ou de centres, d'où la circulation part de nouveau, après y avoir pris de nouvelles élaborations & une nouvelle force. On ne sçauroit trop multiplier ces centres; mais l'essentiel est qu'il

y ait une parfaite correſpondance & une exacte ſubordination entre les centres particuliers & les centres principaux, qui ſont naturellement dans les capitales des pays & des provinces, & entre ceux-ci & le centre primitif, qui eſt dans la capitale de l'empire, & dans la propre perſonne de celui qui eſt à la tête de tout.

Les mers, les lacs, & les rivieres qui ſont les organes phyſiques de la circulation phyſique qui régne dans le grand corps de la terre, ſont auſſi les propres organes phyſiques de la circulation phyſico-politique qui doit régner & qui régne même naturellement dans les empires. Auſſi les hommes à qui la circulation eſt non ſeulement utile, mais même néceſſaire à cauſe de l'im-

perfection de chaque individu en particulier, se logent-ils naturellement au bord des lacs, des mers & des rivieres : les Sauvages de l'Amérique rangent toujours les côtes & les rivages dans leurs habitations autant que dans leurs navigations ; & dans tous les pays policés, les grandes villes ne s'élevent & ne se soutiennent guères ailleurs ; témoins, Constantinople, Venise, Rome, Londres; & en France, Paris, Rouen, Orléans, Toulouse, Lyon, Bordeaux.

La nature a pourtant laissé beaucoup à faire à notre industrie & à l'art de la politique, se contentant de nous mettre ici sur les voies, & nous proposant ailleurs de bons modeles : car les grandes voies, les grandes arteres,

les grandes veines ne sont pas les seules qui entretiennent la circulation dans nos corps. Or nous sommes forcés d'habiter l'intérieur des terres, soit parce que notre nombre s'est accru, soit parce qu'il faut cultiver ces terres. Ce sont ces terres qu'il faut organiser par notre art, que la nature n'a pas laissé de prévenir par une infinité de petits ruisseaux & de torrens qui les pénetrent à tous momens. Ces ruisseaux sont des ébauches, & comme des semences des canaux que nous pouvons former en les recueillant, en les perfectionnant : ces torrens laissent aussi des ébauches & des semences des grands chemins qu'il ne tient non plus qu'à notre art de perfectionner & de multiplier. Car voilà, je pense, les

deux sortes d'organes & de moyens de circulation politique que doivent se proposer & que se proposent même assez souvent ceux qui gouvernent les états.

Le canal & les grands chemins de Languedoc suffiroient pour immortaliser Louis le Grand. Quand les Espagnols sortent de leur pays, & qu'ils traversent cette province que l'art & la nature ont également embellie, ils sont tout étonnés de voir ces chemins royaux, le plus souvent élevés sur des ponts, à perte de vue, & ce canal non moins merveilleux; de les voir, dis-je, aussi fréquentés par les passans, que les rues de leurs villes; car c'est dans ces termes qu'ils en parlent. Personne n'est meilleur juge que les Espagnols, de la différence qu'il y a

entre un empire inanimé, & un empire où tout circule : il feroit à fouhaiter que les Efpagnols en fuffent les feuls juges, & que les peuples des autres provinces du royaume ne trouvaffent rien de nouveau à admirer en ce genre dans le Languedoc.

De l'Action des Hommes fur la Nature.

IL y a un milieu entre le naturel & le furnaturel ; & j'appelle artificiel tout ce que la nature fait, déterminée par la volonté libre des hommes : par exemple, le repos conftant d'une pierre fur la terre, eft un événement purement naturel ; mais il n'en eft pas de même de la chute

de cette pierre, après qu'on l'a élevée en l'air ; cette élevation n'eſt point ſurnaturelle : elle n'eſt pas non plus purement naturelle ; (je parle du naturel phyſique :) elle ne l'eſt pas plus que la conſtitution d'une horloge ; il eſt vrai que c'eſt la nature ſeule, qui précipite cette pierre, comme c'eſt elle ſeule qui fait tourner les roues ; mais de ſoi, & ſans la volonté libre des hommes, il n'y auroit point de pierre qui tombât, ni d'horloge qui tournât : dans la nature, & en particulier dans l'étendue de la terre, il y a peu, & peut-être point d'événémens naturels ; vous me demandez ſi je crois bien ſérieuſement que les hommes faſſent la pluie & le beau temps ? Je n'ai garde de dire que les hommes faſſent tout cela ;

mais je vous avoue que je les soupçonne assez d'y déterminer la nature, comme ils la déterminent à faire tomber une pierre, ou à faire tourner une roue d'horloge ; de sorte que je croirois les philosophes jusqu'ici assez loin des vestiges de la nature, puisqu'ils n'y ont point encore trouvé les hommes, puisqu'ils ne s'y sont pas encore trouvés eux-mêmes dans son chemin.

Je ne vois pas qu'on puisse douter que l'action libre des hommes n'influe beaucoup dans mille événemens assez considérables, que nous traitons de naturels, parce qu'ils ne sont pas miraculeux, c'est-à-dire, parce que nous ne connoissons pas le vaste milieu que nous mettons néanmoins nous-mêmes entre le naturel pur

& le pur surnaturel: les champs se couvriroient-ils tous les ans de bled, les vignes de raisins, les arbres de mille sortes de fruits? &, en général, la terre s'enrichiroit-elle de cette variété recherchée, & toute artificielle, de plantes, d'herbes, de fleurs, de feuilles, de graines, de productions, si les hommes ne s'en mêloient spécialement? Verroit-on toutes ces especes de chevaux, de chiens, de chats, d'oiseaux, d'insectes, sans les caprices, du moins sans la liberté des hommes? Que de brouillards, de vents, de pluies, de grêles, de neiges, de tonnerres, d'inondations, de sécheresses, de froids, de chaleurs, toutes accidentelles, & uniquement introduites dans la nature par la libre action des hommes,

qui détournent une riviere de son lit naturel, qui dessèchent un marais, ou qui en forment un nouveau, soit à dessein, soit par quelque outrage, qui fait une obstruction & empêche la circulation des eaux; qui ouvrent une mine, percent une montagne, creusent un port! Les hommes ont bien des caprices; les hommes sont bien entreprenans; les hommes font bien des choses, sur quoi la nature doit prendre & prend en effet ses arrangemens.

Le canal seul du Languedoc, & sur-tout ses grands réservoirs, ont rendu leurs voisinages sujets à des orages, à des frimats inconnus jusques-là dans les pays d'alentour; les hommes ne tiennent point regiſtre de toutes les singularités qu'ils introduisent dans la

nature. Peut-on douter que la machine de Marly & toutes les beautés de Verſailles n'ayent un peu enlaidi la ſérénité du climat ? Souvent ce n'eſt qu'à la longue, & dans des climats lointains, que ſe font ſentir les influences qui réſultent de nos caprices : une fontaine nouvelle dont on enrichit la France, peut en faire tarir une ancienne à la Chine, qui n'a garde de nous en ſoupçonner ; c'eſt comme la révulſion que les ſaignées & les ventouſes cauſent dans les fluxions & les catarrhes.

Suppoſons, comme il eſt aſſez vraiſemblable, que les inondations du Nil ſont cauſées par les pluies abondantes qui tombent en Ethiopie, pendant deux mois de l'année ; ſuppoſons enſuite, ce qui eſt poſſible, que les Ethio-

piens, par malice, par intérêt, ou par philoſophie, & pour faire une belle expérience, ſe mettent dans l'eſprit de ramaſſer ces pluies dans des réſervoirs, ou de les détourner dans quelque autre pays; voilà dès-lors toute l'Egypte qui devient un déſert ſtérile comme la Lybie ſa voiſine. Que ſçait-on même, ſi elle n'eſt pas anéantie par-là, ſuppoſé qu'elle ne doive ſon exiſtence qu'au limon que les inondations y dépoſent? Que ſçait-on ſi la nature, qui lui refuſe maintenant les pluies dont elle n'a que faire, n'en ſoulageroit pas ſon indigence? Que ſçait-on ſi la Lybie pour qui les inondations du Nil ſe font en pure perte, ne ſeroit pas à portée de profiter de ce nouveau ſyſtême de pluies? Mais l'Ethiopie ſurchargée des eaux qu'elle déroberoit à l'Egyp-

te, ou ses environs, sur qui elle les détourneroit, ne changeroit-elle pas aussi de climat ? Poussez ces inductions un peu loin ; ayez-y sur-tout égard à la liaison des événemens, & des lieux ; peut-être verrez-vous changer de climat toute l'Afrique, par ce travail seul des Abyssins ; & les nouveaux vents qui en résulteront, viendront peut-être, avec le temps, en porter les nouvelles jusques dans le cœur de l'Europe, de l'Asie & des terres australes. Le roi qui vouloit rompre l'isthme de Suès, craignit, peut-être sans raison, de submerger l'Egypte ; en général, tous les climats voisins eussent été fort altérés de ce changement : tel y eût gagné, tel y eût perdu ; ce sont-là des possibilités.

On regarde comme fort naturel

tout le fyftême de la génération, de la confervation, en un mot, de la vie des hommes; mais il eft évidemment auffi artificiel, que celui d'une horloge: il eft libre aux hommes de multiplier les horloges: il leur eft libre de fe multiplier: on remonte une horloge de temps en temps; de temps en temps, il faut remonter notre machine; il faut même de temps en temps décraffer l'une & l'autre: où eft l'infenfé qui fe repofe fur la nature, du foin de femer le bled, d'en faire du pain, de lui porter les alimens tout mâchés dans la bouche, de remplir fon eftomac, en un mot, de fa nourriture & de fa confervation? Il eft bien certain, au contraire, que nous ne fommes nullement dans les voies de la nature; que de foi, elle tend

directement à notre destruction; que ce n'est que par accident, contre son intention, & en détruisant les alimens que nous prenons, qu'elle coopere avec nous pour nous nourrir & pour prolonger notre vie, & que notre mort est plus son ouvrage que notre naissance, puisque ce n'est que sur une détermination libre, étrangere & accidentelle, qu'elle nous fait naître & vivre, au lieu qu'elle n'a besoin que d'elle-même pour nous faire mourir.

Voilà donc déja les hommes en possession d'un grand nombre d'événemens; le détail en est immense. Et vous devez me sçavoir quelque gré du double sacrifice que je fais de l'ébaucher, & de ne pas le finir : car vous devez sentir vous-même cette

foule

ſoule d'obſervations & de réflexions auſſi brillantes que ſublimes, qui ſaiſiſſent l'eſprit dès la premiere ouverture qu'on ſe fait dans une ſi vaſte carriere ; mais pour aller plus vîte au fond des choſes, je ramene toute l'action des hommes ſur la nature, à deux ; aux mêlanges que nous faiſons, & à l'équilibre que nous rompons ; & j'oſe dire, ou penſer, ou conjecturer que, de cela ſeul réſulte toute la variété des mixtes, plantes, animaux, minéraux, toute la variété des météores, brouillards, vents, nuës, pluies, neiges, grêles, éclairs, tonnerres, foudres ; & peu s'en faut que je n'ajoûte toute la variété des principaux arrangemens & des divers méchaniſmes de la terre, tant intérieure qu'exté-

rieure : les montagnes & les plaines, les mers & les continens, les rivieres & les fontaines ; &, pour tout dire en un mot, l'organiſation & la circulation de tout le globe.

1° Nous mêlons tout, & nous diſpoſons tout à ſe mêler de mille manieres différentes, & c'eſt par-là que je penſe que nous déterminons la nature à la production de cette variété de mixtes qui enrichit la terre.

La nature, ſi on la laiſſoit faire, iroit, & même fort vîte, à ſon but, qui n'eſt autre que d'anéantir toute la variété qui régne dans toute l'étendue de la terre, & de réduire tout à la ſimplicité primitive de trois ou quatre ſubſtances élémentaires, eau, air & terre. Mais, à chaque inſtant, les hommes rompent ſa pente, & éludent ſes

efforts. Je me promene dans une campagne ; qu'y vois-je ? de toutes parts des travailleurs, des laboureurs ; l'un laboure, l'autre béche la terre, un autre l'ensemence. Celui-ci coupe l'herbe, celui-là cueille le grain ; aujourd'hui c'est la moisson, demain c'est la vendange ; &, chaque jour, nouveaux travaux ; examinons tout cela de plus près.

Qu'est-ce que tous ces travaux ? à quoi aboutissent-ils ? & quel en est le résultat ? Mêlanges nouveaux, combinaisons nouvelles, nouveaux labyrinthes, qu'on forge à la nature, pour l'empêcher d'arriver à son but, ou même pour l'en éloigner de plus en plus.

Que fait, par exemple, celui qui laboure la terre ? Il la fend, la divise, la souleve, en multi-

plie, en sépare les grains, & force par conséquent l'air à s'y insinuer, & puis à s'y trouver mêlé de fort près, lorsque ces grains venant à se rapprocher, sur-tout à la surface de cette terre, il ne pourra en sortir, sans se forger de nouvelles chaînes, qui l'y arrêtent dans tous les détours des plantes, qui résultent de ce mélange, & des efforts que cet air fait pour se débarrasser, & pour entrer dans son atmosphere. La récolte arrive ; on coupe ces plantes, herbes, fleurs, fruits, bois, &c. Les animaux mangent ces herbes, c'est-à-dire, les mêlent avec leur substance : les hommes mangent ces fruits ; mais ce n'est pas sans de grands apprêts, c'est-à-dire, sans de grands mêlanges. On les cuit, on les

assaisonne, on les fait entrer dans mille ragoûts ; c'est-à-dire, on les mêle avec l'eau, le vin ; l'huile, le vinaigre, le verjus, le poivre, la cannelle, le sucre, le sel ; & qui pourroit dire toutes les sortes d'ingrédiens avec quoi notre délicatesse, notre caprice ne cesse de les assortir ?

Après ce dédale de mêlanges, qui ne sont néanmoins que préliminaires, on mange, c'est-à-dire, on mêle tous ces mêlanges ; le le pain avec le vin, le chair avec le poisson, la poire avec le fromage ; & puis l'estomac fait la fonction, à quoi tout cela le détermine ; &, chaque viscere fait la sienne ; & à chaque pas, combinaisons nouvelles, dont le but & le résultat unique est d'en brouiller la nature à l'infini : or,

chaque jour, & presque à chaque instant, tout cela se renouvelle. Est-il si difficile d'observer toutes ces choses, & de les rapporter au but ? Pourquoi faut-il que ce soit ici une philosophie toute nouvelle ? A-t-il été plus facile d'inventer & de perfectionner des lunettes, & d'observer des taches dans le soleil, que de se réduire à avoir des yeux, & à voir ce qu'on voit en effet, & ce qu'on voit à toute heure ?

Entrons dans les villes : que d'arts, que de métiers, que de travaux, que d'occupations diverses, mais qui, regardées d'un œil un peu philosophe, se concertent toutes à ce but unique de combiner, & de mêler ? Aux Gobelins, on mêle la laine & la soie, l'or & l'argent : à l'Arsenal,

on mêle le charbon, le ſoufre & le ſalpêtre : dans la rue S. Jacques, on mêle l'encre avec le papier ; marchandiſe mêlée en effet. Sur les Quais des orfévres, de la ferraille, chez les ferruriers & ailleurs, on briſe, on lime, on fond, on polit, on façonne de mille nouvelles manieres le fer, l'acier, le cuivre, l'argent, l'or, l'émail ; tout cela n'eſt que combiner & mêler : car, diviſer une piéce de fer en deux, en trois, c'eſt mêler le fer avec l'air, qui en ſépare les piéces ; & plus il y a de diviſions, plus le mêlange eſt exquis & intime. Or ces mêlanges groſſiers ſont toujours accompagnés de mêlanges plus fins : car en limant, & en diviſant le métal, il y en a toujours bien des parcelles, qui s'envolent dans l'air ;

ſans parler de la groſſe limaille qui ſe perd à terre ; & puis tout cela s'uſe, à force d'être manié & façonné : or uſer une choſe, c'eſt la diſperſer dans l'air ou ſur la terre.

Comme nous parlons phyſique, rien n'eſt vil, & tout le détail de la vie humaine eſt également notre objet : les treſſes des perruquiers, la pâte des boulangers, les diverſes élaborations des tourneurs, menuiſiers, charpentiers, (ne faiſons point les délicats,) des cordonniers, & des autres, ne ſont que des mêlanges continuels. Il faut ſe rendre les yeux philoſophes ſur les moindres objets : faire un habit, faire un ſoulier, faire un tableau, c'eſt, en bonne phyſique, mêler, & rien de plus : mais c'eſt chez

les baigneurs, apothicaires & autres droguiſtes qu'on mêle de la bonne ſorte; & les chymiſtes, qui ſe vantent de tout analyſer, de tout décompoſer, ne vous y fiez pas, ſont ceux qui mêlent, & qui ſophiſtiquent le plus.

Les gens les plus oiſifs & les plus indolens le ſont peut-être le moins à cet égard: car ils ſont les premiers, & preſque les uniques mobiles des grands mêlanges; c'eſt à eux que tout vient aboutir; ce ſont eux qui achevent de conſumer & d'uſer, c'eſt-à-dire, de mêler & de confondre toutes choſes. La diverſité, la bizarrerie même de leurs aſſortimens, habits, meubles, équipages, remplit l'air & les divers égouts, (nous parlons phyſique,) d'un contraſte de vapeurs, d'ex-

halaiſons, d'ordures & d'excrémens, (c'eſt de la phyſique,) que la nature ne ſçauroit démêler de long-temps.

C'eſt-là que la porcelaine de la Chine vient ſe briſer contre la cuiller d'argent du Pérou, & le thé de l'Aſie ſe noyer dans l'eau de l'Europe, imbibée du ſucre de l'Amérique. C'eſt-là que le talc de Veniſe, le blanc d'Eſpagne, le vermillon d'Angleterre ſe mêlent avec les rides d'un viſage que la nature a rendu tragiquement hideux, & que l'art rend comiquement burleſque.

Mais tout le monde mêle & combine; & les exhalaiſons, auſſi-bien que les égouts qui ſortent de toutes les maiſons & de tous les corps d'une ville, ont droit de ſe confondre & de ſe mêler.

Enfin, il paſſe bien des choſes par les mains des hommes : or tout cela n'y paſſe, que pour ſe conſumer, ſe diſſiper & s'entremêler tout-à-fait.

Deux agens principaux, dont les hommes ſe ſervent pour accélérer la deſtruction de toutes choſes, c'eſt-à-dire les mêlanges, c'eſt l'eau & le feu. Le feu fournit d'abord par lui-même une infinité de vapeurs & d'exhalaiſons ; & ſi l'on vouloit ſe donner la peine de calculer à-peu-près la quantité de fumées qu'une ville comme Paris exhale en un jour d'hyver, on trouveroit peut-être de quoi former une nuée aſſez épaiſſe, qui couvriroit un grande partie de la France. Et qu'on ne diſe pas que le feu diſcerne les ſubſtances, puiſque le diſcerne

ment est fort imparfait, & que les disperſant dans l'air, il les mêle avec cet air & avec les atomes qui y voltigent, & que ces ſubſtances ainſi mêlées d'air, retombant en pluies ou en roſées ſur les terres, ſont forcées de s'y mêler avec diverſes ſubſtances, & de concourir à la production des plantes & à la nourriture des animaux, c'eſt-à-dire, à la formation de mille nouveaux mélanges. L'eau ne mérite pas moins d'attention que le feu : rien n'eſt ſi vil que l'eau ; mais c'eſt-là ce qui fait voir ſon excellence : car elle n'eſt ſi vile, que parce qu'on en trouve par-tout abondamment, & que l'habitude de nous en ſervir nous en fait méconnoître l'utilité & l'importance : qu'elle devînt un peu plus rare, bien-

tôt nous en connoîtrions le prix. Nous sommes naturellement ingrats, & portés à n'estimer que ce qui se refuse à nos vœux : or sans cesse nous employons l'eau pour faire mille nouveaux mêlanges ; nous la mêlons par-tout ; nous la mettons à tous les usages ; nous la jettons, nous la dispersons dans l'air & sur toute la surface de la terre ; nous la buvons, nous en délayons tous nos alimens ; nous nous en servons pour laver, pour décrasser les corps, c'est-à-dire, pour la mêler avec mille poussieres, mille fragmens, mille je ne sçais quoi.

Lorsqu'on disperse l'eau sur la terre, aussi-tôt elle s'exhale en vapeurs ; mais ces vapeurs vont retomber sur quelque terre labourée, & s'y engager dans les

replis des plantes, d'où elles ne ſortent que pour s'égarer de nouveau dans les viſceres tortueux de quelque animal ; & l'on peut dire que, par le ſoin que les hommes ont de tendre par-tout des piéges à la nature, il y a telle goutte d'eau, qui, depuis le commencement du monde, erre de plante en plante, d'animal en animal, de viſcere en viſcere, de fibre en fibre, de pays en pays, de continent en continent, ſans pouvoir rattraper le fil de la circulation générale, en retombant dans quelque ruiſſeau, dans quelque riviere, ou dans la mer.

Dans les rivieres même, l'eau ſe trouve en pays ennemi, mêlée de mille ſels, de mille corps, de mille pouſſieres, que nos égouts y charrient ſans ceſſe : les vents,

dites-vous, suffiroient pour altérer la pureté des rivieres, sans que les hommes s'en mêlassent ; mais où les vents prendroient-ils les poussieres, s'il n'y avoit des champs labourés, des rues fréquentées, des chemins battus par les hommes ; je ne dis rien de l'air qui, quand il se trouve mêlé dans les corps, (or nous l'y mêlons sans cesse,) fait effort par sa legéreté & par son ressort, pour prendre le dessus, & repousse dans l'atmosphere les parties de l'eau & des autres corps, en vapeurs & en exhalaisons ; mais vous seriez bien surpris, si j'ajoûtois que le soleil n'éleveroit aucune vapeur d'une eau qui seroit parfaitement pure, & que toute son action se borneroit à la gonfler un peu, à la raréfier : car

pourquoi éleveroit-il une partie plutôt que l'autre ? Avouez-le, ce morceau-là eſt d'une dure digeſtion : je le ſens ; & celui-ci, qu'en penſez-vous ?

Il y a des gens qui aiment le calcul ; on a calculé les pluies qui tombent dans un pays ; on a calculé les tranſpirations que chaque homme exhale : qu'on calcule celles qu'exhalent tous les hommes, & qu'on les compare avec les pluies ; & l'on verra que les tranſpirations ſeules peuvent fournir aux pluies : on peut calculer auſſi l'eau que les hommes conſument, qu'ils diſperſent : on peut calculer les mêlanges ; & l'on verra ſi la nature a beſoin de ſe mettre beaucoup en frais, pour avoir des pluies.

Pourquoi la fin de l'automne

& le commencement de l'hiver ſont-ils ſi pleins de brouillards & de pluies ? La plûpart des gens n'en ſçavent d'autre raiſon, ſi ce n'eſt que c'eſt l'hiver ; mais je ne crains pas de me tromper, en vous faiſant remarquer que c'eſt le temps des grands labeurs & des plus conſidérables dérangemens que les hommes faſſent & occaſionnent ſur la terre : toutes les terres ſont fraîchement labourées ; on vanne le bled ; on foule les raiſins ; on cueille les fruits : les feuilles des arbres (que les hommes ont plantés) tombent de toutes parts ; les hommes ſont par-tout répandus dans les chemins & dans les campagnes ; c'eſt même le temps des grandes courſes & des grandes diſſipations de toutes les ſortes : quelle mer-

veille, si l'air est surchargé de vapeurs & d'exhalaisons, sans parler de celles qui transpirent, à cette occasion, de la terre intérieure, sans parler que la terre fraîchement labourée forme partout des réservoirs & des entraves aux vapeurs qui retombent, pour les forcer à remonter & à retomber de nouveau, sans que presque aucune goutte puisse en arriver jusqu'aux rivieres où elles sont plus en sûreté, du moins sans qu'elles y arrivent, sinon bien barbouillées d'un limon qui les sollicite sans cesse à de nouvelles évaporations ! Avez-vous remarqué que Paris est presque toujours couvert de vapeurs ? Mais il ne l'est pas moins, lorsqu'il ne le paroît pas ; c'est là que se font les grands

mêlanges, les grandes diſſipations de toutes les ſortes, encore un un coup. Avez-vous remarqué aux rayons du ſoleil, que l'air d'une maiſon de campagne eſt infiniment moins chargé d'atomes, que celui d'une maiſon de la ville ? Avez-vous remarqué que, pendant pluſieurs jours après qu'on a béché une terre, un champ, au mois d'Octobre, il en ſort tous les matins, à l'arrivée du ſoleil, de ſi grands flots de fumée, que ſouvent tout un vallon, toute une campagne en eſt plongée dans les brouillards ? Pour moi, je l'ai remarqué, il y a long-temps, lors même que je ne penſois point au ſyſtême.

2° Mais c'eſt l'interruption que nous faiſons dans l'équilibre de la nature, qu'on peut appeller le

grand reſſort de ſon principal méchaniſme ; de ſorte que , pour bien caractériſer la plûpart des générations & des phénomenes que la nature produit par nos déterminations , je les appellerois volontiers *des mouvemens convulſifs*, auxquels elle donne pourtant une certaine régularité : or il n'eſt pas une de nos démarches , qui n'occaſionne ces mouvemens convulſifs dans la nature ; d'abord tous les travaux que nous donnons à la terre , n'ont d'autre but que celui-là : nous la ſoulevons au milieu, & au-deſſus de l'air & de l'eau qui s'y inſinuent facilement ou même néceſſairement , & qui enſuite faiſant effort pour en ſortir , forment tout ce qu'il y a de plantes , & nourriſſent tout

ce qu'il y a d'animaux ſur la terre ; mais, de-là réſulte une autre interruption d'équilibre : car ces plantes ne ſont, dans le fond, que comme une premiere couche de terre qui ſe dilate : or nous coupons ces plantes, nous les conſumons, & puis nos divers égoûts les conduiſent dans les rivieres & dans les mers ; nous pouvons donc dire que l'occupation des hommes eſt de plumer, ou de peler, ou d'écorcher ſans ceſſe la terre, ou du moins certaines parties de la ſurface de la terre : outre cela, les vents trouvant des terres devenues friables par nos ſoins, les tranſportent çà & là ; ce qui rompt évidemment l'équilibre naturel entre les colonnes de terre, qui ſe trouvent par-là affoiblies en un endroit, & appeſanties en l'au-

tre : ces interruptions sont moins sensibles, quoiqu'à la longue, elles doivent le devenir ; mais nos édifices, nos levées de terre, nos maisons, nos villes rompent deux foix l'équilibre, 1° en ce qu'elles surchargent la colomne de terre qui les supporte, 2° en ce qu'elles déchargent les colomnes qui supportoient les matériaux qu'on en tire pour les bâtir & les rebâtir sans cesse.

Or de-là résultent sans cesse des abbaissemens & des rehaussemens alternatifs, en mille endroits de la terre, tant intérieure qu'extérieure ; ce qui suffit pour y former ou y entretenir toutes les inégalités qui en sont le principal méchanisme, c'est-à-dire, les cavernes intérieures & les montagnes extérieures, qui sont

l'organisation & la circulation, qu'on ne peut guères douter qui n'y régne : car il paroît qu'à cet égard, notre action se réduit à deux points essentiels pour cette organisation & cette circulation; 1° en surchargeant certains endroits, déchargeant certains autres endroits, nous forçons l'air, l'eau, le feu, à se réfléchir du centre vers la circonférence; & puis, 2° en gratant en quelque sorte, en divisant, en attendrissant la surface extérieure de la terre presque par-tout, nous donnons lieu à tout cela de transpirer & de jaillir en montagnes, en volcans, en fontaines, en vents, en vapeurs, en exhalaisons; & du reste, comme nous faisons tout cela sans discernement, sans prévoyance, & pour des intérêts particuliers, sans nous

concerter les uns avec les autres, ce n'eſt pas merveille s'il en réſulte des chocs, des conflits, des bizarreries, c'eſt-à-dire des embraſemens de la part des volcans, des tremblemens de terre, des orages extraordinaires, des dérangemens de ſaiſons, &c.

De ſorte qu'on ne peut ici m'oppoſer qu'on trouve des montagnes, des fontaines, des plantes & des animaux dans des pays où les hommes n'ont jamais pénétré ; car outre que ce point d'hiſtoire eſt aſſez litigieux, il eſt clair que les réſultats des actions des hommes doivent ſe faire ſentir en mille endroits où les hommes ne ſont point, témoin l'Egypte dont l'Ethiopie eſt bien loin ; & puis c'eſt Dieu qui a d'abord produit les plantes qui ſe perpétuent

depuis

depuis ce temps-là par des ſemences, mais qui ne ſe perpétuent qu'autant que les hommes en occaſionnent la perpétuité.

Car pour derniere raiſon, qui embraſſe toutes les autres, &, d'un ſeul coup, tranche toutes les difficultés & épuiſe tout le détail, en préſentant le ſyſtême entier dans ſon point de vue ſimple & naturel, on doit reconnoître dans la nature un penchant méchanique, conſtant, & néceſſaire à ramaſſer toute la terre immédiatement autour du centre, envelopper de toute l'eau toute cette terre, & toute cette eau de tout l'air ſans autre diſtinction ni variété : qu'on brouille bien dans une phiole, de la terre, de l'eau, de l'air, on leur verra

toujours ce penchant à se discerner & à se placer par dégrés de pesanteur, l'air sur l'eau, l'eau sur la terre : je dis plus ; c'est-là l'unique penchant de la nature ; elle ne connoît d'autre action primitive que celle-là ; & si j'osois user d'une expression sacrée : *Hoc est omnis natura ;* c'est-là toute la nature : sur la terre, dans la terre, sur une montagne, dans une vallée, en France, en Canada, en Europe, en Asie, en un mot, dans toute l'étendue de la terre, les substances qui composent son globe tendent continuellement à se discerner, à se surmonter par degrés de pesanteur, & à se placer, encore un coup, la terre sous l'eau, l'eau sous l'air ; si on les plaçoit ainsi, on ne sçauroit assigner aucune cause natu-

relle, qui les déplaçât; & lorſqu'elles ſont une fois déplacées, je n'en vois pas non plus, qui puiſſe les empêcher de reprendre, du moins à la longue, cet arrangement, l'unique primitif & naturel.

Otez les hommes de la terre, dès-lors vous en ôtez peut-être toute viciſſitude : car c'eſt notre volonté libre, qui altere, diviſe, façonne, détruit la plûpart des corps, & qui met la nature en voie de produire des corps ſujets à des deſtructions & à des altérations continuelles : peut-être n'y avons-nous jamais pris garde ; c'eſt nous, en bonne phyſique, autant qu'en bonne morale, qui répandons ſur tout ce qui nous environne le ſceau de notre mortalité.

Si nous n'y étions pas, la terre conferveroit facilement le fceau d'immortalité, que fon divin Auteur y a gravé. Si nous n'y étions pas, y auroit-il des maifons, & des édifices qui s'écroulaffent ? Y auroit-il mille fortes de plantes & d'animaux, qui fuffent fujets à la mort & à la corruption ? Dieu a mis les hommes fur la terre pour la travailler, même pour l'embellir ; mais beautés fragiles que le temps moiffonne, comme il moiffonne ceux qui en font les auteurs. Si nous n'y étions pas, voici, en deux mots, ce qui arriveroit à la terre : nos maifons, nos palais, nos villes feroient bientôt ramenées au niveau du globe ; les terres que nous foulevons, avec tant de foin & tant de travaux, pour les rendre fer-

tiles, en les rendant pénétrables à l'air & aux pluies, s'affaisseroient, se durciroient; & dès-lors plus de bled, plus de vignes, plus de prairies, plus des plantes, plus d'arbres, plus d'insectes, plus d'animaux, & peut-être bientôt plus de vallées, plus de montagnes, plus des rivieres, plus de mers; mais la terre bientôt affaissée, se ramasseroit autour du centre; l'eau la couvriroit; l'air envelopperoit l'eau.

Un prince habile disoit : *Le temps & moi nous en valons deux ;* & il avoit raison. Il n'est rien dont on ne vienne à bout avec le temps; le roitelet mis sur les aîles de l'aigle, atteint jusqu'aux nuës; un homme mis sur les aîles du temps, éleve ses travaux jusqu'à la hauteur des montagnes; plu-

ſieurs hommes entés l'un ſur l'autre, font des géants ; & puiſque la nature ne travaille qu'avec le temps, ſucceſſivement & aſſez lentement ; on peut en quelque ſorte, & ſous le bon plaiſir de Dieu, parier avec elle, & entreprendre de ruiner ſes travaux, ou de réédifier ce qu'elle détruit.

Du Mouvement.

DESCARTES s'eſt mépris, lorſqu'il a donné comme une loi de la nature, que tout corps tend à perſévérer dans ſon état préſent de mouvement ou de repos ; & je ſuis ſurpris que Newton, qui a pris aſſez à tâche de contredire ce grand philoſophe, & qui l'a ſouvent contredit en grand philoſophe lui-même, & avec ſuccès, n'ait pas ſenti le

faux de cette prétendue loi, également contraire à la nature inanimée du corps, & injurieuse à l'esprit. Le corps, pur corps, ne tend à rien, ne persévere en rien : il ne se conserve pas, il est conservé ; il ne se meut pas, il est mu. Pour le dire en passant, la grande & unique loi du mouvement ou du repos des corps, c'est l'équilibre rompu & rétabli. Un boulet de canon ne va que parce que l'équilibre est rompu ; une pierre suspendue en l'air ne tombe, que pour la même raison. C'est l'univers qui meut le boulet & la pierre jusqu'au parfait rétablissement de l'équilibre.

L'étalage en toutes choses a quelque chose de plat & de froid. Au moment qu'une chose arrive, ou enfin tandis qu'elle marche ;

on la prendroit pour une merveille; eſt-elle arrêtée ſous nos yeux? Quoi, n'eſt-ce que cela, dit-on auſſi-tôt? Il y a bien peu de choſes dans le monde; y en a-t-il même aucune qui puiſſe ſoutenir un coup d'œil arrêté, qui la contemple, la perce, la meſure, l'évalue, la réduit à ſa juſte valeur, à rien? Voilà la raiſon préciſe du *minuit præſentia famam.* Le mouvement, en nous dérobant les objets, nous dérobe leurs défauts; leurs bornes, leur néant; c'eſt la notion de tous les agrémens humains: *frapper & fuir* eſt leur apanage. On ſe laſſe de tout objet qui reſte là; le mouvement empêche qu'on ne ſe laſſe d'aucun, & les fait revoir toujours avec le même goût: on revoit toujours avec plaiſir ce qui n'en-

nue jamais. Ce qui se dérobe ainsi n'étant jamais bien connu, a toujours la grace de la nouveauté.

L'infini seul plaît dans le repos, parce qu'il satisfait pleinement la plus vaste capacité, la surpassant même de beaucoup. C'est par le mouvement, que les choses finies plaisent ou donnent une ombre de plaisir, parce qu'elles prennent un air d'infini, un air de quelque chose de profond, d'inépuisable, & par conséquent d'immense & de divin.

Voyez-vous l'immutabilité de ce globe, au milieu des mouvemens divers, qui agitent ses parties? Que d'agitation, que de variété & de variation dans celles-ci! Que de repos, que d'uniformité, que de constance dans celui-là! Mille tourbillons

agitent l'air ; la mer souleve sans cesse ses flots : sans cesse les rivieres s'élancent hors du sein de la terre jusqu'au sommet des plus hautes montagnes ; les animaux, les végétaux sont pénétrés de mille mouvemens ; tout fermente sur la terre.

Je ne dis rien des mouvemens insensibles des parties de l'air, de l'eau, de tous les corps ; le soleil y anime tout : sans cesse il en éleve des torrens de vapeurs & d'exhalaisons ; les hommes excitent par-tout des poussieres, allument des feux, élevent des corps ; l'intérieur est encore plus agité : des millions de feux intestins y échauffent tout ; il semble que toute la substance de la terre va s'épuiser par mille bouches inflammées : le seul Ethna semble

vomir plus de ſubſtance en un an, que n'en comprend toute la terre. Que de fumées, que de flammes, que de cendres, que de torrens de corps embraſés, ſans parler des foudres & des éclairs, des ſecouſſes & des tremblemens! Que ſçais-je enfin? Qui n'auroit pas vu ce ſpectacle, & qui l'envifageroit dans ce ſimple point de vue, croiroit voir la terre ſur le penchant de ſa ruine, & prête à rentrer dans le chaos. Il croiroit que l'air va tout confondre, que l'eau va tout diſſoudre, que la chaleur du ſoleil va tout faire évaporer; que les feux intérieurs ſont, dès-maintenant, ceux qui doivent, ſeulement à la fin, conſumer la terre.

Car enfin le mouvement, & des mouvemens violens péné-

trant toutes ses parties, elles doivent se choquer, s'entre-heurter, se pousser, se repousser, & chercher un plus libre espace dans le ciel qui les environne; ce n'est pas une expérience, c'est l'observation de toute la nature, qui nous apprend que tout corps dont les parties sont en mouvement, se dilate d'abord, & bientôt se dissipe, comme la fumée dans l'air, ou comme la flamme, & mille autres corps dans la machine du vuide, lorsqu'on a tiré l'air qui les resserre dans des espaces plus étroits; & en effet nous voyons bien, que la terre souffre une espece de dilatation & de dissipation par mille poussieres, mille fumées, mille brouillards, qui ne pouvant exécuter leurs mouvemens en tous sens,

que dans de grands eſpaces, ſe répandent dans l'air qui les environne : enfin c'eſt un principe évident de ſoi, & toutes les obſervations l'établiſſent, que des corps en mouvement occupent plus d'eſpace que des corps en repos, & que, n'étoient les obſtacles, ces corps ſe répandroient dans des eſpaces infiniment grands ; car venant à ſe heurter, ils devroient ſe réfléchir en tous ſens vers les diverſes parties du monde, & continuer ainſi de s'éloigner les uns les autres à l'infini, & ſans eſpoir de retour.

Cependant, à la réſerve de cette dilatation ſuperficielle & très-meſurée, que la terre ſouffre dans les pouſſieres, les vapeurs, les exhalaiſons, les fumées ; on

ne voit pas qu'elle se dissolve, se dilate, se dissipe, se confonde avec le ciel, ni qu'elle se consume en aucune sorte ; tout change dans son sein & sur sa surface : un mouvement, une génération y succede à l'autre ; mais le total du globe ne paroît pas s'en ressentir : toujours égal, toujours immuable, toujours inaltérable, il conserve sa grandeur & sa forme.



Du Son.

Il n'y a, dans la nature physique, d'autre simplicité, d'autre unité que celle qui résulte de l'union & de l'harmonie d'une multitude souvent innombrable de parties.

Le son d'une corde de violon n'est pas le son de cette seule corde ; il est composé d'autant de sons qu'il y a de cordes, de chevilles, de planches, de morceaux de bois, de fibres mêmes & de parties de fibres. D'où vient que le son de la basse de viole sent le bois, celui de la tymbale le chaudron ? qu'un certain bois, le sapin, par exemple, vaut mieux que tout autre pour

la planche de dessus d'un clavessin, d'un violon? D'où vient, sans sortir de nous-mêmes, qu'il y a des voix nazillones, des voix gutturales, des voix labiales, des voix dentales, des voix aigres, des voix rauques, des voix même de basse, de taille, de haute-contre, de dessus? C'est que le son de notre voix est composé de plusieurs & d'une infinité de sons, de ceux du gosier, de la langue, des joues, du palais, des dents, des levres, du nez, de chaque narine, de chaque levre, de chaque joue, de chaque dent, de chaque anneau de la trachée-artere, de chaque lobe du poumon, de chaque partie, grande, petite, de chacune de ces parties & de mille autres parties, à les prendre peut-être

à la racine des pieds jufqu'à celle des cheveux.

La preuve en eft de fait. Qu'on ait quelque douleur cuifante à quelque partie du corps, même au pied, on fent que la voix y retentit, comme difent les bonnes gens, & que la douleur en devient plus cuifante, fi l'on parle, fur-tout avec force. Qu'il manque une dent, que les joues foient trop enfoncées, qu'une levre excede la mefure, que le menton foit mal conformé, que le nez foit applati ou bouché par quelque accident, auffi-tôt la voix change & prend fon caractere, fon ton de la partie qui manque ou eft affectée. On a, je crois, obfervé avant moi, que les voix nazillones font des voix non nazillones, & qui ne parlent point

du nez, & que les voix dentales ſeroient mieux nommées voix édentées. Il en eſt de ceci comme des couleurs du priſme, qui ne font qu'une ſimple blancheur, lorſqu'on les ramaſſe toutes ſur une petite étendue, & qui, dès qu'il en manque quelqu'une, prennent le caractere qui réſulte du mêlange de celles qui reſtent raſſemblées.

Les noms des ſons ſont vagues, abſtraits, ſecs, grecs, & ne réveillent de ſoi aucune idée, je ne dis pas de la nature en général, mais de la nature même des choſes qu'ils déſignent. Le *ton*, le *triton*, le *diapaſon*, le *monochorde*, le *tétrachorde*, la *ſymphonie*, la *cacophonie*, la *mélodie*, l'*harmonie*, *&c.* ſont tous grecs. La *tierce*, la *quarte*, la *quinte*, la

sixte, l'*octave*, &c. ne réveillent que des idées numériques, qui ne disent rien. Rien n'est gracieux comme le style des peintres. Rien n'est sec & dégoûtant comme celui des musiciens. J'oubliois les *ut*, les *re*, les *mi*, les *fa*, qui ne disent rien à l'esprit, & ne réveillent tout au plus qu'arbitrairement, & par une grande habitude, l'idée du son qu'ils indiquent. A-t-on même aucune idée intelligible d'aucun son? & quelque son qu'on entende, n'est-ce pas toujours du son, & rien de plus? Au lieu que du verd est du verd, de l'aurore est de l'aurore, du jonquille est du jonquille, &c. Chaque mot porte son idée & une idée riante, riche, brillante, &c. Et quand on voit les couleurs, chacune parle, & dit, *C'est moi*;

& le *moi* de l'une ne se confond jamais avec le *moi* de l'autre. Je ne craindrai pas de l'affirmer ; malgré la supériorité comme infinie de l'agrément des couleurs sur les sons, & malgré l'avantage de personnifier les couleurs qu'a la peinture sur la musique, il est pourtant, ce me semble, incontestable que l'agrément de la musique est supérieur à celui de la peinture, uniquement par cet air vif, mobile & vivant que la musique donne aux sons, & par cet air local, fixe & inanimé que la peinture, malgré toute la supériorité de son art, est forcée de laisser aux couleurs ; de sorte que je définirois la musique une peinture animée & vivante, & la peinture une musique morte & inanimée. J'ajoûterai une chose

qui me paroît dire beaucoup à ceux qui ſçavent l'entendre. Le piquant de la muſique vient de ce que les portraits qu'elle fait, elle les fait actuellement ſous nos oreilles, en quelque ſorte ; au lieu que la peinture nous donne ſes portraits tout faits. Un peintre qui feroit à nos yeux un portrait en une ou deux minutes, & qui promeneroit notre vue pendant des heures ſur une ſuite de portraits qui éclorroient, à chaque inſtant, au bout de ſon pinceau, nous plairoit infiniment.



De la Musique.

LA musique est incontestablement une science toute mathématique. Je sçais bien ce qu'on oppose : une musique composée sur les régles des mathématiques, est une très - insipide musique ; & Lulli n'étoit point mathématicien. Je ne nie point les faits ; il faut garder les régles des mathématiques, mais il faut garder aussi celles du bon goût ; & puisqu'il s'agit de plaire à l'oreille, on doit la consulter ; après cela, il y a une mathématique naturelle de goût & de génie ; la raison la donne, l'usage la développe ; mais jusques-là, Lulli luimême n'est qu'un habile artisan:

toute sa science est au bout de ses doigts : il peut enchanter mes sens, mais il ne peut éclairer mon esprit ; n'est-il pas honteux pour les musiciens de notre siécle, de ne sçavoir rendre raison de ce qu'ils pratiquent tous les jours depuis leur enfance ?

La musique est un plaisir de l'esprit, un simple agrément. La plûpart des gens y cherchent le plaisir des sens, & ne l'y trouvent pas. De-là vient que si peu de gens la goûtent bien ; c'est qu'il y en a peu qui la connoissent. Les animaux grossiers, pesans, terrestres, à quatre pieds, ne goûtent point la musique. A bien prendre la chose, les petits oiseaux n'ont pas plus de chant que les gros, ni même que les animaux à quatre pieds. Si le rossi-

gnol chante, la poule chante; le corbeau chante, l'oie chante, le chat chante, &c. Et si le chat ne fait que crier, le chant du rossignol n'est qu'un cri. Il y a autant d'inflexion de voix, de diversité de sons, dans l'un que dans l'autre. Seulement le cri du rossignol est plus doux; plus doux pour nous. Car un chat trouve sans doute son miaulis tout aussi gracieusement modulé, que le rossignol trouve son ramage agréable. Encore même y a-t-il plus de vérité, plus d'expression dans le ramage du chat. Il y a des accents plaintifs & qui vont au cœur. Le chien exprime fort bien sa joie, sa colere, sa tristesse par l'inflexion de sa voix. Le rossignol n'a point de vraies inflexions relatives à aucun sentiment du cœur, à

aucune

aucune idée de l'esprit, à aucune sensation même du corps, puisqu'elles sont toujours les mêmes. Ce que les oiseaux apprennent de notre musique, n'est point l'effet de leur goût. Chaque espece a son chant ; & souvent, dans une volière, on n'entend pas deux oiseaux qui modulent sur le même ton. Ils chanteront des années tous à la fois sans se donner le ton, & sans jamais aucun concert ; & nul ne paroîtra sentir la cacophonie de leur faux ensemble. Ils se piqueront d'émulation, je veux le croire, & chanteront à l'envi ; mais émulation de cri & de bruit : ils ne se piqueront ni d'attrapper le chant l'un de l'autre, ni d'aucune réponse harmonique. Dans une campagne au moins, a-t-on jamais vu la linotte

imiter le rossignol, la fauvette imiter la linotte ? Ce qu'ils apprennent de musique, prouve la plus grande médiocrité du goût. Ils apprennent indifféremment tout ce qu'on trouve à propos de leur siffler, & mieux, ce qu'il y a de plus plat & de plus facile. Et combien de temps leur faut-il pour apprendre un air de dix mesures ? Un, deux, trois airs en toute leur vie, épuisent leur mémoire & leur goût. Les ont-ils appris ? Ils vont les chanter & rechanter, jusqu'à ennuyer & faire repentir de les leur avoir sifflés. Aussi se désabuse-t-on beaucoup de ces sifflemens d'oiseaux ; & ce ne sont pas ceux qui ont le plus de goût pour la musique, qui en sont les plus curieux. Encore vaut-il mieux les abandonner à

un ramage inarticulé, qui ne plaît pas assez par sa belle diversité, pour intéresser, & déplaire par son insipide monotonie. Un de ces oiseaux ou tout autre, peu importe, perdit un beau jour la parole : tout le quartier étonné demandoit, & pourquoi & comment ? Et l'on n'y sçavoit d'autre réponse, sinon qu'une trompette qui lui avoit sonné brusquement aux oreilles, avoit paru le fraper d'étonnement & de surdité. A quelque temps, assez éloigné de-là, quelqu'un va aviser pourtant l'oiseau, jusques-là rêveur, qui fredonnoit, entre bec & gosier, un air de trompette, le même qu'on lui avoit brutalement lancé dans les oreilles, & comme éparpillé dans le cerveau. Nous entendons une chanson, ou autre

chose qui nous plaît, ou nous déplaît même : le souvenir nous en revient, mais un souvenir confus ; nous voulons rappeller l'histoire ou la chanson. Nous sentons que nous l'avons dans la tête ; & sûrement nous l'avons , mais en lambeaux : aujourd'hui c'est un lambeau , demain un autre ; & souvent , huit jours , huit mois , huit ans & plus après , nous rattrappons le tout. J'ai été plus de vingt années à chercher mille choses pareilles , que j'ai enfin retrouvées dans ma tête. Ce bruit de trompette consterna le petit oiseau : il l'avoit toujours présent à son pauvre esprit : il le craignit tant, qu'il y pensa toujours : il y pensa tant, qu'il cessa de le craindre , qu'il s'y apprivoisa, qu'il le connut , qu'il le goûta , qu'il le

chanta. Le peuple ne goûte qu'une musique populaire & triviale. Car, dans ce peuple, dont il s'agit, je pourrois encore distinguer des classes de villageois & d'habitans des villes, de provincial & de Parisien, d'artisan & de bourgeois, de peuple peuple & non peuple ; & prouver que la musique que chacun goûte, est proportionnée au degré de connoissance de son état ou de son éducation, sauf les petites exceptions que des goûts particuliers, des génies rares, des hazards heureux ou malheureux peuvent y apporter.

Que dans une fête de village, ou dans une place de Paris, il y ait deux bandes de violons ; l'une choisie, & n'exécutant que des morceaux choisis ; l'autre au

même degré de mauvaise exécution, avec un surcroît de vielles, musettes, orgues d'Allemagne, trompettes marines, fifres & tambours pour le bruit, & j'y joindrois bien encore un renfort de tambourins, tambours de basque & de chaudrons; le tout en démonstration plus que géométrique, que la place regorgera autour de la seconde bande; que la premiere y sera étouffée par le bruit, & obligée de quitter la partie; & que les fenêtres même ne tiendront pas les personnes du plus haut rang & du plus haut goût qui viendront-là, soi-disant pour voir ce peuple, & tout bas, pour faire comme lui.

Le plaisir de la musique, d'un opéra, d'un concert, quelque vif qu'on le suppose en lui-même,

n'eſt tel que pour un nombre de connoiſſeurs & d'amateurs déterminés. Pluſieurs perſonnes s'y ennuient, & n'y vont que pour le ſpectacle, par complaiſance, par habitude, par mode, ou pour n'être pas ailleurs, ſur-tout chez eux. Le plus grand nombre n'y trouve qu'un plaiſir fort modéré : encore ce plaiſir vient-il de l'aſſemblée & d'un concours de circonſtances étrangeres à la muſique. On ſe laſſe d'entendre toujours le même air & les mêmes airs, quelque diverſité de ſon qu'ils ayent. On ſe laſſe d'entendre toujours des cantates, & on veut des ſonates ; on ſe laſſe des ſonates, & on veut des motets ; on ſe laſſe de motets, & on veut des ſcenes d'opéra ; on s'en laſſe,

& on veut des opéra entiers ; on s'en lasse ; & on veut des concerts. On se lasse de la musique Françoise, & on veut de l'Italienne. On se lasse du violon, & on veut entendre la viole. On se lasse de la musique, & on veut de la danse. On se lasse de la danse, &c. Cela ne finit pas, ou plutôt tout cela finit, & on se lasse de tout. Le son n'est donc que l'infiniment petit de l'infiniment petit de la musique en général, qui n'est-elle même que l'infiniment petit du plaisir en général. Aussi tous les agrémens, tous les plaisirs d'ici-bas étant frivoles, séduisans, & le plus souvent criminels, la Sagesse nous en détache en nous disant : *Respice finem.* C'est un grand trouble-

fête, mais trouble-fête ſalutaire, de penſer que tout ce qui nous amuſe, la muſique même, tout innocent qu'en eſt le plaiſir, eſt compté, & conſiſte dans un nombre déterminé, & par conſéquent fini.

La mélodie eſt le chant même, tel que l'oreille l'entend. La modulation eſt comme le deſſous du chant, le *ſous-chant* que l'oreille ſous-entend, comme on dit. C'eſt le coup de maître, la botte ſecrette, le mot de l'énigme, le derriere du théatre.

Lorſque, dans une cadence finale, on entend l'accord diſſonnant *ſol*, *ſi*, *re*, *fa*, lequel au jugement de l'oreille, reſſemble à un édifice monté trop haut, ſurchargé, branlant, & qui menace ruine, ſurtout par le comble *fa*, cette

oreille, par ses propres convulsions, sent que toutes les parties de cet accord vont se démentir, que le *sol*, qui en est le fondement insuffisant & trop peu profond, a beson que *ut* vienne lui servir de fondement à lui-même, & l'appelle à son secours ; que le *si* & le *re* annoncent cet *ut*, & l'amenent sous *sol* comme par la la main, & que le *fa* tombe naturellement sur *mi*, étayé lui-même de l'*ut* fondamental ; & qu'enfin tout l'accord se change en *ut*, *mi*, *sol*, qui est parfait, ayant son fondement, son faîte & son corps d'édifice, sans rien de superflu. Aussi, après cet accord, tous les musiciens nous disent que l'oreille & l'ame sont dans le plus parfait repos.

De la Musique Françoise.

Notre musique Françoise est comme la fille aînée de la musique Italienne ; & il en est de même de tous les arts, où les Italiens nous ont toujours devancés, comme plus orientaux que nous, & plus à portée de recueillir les richesses de bien des sortes qui sont venues de la Grece & de l'Asie, depuis l'invasion de Constantinople & de la Grece par les Turcs. Nous sommes donc musiciens, & tout aussi musiciens que l'Italie.

Les Italiens ne nous sont pas supérieurs, mais simplement antérieurs en musique, & antérieurs, non en général & comme en gros, en bloc, mais en détail, pas-à-pas, & à pas comme entre-

coupés par nos propres pas. Aujourd'hui ils avancent, demain nous les atteignons, & quelquefois nous les devançons. Ils ont la primeur, la primauté *inter pares*. Que les Italiens soient le pere ou la mere de la musique, nous sommes toujours leurs fils aînés ; & la fille aînée de la musique est une aussi vraie, bonne & belle musique, que sa mere.

Ce sont les Italiens qui ont en partie la gloire de la perfection de notre musique, qui n'est, après tout, que la leur un peu adoucie, polie, & comme humanisée ou adaptée à nos mœurs les plus humaines, je crois, de toute l'Europe. Comme premiers inventeurs de bien des choses, les Italiens ont une musique un peu sauvage, saillante, efforée, libre,

& presque libertine, capricieuse, (*caprisant,*) licencieuse, supérieure aux régles, & à nous, par conséquent qui sommes peut-être la régle, le régulateur, le balancier, le pendule de l'horloge dont ils sont le ressort, le poids, & nous le contre-poids. Les Italiens tirent le marbre, le jaspe, le porphyre, le diamant, l'or de la mine; nous le polissons, nous le façonnons, nous l'encadrons, nous le circonscrivons, nous l'enchatonnons, nous le débitons, nous le faisons briller; &, à ce titre, nous en jouissons les premiers, ou peut-être seuls nous en jouissons. Ils font les régles, nous les appliquons, nous les réduisons en principe & en pratique. Ils sont l'art, nous sommes la science, & même le métier. Car il y a ces

trois choses-là par-tout, science, art & métier, c'est-à-dire, théorie, pratique & usage. Et ce que je viens de dire est si vrai, que réellement tous nos accords de caprice, de licence, d'emprunt, de supposition, de seconde superflue ou diminuée, de septieme diminuée ou superflue, de onzieme & neuvieme, viennent sûrement des Italiens. Nous les traitons d'abord de caprice & de licence, peu-à-peu ils se fondent, s'incorporent dans nos regles. Nos musiciens qui vont un peu terre-à-terre, un peu sagement, réguliérement, timidement selon le caractere national de notre existence même, sagement monarchique & bien réglée, se révoltent d'abord contre tous ces accords libertins & capri-

cieux en effet. Peu-à-peu ils s'y accoutument, en y accoutumant nos oreilles ; & ils s'en servent, & nous les servent sans façon, parce qu'ils les servent régulièrement & à propos. Il n'y a jamais que quelques jours, mois, ou années, en petit nombre, de différence entre les perfectionnemens divers de la musique Italienne & la perfection de la nôtre. Et la nôtre est toujours parfaite en tout temps, plus même souvent que la leur, parce que nous ne dérogeons jamais de notre actuelle perfection, & que nous tenons même en haleine les Italiens ; curieux d'enchérir toujours sur nous, & j'ose dire sur nous seuls, étant toujours sûrs d'enchérir sur ceux qui n'ayant point d'autre musique, sont tou-

jours prêts à se payer de celle qu'on leur donne toute faite, sans autre coopération de leur part.

Nous estimons les Italiens ; mais nous n'en sommes pas les esclaves. Nous ne les copions pas, nous les imitons librement sans servitude ; nous sommes même fort en garde contre leurs licences, caprices & chevrotemens. Nous sçavons très-bien que souvent ils donnent dans le burlesque, le baroque, & même dans l'extravagant : ils sont trop emphatiques, trop passionnés, trop tragiques ou trop comiques, pantomimes & pantins bien faits. En voulant même trop éviter notre *eufonie*, prétendue monotonie, ils donnent dans la cacophonie. Leurs défauts sont des excès, excès de génie, défauts du génie. Ils ont

plus d'essor, ils se livrent trop à leur verve. Ils sont plus hardis, plus courageux, & tout de suite, plus téméraires, ou téméraires tout court & sans comparaison: car nous ne le sommes pas, étant naturellement plus sages ou plus timides & timorés qu'eux. Nous devons à cet essor, à cette audace, à cette témérité bien de nouvelles veines qu'ils nous ouvrent sûrement, sûrement pour nous. Ils n'ont peut-être pas plus de génie que nous; mais ils s'y livrent & s'y confient davantage: ils osent en sçavoir plus que les autres; & là où le sçavoir manque, ils ont le vouloir, le pouvoir, & peut-être le devoir. Chacun se sent; en fait d'art, au moins, ils se sentent les maîtres des nations: la Providence le leur

inſpire, la nature le leur fait ſentir. Ils ſont placés pour cela, & ils le ſçavent bien. L'Europe baiſſant l'oreille, & la France l'ouvrant devant eux, leur dit qu'ils n'ont qu'à parler, qu'à aller. Ils ſont l'orient de l'Europe en fait d'arts. Nos diverſes façons de gouvernement, encore une fois, fondent tous ces caracteres reſpectifs. Le gouvernement de l'Italie, fort découpé par nous-mêmes, jadis & de tout temps, en petites parcelles, eſt, en quelque ſorte, plus ſpirituel & libre par-là, que tout autre, &, je l'avoue, plus favorable aux arts de génie & d'eſprit comme celui de la Grece, autrefois. Leur diverſité même de gouvernemens, de républiques, d'ariſtocraties, de petites monarchies, leur petiteſſe même leur

donne entr'eux une émulation respective dont tout un grand état, comme la France, n'est pas si susceptible en elle-même ni envers les étrangers.

Nous chantons, nous solfions; nous disons *ut, re, mi, fa, sol*, &c. Et nous le disons de la voix & de l'instrument, du violon, de la flûte & du tambour, de la tymbale du moins, & de la trompette; & nous le disons en mélodie & en accords, & nous accompagnons, & on nous accompagne; & l'Italien accompagne le François, & le François accompagne l'Italien; & nous composons même en Italien, & l'Italien compose en François; & l'un exécute respectivement la musique absolue de l'autre: & l'Italien fait des basses sous nos dessus, ou des parties

ſur nos ſujets, & le François ſur ou ſous les ſujets de l'Italien; & nous mettons des paroles ſur des ariettes d'Italie, & les Italiens leurs paroles ſur des airs de France; & nous appellons, & cela s'appelle, & tout le monde l'appelle de la muſique, bonne ou mauvaiſe, de la muſique enfin. Voilà, je crois, un argument, une preuve, une démonſtration, bien forte. Car ſi je gagne que nous avons au moins une muſique, bonne ou mauvaiſe, tout de ſuite j'argumente, je démontre, je prouve que nous avons donc une vraie muſique, & tout de ſuite encore une bonne muſique, & à la fin, à la fin une belle muſique. C'eſt ma façon d'argumenter, du vrai au bon, & du bon au beau; vrai géométrique, bon phyſi-

que, beau hiſtorique ou moral.

Notre muſique eſt un peu plus muſique d'école, & par-là, un peu maniérée, ſi c'eſt être maniéré que d'avoir les manieres & le goût de ſon pays. Il eſt vrai qu'on peut le paroître aux étrangers qui ont un autre goût & une autre maniere par conſéquent. Enfin notre maniere eſt d'être réguliers en tout, de ſuivre les régles. Abſolument cela n'eſt pas défendu, cela eſt même ordonné; mais les gens de lettres ſçavent, & les gens du monde ſentent qu'une muſique, comme un poëme, où l'on ſuit les régles, peut être ſans faute, mais non ſans défaut. Notre muſique ſent toujours un peu l'école, ſinon l'écolier.

Il eſt peut-être heureux que

notre musique ne soit celle de personne, étant la nôtre d'autant mieux. On a beau faire ; chaque nation a son goût nationnal de musique. Plus l'Italienne est la musique des Allemands, des Espagnols, des Anglois, plus elle a à craindre que chacun ne lui donne son goût, qui n'étant point un bon goût décidé de musique, ne peut dégénérer qu'en un chaos de goût barbare, & à la fin nul. Il est admirable que Lulli transplanté en France fut forcé de n'exceller dans la musique, que selon notre goût ; cela seul décide un vrai goût propre & nationnal, fondé sur notre caractere & sur nos moeurs.

Une chose caractérise beaucoup notre musique, & j'avoue qu'elle m'en déplaît un peu, &

que c'eſt ce qui lui donne cet air de monotonie qu'abſolument elle n'a pas ſi fonciérement. Elle eſt trop liée, trop pleine de paſſages, de tranſitions, de ports de voix, d'inflexions, de diminutions, de renflemens même, trop de près-à-près, & le tout, toujours par trop de timidité, de ſageſſe, de régularité. L'Italien ſautille & faute beaucoup. Nous n'oſons faire un pas ſans bâton: de *ut* à *re*, nous diſons *ut*, *ut*, *re*, & le ſecond *ut* en agrément, en liaiſon & port de voix, c'eſt hannoner à plus forte raiſon de *ut* à *mi*; nous diſons *ut*, *re*, *mi*, en gliſſant ſur le *re*, en coulant le *re*. Notre muſique eſt trop toute d'une piéce, trop une. Je veux qu'on m'entende bien, & perſonnifier mes diſcours, les réaliſer du moins: non ſeulement nous

difons *ut*, *ut*, *re*, pour dire *ut*, *re*; mais nous difons le plus fouvent *ut*, *fi*, *ut*, *re*, pour ne dire jamais que *ut*, *re*; le tout, pour mieux fuivre la régle de la fageffe proverbiale, qu'*il faut reculer pour mieux fauter*, tant nous craignons le faut, & de nous caffer le col. Voilà le François, voilà l'Italien. Ils arrivent tous deux fur le bord du foffé : le François s'arrête, délibere, prend fa fecouffe en arriere ; mais l'Italien a déja fauté : je dis en fait de mufique ; car en fait de marche militaire ou autre même, le François pourroit bien donner l'exemple à l'Italien même de s'y caffer le col. Chacun a fon champ de bataille ; autre chofe eft le génie militaire, autre le génie des arts.

Notre langue devenant celle de l'Europe, la mufique Fran-

çoife

çoise qu'on veut étiqueter sur notre langue, est donc à la veille d'être aussi la musique de l'univers Européen. Notre danse est la danse de l'Europe : or la danse est la musique des yeux. Notre musique entre par les yeux dans toutes les cours de l'Europe. Vous doutez que l'oreille s'y refuse, d'autant mieux que notre danse n'entre pas sans notre musique, la seule dansante, si elle n'est pas la seule chantante. On ne danse point les sonates ; & je doute que la musique Italienne fasse danser, si ce n'est en burlesque & en pantomime.

Si les Allemands, les Espagnols, les Anglois ont sacrifié leur musique à l'Italienne ; & si les François ne lui ont pas sacrifié la leur, il étoit naturel de conclure

que ces nations n'avoient peut-être pas de bien propre musique ; car les nations ne se sacrifient guères l'une à l'autre ; & que les François au contraire ayant une propre & très-propre musique, n'ont pas jugé à propos de la sacrifier.

DE LA MUSIQUE ITALIENNE.

La musique Italienne ne plaît qu'aux Italiens, & à ceux qui la connoissent. Je le sçais par mon expérience & par l'observation de l'expérience d'autrui. Il a été un temps où je ne pouvois goûter ni la musique Italienne ni aucune musique sçavante ; & je ne manquois pas les raisons du Renard, pour justifier mon peu de goût : le fait est, que je n'y comprenois rien, & qu'un peu d'usage m'a

ouvert l'esprit & les oreilles sur les sublimes beautés de ce que nous appellons le capriolage ou le caprice Italien. Car, *Itali caprisant*, selon l'ancien proverbe rapporté par Kircher, *Itali caprisant, Angli sibilant, Germani boant, Hispani latrant, Galli cantant.* Et ce *cantant*, que nous interprétons à notre avantage, n'est pas interprété de même par les étrangers, qui réduisent notre prétendu chant à la triste monotonie du coq. Notre musique est fort lente & fort coulante par rapport à l'Italienne. Elle n'est que bruit pour un Italien, qui n'y est pas accoutumé : il la trouve aussi inarticulée, toute d'une piéce, & comme d'un seul son continu. Il ne sçauroit la suivre non plus ; non qu'elle aille

trop vîte devant lui, mais c'eſt qu'il va lui-même devant. Le goût de ſa muſique l'entraîne toujours au bruit de la nôtre. Nous planons, nous ſerpentons, nous coulons : il ſaute, il capriole, il papillonne ; & nous ſommes toujours loin de lui, comme dans ſa muſique il eſt loin nous. Or, de loin, tous les objets ſe confondent ; & du reſte, chacun ſe fait le centre de tout mouvement dont il eſt témoin, en fût-il l'auteur. L'Italien va trop vîte pour nous, nous allons trop lentement pour l'Italien. Il nous tient trop éveillés ; & nous l'endormons : cela va au même ; à force de trop de réveil, on s'endort.

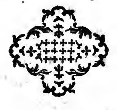
Il y a un commencement de barbarie dans la muſique Italienne ; & le triomphe qu'on lui dé-

cerne, eſt peut-être ſon apothéoſe. Elle dégénere trop en pantomimes, & va trop de ſauts périlleux en ſauts périlleux. Elle eſt réellement menacée du ſort qui termina l'empire Romain : à force d'envahir les barbares, il fut envahi de leur barbarie.

L'Italie paſſe des années à méditer, à préparer, à décorer un opéra qui ne ſe joue qu'une fois. Pour une fois, un opéra bien décoré, bien emmachiné, eſt toujours beau, de la part ſur-tout des muſiciens Italiens, grands muſiciens en effet, & qui ont une muſique théatrale, pleine de ſurpriſe, de coups de théatre, & capable de faire de l'effet, même par la ſimple mélodie & le ſimple chant ; chant plus déclamatoire que mélodieux, & déclamatoire

en pointes & en soubresaults, en caprices & en cabrioles : car cela s'appelle ainsi chez le peuple, au moins en France ; &, en bon françois comme en latin, *caprisant*. Voilà le fait, notre fait : notre musique, musique de science & d'esprit, jouit d'une belle médiocrité, toute d'or ; au lieu que la musique Italienne, musique de génie & d'in-promptu, atteint souvent jusqu'au sublime, en donnant même souvent dans l'escarpé, le scabreux, le rocailleux, comme les chevres ; tout franc, qu'il me soit permis de le dire d'après le *Itali caprisant*, que je commente toujours. Je ne dis pas cependant, que parmi ces chevres grimpant les rochers les plus hauts, il ne sorte de ces rochers mêmes des aigles, qui s'élancent

d'un vol ſoutenu vers le faîte de tout ce qu'il y a de plus élevé & le mieux éclairé du ſoleil, dont les rayons ne font que diriger leur vue, ſans l'émouſſer ; tandis que nous, nation un peu moutonniere, douce & aimable, un peu folâtre même, & badine, nous bondiſſons aſſez legérement dans les vallons & les prairies comme de tendres agneaux, ſouvent tranſformés en abeilles ou en papillons, qui cueillent tout ce que la muſique a de ſuave, de mielleux & de fleuri. La muſique a-t-elle d'autres fruits que les fleurs ?



DU STYLE.

J'AI assez lu & relu, pour sçavoir que les avis sont partagés, entre le style asiatique & le laconique, & que la plûpart, livrés par goût ou par naturel à l'un des deux styles, n'ont jamais prétendu que l'autre ne fût estimable, & n'eût de grands partisans & d'illustres sectateurs. Cicéron même qui est assez Asiatique, ne laisse pas de parler bien du style laconique, & de l'affecter souvent avec succès. En tout cas, Demosthene assure au style concis une bonne moitié des suffrages. S'il y avoit même à prendre parti, il me semble que la plûpart des auteurs préféreroient d'avoir un style serré, plein, nerveux, sentencieux, fort de

choses, comme on dit, en pareil style, plutôt qu'un style vague, lâche & noyé dans les paroles. On ne parle pas pour parler, mais pour exprimer des pensées, pour dire des choses, à moins qu'on ne fasse de la littérature un trafic mercénaire, à la toise, au gré des marchands. Les paroles ne sont qu'un moyen. Les pensées sont le but. Les paroles sont comme les habits, qu'on peut à la vérité rendre un peu amples pour l'ornement & la grace d'une bonne forme; mais les pensées sont toujours la personne même du discours. Les auteurs concis sont, par cela seul, réputés des gens qui pensent; & la précision a toujours un air d'esprit & de profondeur, lors même que ce n'est qu'un faux air. Je ne citerai

point Tacite, Pline, Séneque, Florus, auteurs plus faciles à critiquer qu'à imiter. Mais je puis citer Horace, Térence, Phedre, comme quelque chose de parfait dans le ſtyle géométrique de la belle & bonne littérature.

Pour ce qui me regarde, j'avoue qu'ayant toujours fait profeſſion d'allier les belles-lettres à la géometrie & à la phyſique, je me ſuis quelquefois trouvé entre deux feux : quelques géometres m'ayant reproché d'être trop littérateur dans la géométrie, & des littérateurs d'être trop géometre & philoſophe dans la littérature.

Un ſtyle, une penſée, un diſcours enflé tout court, eſt ce que les philoſophes géometres appellent des points enflés, des néants

d'étendue ſans ſubſtance, des vuides de ſens, des apparences ſans ſolidité, ſans réalité. Un diſcours, un ſtyle enflé n'a que des paroles, de grandes paroles, *ſeſquipedalia verba*, ſi je m'en ſouviens; point de fonds, point de corps; point de penſée, point d'eſprit.

L'enflé manque par défaut; mais le trop ſublime péche par excès. Le trop ſublime eſt ſublime: il atteint le but en le paſſant. Parlons clair. Celui qui n'eſt qu'enflé dans ſon diſcours, n'eſt qu'un auteur ſans eſprit. Celui qui eſt trop ſublime, a de l'eſprit & du plus élevé eſſentiellement. Trouvez-vous que Lucain en manque?

Différence eſſentielle. Celui qui eſt trop ſublime, celui qui a trop d'eſprit, peut abſolument

ſe réduire à en avoir moins. Un ſot, un auteur purement bourſoufflé, n'eſt pas le maître de ſe donner aſſez d'élevation, aſſez d'eſprit. Pour le moins, un auteur qui a du goût, ſans avoir un génie ſi élevé, peut faire ſon profit & mettre en valeur les faillies d'une imagination qui s'éleve avec trop d'impétuoſité & d'enthouſiaſme. Il peut en prendre le fonds de véritable grandeur; au lieu qu'il n'y a rien à prendre dans les écrits purement enflés. Par exemple, je doute qu'il y ait rien de fort ſubſtantiel à glaner dans Balzac. Mais dans Lucain & dans les poëtes Eſpagnols, Corneille qui eſt peut-être un peu trop élevé lui-même, a pris des choſes admirables. Un ſtyle, un diſcours purement enflé, eſt, pour finir

par un trait de mon métier, comme ces grandes bulles de savon, qui n'impofent qu'à des enfans, lors même que des faux jours les parent des plus belles couleurs.

Le plaifir, les agrémens, les graces, le goût font la qualité occulte, quoique le triomphe de la belle littérature des orateurs, rhéteurs, poëtes, écrivains polis, & autres philofophes en bel efprit. Les graces font petites; elles échappent aux yeux, & prefque à l'efprit: les agrémens font fins & délicats; ils ne fe laiffent point manier, ni prefque définir: les plaifirs font arbitraires, on n'en difpute pas; le goût eft un je ne fçais quoi: on fe le dit d'efprit, fans que l'oreille l'entende, fans que l'œil s'en apperçoive, &c.

Tout cela assaisonné de style, assorti de phrases, nourri de paroles, tourné & retourné, sassé & resassé en prose & en vers, en vers & en prose, amuse merveilleusement son lecteur, lecteur François à la moderne ; &, à la moderne, il suffit d'amuser.

CLAVESSIN
Pour les Yeux.

QUE peut-on, en fait d'art, imaginer de mieux, que de rendre visible le son, & de de faire les yeux confidens de tous les plaisirs que la musique peut donner aux oreilles ? Et que diroit Brebeuf ? lui qui prodigue les plus magnifiques éloges à la simple écriture qu'il appelle

l'art ingénieux de peindre la parole & de parler aux yeux ; que diroit-il de l'art, non de réveiller ſimplement l'idée de la parole & du ſon, par des caracteres arbitraires & inanimés, tels que ſont les lettres de l'alphabet, ou les notes de la muſique, mais de peindre ce ſon & toute la muſique dont il eſt capable ; de les peindre, dis-je, réellement ; ce qui s'appelle peindre avec des couleurs, & avec leurs propres couleurs ; en un mot, de les rendre ſenſibles & préſens aux yeux, comme ils le ſont aux oreilles, de maniere qu'un ſourd puiſſe jouir & juger de la beauté d'une muſique, auſſi-bien que celui qui l'entend, & que, réciproquement, malgré le proverbe, un aveugle puiſſe juger par les oreilles de la beauté des couleurs ?

De tout temps, on a comparé la lumiere avec le son ; mais je ne connois personne qui ait poussé ce parallele plus loin que Kircher, lequel effectivement n'étoit point homme à effleurer poëtiquement une comparaison, & qui étoit né pour épuiser toutes les idées un peu fécondes : aussi tous ces ouvrages sont-ils pleins de semences de découvertes, témoins celles que tant d'auteurs du second ordre en tirent tous les jours.

Or Kircher appelle sans façon le son, le singe de la lumiere, & avance hardiment, non sans y avoir bien pensé, que tout ce qui se rend sensible aux yeux, peut être rendu sensible aux oreilles, & réciproquement que tout ce qui est l'objet de l'ouïe, peut devenir l'objet de la vue.

Il fait remarquer, 1° que le son se répand tout-autour, comme la lumiere, en lignes droites ; 2° qu'à la rencontre des corps impénétrables, il se réfléchit, & se réfléchit 3° à angles égaux, comme la lumiere ; 4° que si les corps sont pénétrables, il les pénetre, en souffrant, comme la lumiere, une réfraction qui le détourne un peu de son chemin. Sont-ce-là des preuves ; ou n'est-ce qu'une analogie vague ? Mais ce n'est pas tout ; & nous ne faisons que commencer : suivons donc notre Allemand ; 5° la lumiere rencontrant un corps concave, se réfléchit en un point où sa réunion forme un foyer ardent : le son, à la rencontre des corps concaves, se réfléchit en un point où sa réunion forme aussi un foyer

réſonnant, c'eſt-à-dire, un écho. En voici bien d'autres, mais toujours des faits. On fait des lunettes de longue vue, qui rendent préſens aux yeux les objets éloignés : Kircher ne nous a-t-il pas appris à faire des lunettes de longue ouïe, c'eſt-à-dire des trompettes parlantes, ſoi-diſant d'Angleterre, ou du chevalier Morland, qui a ſçu s'en faire l'inventeur, vingt-ſept ou trente ans après Kircher. Je pouſſerai la comparaiſon juſqu'au bout, quand les anti-analogiſtes en devroient enrager. On fait des microſcopes pour diſtinguer les plus petits objets : croirez-vous bien qu'on faſſe des microſcopes d'oreille, pour diſtinguer les ſons les plus petits & les plus inarticulés ? Et ne fait-on pas, & Kircher

n'apprend-il pas à faire des cornets qu'un ſourd met à ſon oreille pour recueillir les ſons les moins forts ? Et les chambres parlantes, dont le même auteur donne auſſi l'artifice, & dont vous en avez vu ici à l'Obſervatoire, ne ſont-elles pas de vrais microſcopes auriculaires, qui font diſtinguer les ſons qu'on ſeroit bien éloigné de diſtinguer ſans ces ſecours ? Enfin pour terminer ce parallele, qui n'eſt pas ſi poëtique, qu'il ne ſoit auſſi tout philoſophique, le ſon & la lumiere ne conſiſtent-ils pas également dans les trémouſſemens inſenſibles des corps ſonores & lumineux, & du milieu qui les tranſmet juſqu'à nos oreilles ?

Pourquoi, diſois-je, en ſuivant le fil de cette analogie, pourquoi

ne feroit-on pas des claveffins oculaires, comme on en fait d'auriculaires ? C'eft encore à Kircher, que je dois la naiffance d'une fi riante idée. Je lifois fa Mufurgie, il y a deux ans : j'y trouvai quelque part, que fi dans le temps d'un beau concert, nous pouvions voir l'air agité de tous les frémiffemens divers que les voix & les inftrumens y excitent, nous ferions tout étonnés de le voir femé des couleurs les plus vives & les mieux afforties ; voilà une de ces idées que j'appelle des femences de découvertes. Jugez fi je la faifis bien vîte, avec le goût que j'ai pour tout ce qui va à la perfection des arts & des fciences, & fi je m'empreffai de la faire éclorre & de la meurir, mais à loifir. Car il ne faut pas

croire qu'une découverte raisonnée se fasse tout-d'un-coup, & par une espece de hazard, comme le disoit l'autre jour un bel esprit, qui sûrement n'en a jamais fait, si ce n'est peut-être de celles qui se font par hazard.

Ici, je reprens mon parallele entre la lumiere & le son, ou plutôt je l'éleve un degré plus haut, & ce sont désormais les affections de la lumiere que je compare avec celles du son. La lumiere modifiée fait les couleurs, le son modifié fait les tons. Les couleurs mêlées font la peinture, les tons mêlés forment la musique. Il s'agit donc de voir si l'analogie ébauchée entre la lumiere & le son, se soutient entre les couleurs & les tons, entre la peinture & la musique?

Rien n'eſt mieux ſoutenu : défiez-moi de le prouver ; mais je ne vous le conſeille pas : car j'ai toujours mon Allemand à mon côté, qui m'apprend encore que les couleurs ſuivent la proportion des tons de la muſique, & qu'à chaque ton répond chaque couleur. Il eſt vrai que Kircher ne donne point de preuve bien préciſe de ce qu'il dit là : il en parle en homme que la force de l'analogie & du ſyſtême entraîne, & qui ſent bien plus ce qu'il dit, qu'il ne peut le rendre ſenſible à tout autre qui auroit, à un moindre degré, l'eſprit d'analogie & de ſyſtême : en un mot, il en fait la découverte, ou plutôt il découvre la choſe, laiſſant à d'autres le ſoin d'en découvrir les preuves préciſes.

Du reste, son sentiment s'accorde avec celui de ceux qui l'ont le meilleur à cet égard : consultez les peintres, entendez-les parler, lisez leurs livres ; sans cesse, ils nous parlent de tons & de demi-tons de couleurs, d'accords de couleurs, d'harmonie de couleurs, de dissonances même de couleurs, tout comme Kircher. Entendez parler, d'un autre côté, les musiciens, je dis ceux qui sçavent parler & qui ont quelque connoissance des belles-lettres & des beaux arts : ils vous diront que telle piéce de clavessin est bien dessinée ; que le chant a ses figures ; que les dissonances doivent être nuancées ; que leur mêlange avec les accords consonans imite le clair-obscur, & mille autres

chofes femblables, qu'il vous faut, fi vous le voulez bien, regarder comme des affaires de fait, étant des affaires de fentiment fondé fur les plus fimples & les plus conftantes expériences.

Mais le fait eft certain ; les couleurs ont leurs tons précis, qui fuivent entr'eux les mêmes proportions que les tons de la mufique ; c'eft ce qu'a vérifié le célebre Anglois M. Newton ; tant il eft vrai que notre Allemand avoit l'odorat & le fentiment bon ; tant il eft vrai que l'analogie eft une bonne clef pour faire des découvertes, & les premieres découvertes des chofes. Comme vous avez, je penfe, l'optique de M. Newton, c'eft-là que je vous renvoie pour y voir toutes les couleurs bien diapafonnées, avec leurs

leurs octaves, quintes, tierces & septiemes. Je vous dirai même, que si vous voulez vous donner la peine ou plutôt le plaisir de faire les belles expériences qui sont dans cet excellent livre, il ne tiendra qu'à vous de trouver les repliques, le chromatique, & tout un clavier de couleurs, à la réserve de la quarte & des bémols qui en dérivent, que vous ne trouverez jamais juste, parce que la nature, dans les couleurs non plus que dans les tons, ne nous donne point de dissonance.

Voilà mes préliminaires pour parvenir à la construction de mon clavessin oculaire : car quand j'en suis-là, je me trouve fort avancé; mais je sçais bien que tout n'est pas fait : je vous avouerai même, que le plus difficile reste à faire;

ou, pour mieux dire, tout reste à faire; car jusques-là, ce n'est que la partie théorique de l'art: or c'est la pratique que vous demandez, & que je vous ai promise; mais, dans les nouveautés, il faut toujours commencer, pour se concilier l'attention, par bien établir la possibilité: venons donc au fait, mais toujours pas à pas; car ce n'est pas en artisan, mais en philosophe que j'ai entrepris de vous démontrer ce nouvel art: quand je parle à un luthier, je lui dis: Faites ceci, faites cela; mais à vous je dis: Voici comme j'ai cru devoir faire.

Un des grands obstacles que que j'ai d'abord trouvé à réduire ma spéculation en pratique, a été, comme il arrive, dans l'idée même de la chose; car les nou-

velles découvertes ont toujours à combattre bien plus d'obſtacles imaginaires que de réels. La lumiere & les ſons qui d'abord m'avoient paru marcher ſur des lignes paralleles, m'ont de plus près paru s'éloigner par un endroit ; un moins opiniâtre que moi, eût déſeſpéré de pouvoir jamais les concilier ; j'y trouvois une différence eſſentielle, par rapport à la pratique. On fixe ſur une toile les couleurs, & on les manie aſſez comme on veut ; mais les ſons intraitables & toujours fugitifs ne ſçauroient être fixés dans l'air ou dans le corps qui les produit.

Qu'un peintre & un muſicien viennent en même temps pratiquer leur art dans ma chambre ; quand ils en ſortiront, l'un me

laiſſera un beau tableau, que je pourrai contempler à loiſir, au lieu que l'autre qui n'a travaillé que ſur l'air, & tout-à-fait en l'air, laiſſera cet air même ſur lequel il a travaillé, dans toute ſa ſimplicité, &, en quelque ſorte, dans tout le dénuement où il l'a trouvé. C'eſt toujours une table raſe ſur laquelle on a véritablement l'avantage de pouvoir travailler de nouveau, mais ſur laquelle on eſt en effet obligé de travailler ſur nouveaux frais, toutes les fois qu'on veut en tirer quelque choſe qui faſſe plaiſir. Les beautés de la muſique ne ſubſiſtent que dans l'inſtant où on les enfante; & comment une piéce entiere de muſique ſurvivroit-elle à ſa naiſſance? Les divers morceaux de la même

piéce ne subsistent jamais ensemble, l'un renaissant comme des cendres de l'autre. Ce n'est que par imagination & par souvenir que nous pouvons envisager toute une piéce de musique en même temps. Et ce caractere fugitif est si essentiel à cet art, que dans le clavessin où les sons ne sont pas naturellement fort durables, ils le seroient même trop, si côte-à-côte de la petite plume qui fait parler les cordes, on ne mettoit un petit morceau d'écarlate, qui leur coupe, en quelque sorte, brusquement la parole. Vous sçavez même que les plus grandes beautés de la musique consistent dans les fugues qui rendent encore plus sensible son caractère volage & fugitif.

Remarquez cependant, que le

ſon ne laiſſe pas d'être auſſi durable qu'on le veut, témoin le ſon de l'orgue, qui dure au gré de l'organiſte : il ſemble donc qu'on pourroit rendre une piéce de muſique auſſi durable qu'un tableau, en rendant durables les ſons qui la compoſent. Mais c'eſt-là que la muſique paroît eſſentiellement différente de la peinture. Les couleurs d'un tableau s'y conſervent ſéparées & bien diſtinctes dans l'ordre & la combinaiſon qu'il a plu au peintre de leur donner ; mais, dans l'air, tous les ſons qui ſubſiſtent en même temps, s'y confondent, & ſont bien éloignés de s'y préſenter diſtincts dans l'ordre que demande une piéce de muſique, pour être entendue. Les couleurs ſuivent l'étendue des lieux : les

lieux ſont fixes & permanens ; mais les ſons ſuivent l'étendue des temps : or les temps ſont eſſentiellement ſucceſſifs & inalliables. Voilà la différence préciſe qui ne vient pas, comme on l'imagine, de ce que le ſon paſſe, puiſqu'on pourroit le faire durer, mais de ce qu'il eſt eſſentiel à la muſique, qu'il paſſe pour céder la place à d'autres ſons qui lui ſuccedent, & qui, ſans cela, ſe confondroient avec lui, en ſe répandant dans le même eſpace d'air qu'il occupe ; au lieu que les couleurs ſe tiennent ſéparées dans les diverſes parties du même eſpace, de la même étendue.

On ne peut donc faire, avec les ſons, tout ce qu'on fait avec les couleurs. Mais ne peut-on faire, avec les couleurs, tout ce qu'on

fait avec les ſons ? C'eſt-là une autre affaire ; car ſi le plus parfait eſt défendu, le moins parfait ne l'eſt pas de même. Le ſon eſt volage ; il ſeroit plus parfait de le fixer, on ne le peut ; mais la couleur eſt fixe, il ſeroit moins parfait de la rendre volage ; & cependant ce moins parfait ſeroit une nouvelle perfection pour le plan que je propoſe : faudra-t-il y renoncer ? Non ſans doute. Car dès qu'on connoît un peu la nature des choſes, on ſçait bien qu'il eſt toujours facile de gâter une bonne choſe ; au lieu que le plus ſouvent il eſt impoſſible d'en améliorer une mauvaiſe.

Or la nature nous a prévenus : elle ne nous donne point de ſon fixe comme les couleurs ; mais elle étale par-tout des couleurs vola-

ges comme le ſon. Combien d'oiſeaux dont les plumes ont des couleurs fugitives, à cauſe de leur tranſparence anguleuſe, comme l'a remarqué M. Newton après Kircher? Ce qu'on raconte même de l'inſtabilité des couleurs du caméléon, n'eſt pas ſi fabuleux que le penſent ceux qui n'ont rien vu, & qui n'ont que des yeux pour juger de la poſſibilité des choſes. Les hommes même n'ont-ils pas l'art de faire des étoffes, dont les couleurs ſont variables; mais le priſme paſſe en ce genre tout le reſte.

C'eſt avec ce priſme que j'avois d'abord tenté l'exécution de mon claveſſin oculaire; mais il ne m'a pas fallu bien du temps pour m'en déſabuſer : j'ai eſſayé bien d'autres manieres; mais

enfin il a fallu en revenir à celle qui m'avoit d'abord paru la plus simple & la plus facile, & que j'avois négligée, uniquement, parce qu'elle est simple & facile. Vous la mépriserez peut-être aussi, lorsque je vous l'aurai dite, parce que, sous l'idée d'un claveſſin oculaire, vous vous êtes déja forgé des resſorts & des machines, & mille je ne sçais quels palais enchantés ; & je ne doute pas même qu'il n'y ait tel qui soupçonne d'abord du grimoire, & presque de la magie, & qui, en voyant la chose, ne dise comme les badauds de Christophe Colomb : Quoi ? n'est-ce que cela ? j'en ferois bien autant ; car rien n'est si facile à trouver qu'une chose déja trouvée : enfin vous en penserez ce que vous voudrez ; voici le dénouement

de ce merveilleux problême.

Qu'eſt - ce qu'un claveſſin ? C'eſt une ſuite de cordes tendues qui ſuivent, dans leur longueur & dans leur groſſeur, une certaine proportion harmonique, qui leur fait rendre, au moyen d'une languette qui les pince, tous les divers ſons & accords de la muſique. Or les couleurs ſuivent la même proportion harmonique; prenez-en donc autant qu'il en faut pour former un clavier complet, & les diſpoſez de maniere qu'en appliquant les doigts à certaines touches, elles paroiſſent dans le même ordre & la même combinaiſon que ſe feroient entendre les ſons correſpondans à ces touches. Quand je dis, *diſpoſer*, je n'entens pas qu'il faille les mettre en l'air, ni même ſur une même

toile, puiſqu'il faut que l'une puiſſe paroître ſans l'autre, ou avec telle autre que les touches pourront amener ſur la ſcène. Vous avez vu de ces machines qu'on porte dans les rues, dans leſquelles, à travers un verre, on montre au peuple ce que l'on appelle la *curioſité*, la *rareté*? C'eſt en tirant de petites cordes, qu'on fait paſſer en revue devant les yeux, des villes, des châteaux, des batailles, & tout ce qu'il vous plaira. Il faut ici, qu'en remuant les doigts comme ſur un claveſſin ordinaire, le mouvement des touches faſſe paroître les couleurs avec leurs combinaiſons & leurs accords, en un mot, avec toute leur harmonie, qui correſponde préciſément à celle de toute ſorte de muſique.

Mais à quoi bon cela ? me diront ceux qui, avant que d'en entrevoir l'exécution, la regardoient comme une ſi belle choſe, qu'ils l'auroient cru parfaitement impoſſible ; gens également incapables de faire des découvertes dans les arts, & d'eſtimer ce que valent celles qui ſont faites par d'autres que par eux. Sera-ce donc, diront-ils, un ſi grand agrément pour les yeux, de voir de ſimples couleurs ſe ſuccéder l'une à l'autre, ou ſe combiner différemment enſemble ? Etrange ſituation que celle où ſe trouve quiconque a quelque choſe de nouveau à propoſer au public ! On dit que ce public aime la nouveauté ; & moi, je m'engagerois à démontrer, par l'hiſtoire de tous les ſiécles, que ce qu'on appelle

des nouveautés, sont toujours fort vieillies, avant que ce public ait pu seulement parvenir, je ne dis pas à les aimer, mais même à les comprendre, & à s'en faire une juste idée : j'ai déja trouvé quelques-uns de ces amateurs de vieilles nouveautés, & qu'on traite presque de novateurs, parce que, par une vivacité de génie, ils goûtent un systême cent ans après la mort de l'auteur ; je leur ai proposé mon dessein : ils l'ont d'abord traité de chimérique ; mais lorsque je leur en ai démontré l'exécution si facile, que rien n'est plus facile, ils l'ont méprisée comme chose trop facile en effet. Cependant, leur disois-je, l'exécution répond précisement au dessein : or le dessein vous paroissoit si beau, que l'exécution vous

en paroiſſoit impoſſible. Le mal de tout ceci, c'eſt que la plûpart ne connoiſſent point où gît préciſement le bien ou le mal, le facile ou le difficile, le poſſible ou l'impoſſible de chaque choſe. Je veux bien rendre un peu raiſon de tout ceci.

Vous aimez fort la muſique, & vous ne doutez pas de la beauté d'un claveſſin ordinaire, parce que vous en avez l'expérience ; mais concevez-vous bien en quoi conſiſte tout le charme de cette muſique & de cet inſtrument ? Car il faut que des gens comme vous s'accoutument à raiſonner ſur ce que le peuple ſe contente de ſentir & d'éprouver. Croyez-vous que de ſoi, les ſons flatent plus agréablement l'oreille, que les couleurs ne flatent les yeux ?

Au contraire, les plaiſirs des yeux ſont infiniment plus piquans, étant plus développés & plus ſenſibles que ceux des oreilles. Souvenez-vous du vers d'Horace: *Segniùs irritant, &c.* En effet, prenez en particulier chacun des ſons qui compoſent le plus bel air de muſique ; rien n'eſt plus inſipide que ces ſons iſolés, ſouvent même rien n'eſt plus aigre : quoi de plus aigre ou de plus plat que le ſon d'une tymbale, d'un baſſon, d'un ſerpent, d'une trompette même, & de divers jeux de l'orgue & du claveſſin ? Trouvez-vous bien charmant de ſoi le ſon d'une cloche, ou d'un morceau de bois, ou même d'un chauderon ? Et cependant une ſuite mélodieuſe ou harmonieuſe de ſons ſur tous ces inſtrumens,

& en particulier ſur des tymbales, des cloches, des morceaux de bois, ne laiſſe pas de plaire beaucoup à l'oreille. Kircher ne nous raconte-t-il pas qu'un prince d'Italie ou d'Allemagne, étant tombé dans une profonde mélancolie où tout lui paroiſſoit fade & dégoûtant, il n'y eut qu'un muſicien qui ſçut trouver le moyen de le divertir par un claveſſin d'une nouvelle ſorte: devinez quel claveſſin? Il rangea des touches à l'ordinaire, & y mit des ſautereaux armés de pointes très-perçantes; or chaque pointe répondoit au derriere d'un chat, d'âge, de taille & de voix compétente pour faire un miaulis bien diapaſonné ſelon toutes les régles: après cela, il convint au prince de ſortir de ſa mélan-

colie ; car qui n'en riroit ? Mais c'étoit-là un badinage que je ne vous cite, que pour faire remarquer qu'en effet les ſons n'ont d'eux-mêmes aucune beauté, & que toutes les beautés de la muſique viennent non du ſon, mais de la ſuite mélodieuſe & de la combinaiſon harmonique de ce ſon multiplié & varié à propos.

Je raiſonne maintenant, & je conclus que la même ſuite & les mêmes combinaiſons étant données aux couleurs, leur procureront les mêmes beautés & les mêmes charmes ; ce qui eſt d'autant plus vrai, que les couleurs ſont par elles-mêmes infiniment plus riantes & plus agréables pour les yeux, que les ſons ne le ſont pour les oreilles. Tel eſt le pouvoir de l'harmonie &

de la mélodie, que, quoique de foi, les couleurs plaifent plus que les fons, il eft vrai néanmoins qu'une belle mufique fait plus de plaifir, & a quelque chofe de plus faififfant que la plus belle peinture, laquelle eft par conféquent jufqu'ici fort imparfaite, puifqu'avec un fonds plus riche, elle fait de moindres effets que la mufique.

Ajoûtez qu'une des principales beautés de la mufique vient du naturel fugitif & volage des fons; & du mouvement que leur mobilité excite & entretient dans notre ame; on n'a pas le temps de fe laffer de ce qui ne fe montre qu'à un premier coup d'œil: volages, nous aimons tout ce qui eft volage: fugitifs, nous volons après tout ce qui fuit; il fuffit qu'un objet ne fe

montre à nous qu'en paſſant, pour que nous courions après. Tout ce qui change eſt d'ailleurs plus ſuſceptible de variété, ſoit parce que l'objet ſe renouvelle ſans ceſſe, ſoit parce qu'après avoir diſparu un moment, le même objet peut reparoître avec avantage ſur la ſcène, & nous paroître tout nouveau, ſoit même parce que le même objet reparoiſſant dans un point de vue & dans un aſſortiment tout nouveau, il eſt en effet tout renouvellé, & réellement tout autre. Le principal avantage de ce nouveau claveſſin eſt donc de donner aux couleurs, outre l'ordre harmonique, une certaine pointe de vivacité & de legéreté qu'elles n'ont jamais ſur une toile immobile & inanimée.

Mais il faut que je vous communique une autre maniere encore plus facile de peindre la musique & les sons, en les fixant même sur une toile, sur une tapisserie. Concevez-vous bien ce que ce sera qu'une chambre tapissée de rigaudons & de menuets, de sarabandes & de passacailles, de sonates & de cantates, &, si vous le voulez bien, d'une représentation très-complette de toute la musique d'un opéra ? On aime à voir les couleurs jettées au hazard sur un marbre, sur une tapisserie, & jusques sur un papier marbré : laissons ce plaisir au peuple ignorant ; je vous parle ici d'un plaisir qui ne laissera pas d'être fort sensible pour l'ignorant, mais qui sera plein d'intelligence & d'instruction pour l'es-

prit le plus ſçavant & le plus profond. Du reſte, quoique je n'en aie pas encore fait l'épreuve, j'oſe vous dire que la choſe eſt certaine, & que la pratique n'en peut manquer : ayez toutes vos couleurs diapaſonnées, & rangez-les ſur une toile dans la ſuite, la combinaiſon & le mêlange précis des tons, des parties & des accords de la piéce de muſique que vous voudrez peindre, en obſervant toutes les valeurs, ſyncopes, ſoupirs, croches, blanches, &c ; & rangeant toutes les parties, deſſus, haute-contre, taille, baſſe & autres, par ordre de contre-point. Vous voyez bien que ceci au moins n'eſt pas impoſſible, ni difficile même pour un peintre de quatre jours, & que pour le moins une pareille

tapisserie vaudra bien celles où les couleurs ne sont que jettées au hazard comme sur le marbre.

Le claveffin n'est pas si facile à exécuter , par un endroit que je vous laisse à deviner : l'exécution en est pourtant certaine, au moins jusqu'à un certain point qui peut suffire ; mais je n'ai pas eu encore le temps de le porter au point où je vise ; son grand avantage est que , sans être peintre , quiconque joue du claveffin ordinaire, peut, à chaque instant, se donner le plaisir de mille nouvelles peintures , & de peintures sçavantes & régulieres , & d'un ordre supérieur à tout ce qu'on en a vu jusqu'ici : ce claveffin est, j'ose le dire , une grande école pour les peintres , qui pourront y trouver tous les secrets des

combinaiſons des couleurs, & de ce qu'ils appellent le clair-obſcur, & qui y apprendront à parler, avec intelligence, des tons, des diſſonances & de l'harmonie des couleurs, dont ils ne parlent juſqu'ici, que par goût & par ſentiment. Mais nos tapiſſeries harmoniques auront auſſi leurs avantages; car outre la beauté du coup d'œil, qui ſera pour tout le monde, on pourra y contempler à loiſir, ce qu'on ne peut juſqu'ici qu'entendre rapidement, en paſſant, & ſans réflexion; & puis ne comptez-vous pour rien le plaiſir de voir des couleurs dans une diſpoſition véritablement harmonique, & dans cette variété infinie de diſpoſitions que l'harmonie nous fournit. Le ſeul deſſein d'un tableau fait plaiſir; il y a
certai-

certainement un dessein dans
piéce réguliere de musique
ce dessein ne se rend pas
sensible, lorsqu'on la joue ra
ment; l'œil la contemplera
loisir : il verra le concert
contraste de toutes les par
l'effet de l'une contre l'autre
fugues, les imitations, le
pressions, l'enchaînement
cadences, les progrès de la
dulation. Et croyez-vous qu
endroits pathétiques, ces g
traits d'harmonie, ces cha
mens inespérés de tons, qui
sent, à tous momens, des su
sions, des langueurs, des
tions, & mille sortes de pérj
dans l'ame qui s'y abando
perdent rien de leur force
leur énergie, en passant des
les aux yeux, & de la mu

P. Castel. Q

à la peinture, qui désormais pourra être appellée, à bien plus juste titre qu'elle ne l'a été jusqu'ici, une musique muette, mais d'autant plus efficace pour aller jusqu'au cœur, qu'elle s'y insinuera avec moins de bruit & de fracas ?

M'imaginant que les facultés des hommes sont à-peu-près les mêmes dans des arts à-peu-près également cultivés, & que nos divers sens ont à-peu-près la même énergie, la même force, la même étendue & par conséquent les mêmes bornes, chacun, par rapport à son propre objet ; je me suis persuadé que le coup d'œil du peintre égaloit l'intelligence, la sensibilité, le *coup d'oreille*, si je puis le dire, du musicien, & que cette oreille

ſonnante étant bornée aux demi-tons du ſon, cet œil pittoreſque étoit borné aux demi-tons de la couleur, c'eſt à-dire, à des intervalles pareils & de pareille étendue, de pareille petiteſſe. D'où, par une derniere conſéquence que l'événement a pourtant vérifiée, j'ai conclu que, pour déterminer les demi-tons des couleurs, il n'y avoit qu'à pouſſer l'analyſe & les nuances de ces couleurs auſſi loin que l'œil d'un peintre peut les pouſſer, ſans donner dans le lavis, & en s'arrêtant à des couleurs déterminées, les dernieres qu'on puiſſe déterminer. La pratique ſuivante va m'expliquer.

C'eſt comme un axiome de peinture chromatique, que pour couper l'intervalle de deux cou-

leurs & les nuancer, c'eſt-à-dire; pour adoucir le paſſage de l'une à l'autre, il faut les mêler; & ce mêlange qui prend un peu de l'une, un peu de l'autre, pour les concilier, répond à la diviſion harmonique des ſons, laquelle ſe fait en coupant la différence de deux cordes pour prendre une corde moyenne qui prend un peu ſur les deux. Mêlant donc le violet avec l'indigo, il en réſultoit un violet bleuâtre, un agate, un colombin ou gorge de pigeon, qui eſt une nuance bien décidée, & par conſéquent tonique, ou au moins ſémi-tonique; mais il n'en arrivoit pas de même, en mêlant l'indigo avec le bleu. Rien n'étoit plus équivoque & plus indécis que ce mêlange; & deux autres peintres étant venus en

divers temps à notre secours, jamais l'indigo & le bleu ne nous donnerent qu'un pur bleu. Ils n'avoient garde de donner autre chose, l'indigo étant déja un vrai bleu par lui-même. Je ne sçais donc ce qu'ont voulu dire nos philosophes ou géometres qui ont déterminé les couleurs du prisme & de l'arc-en-ciel. Je soupçonne qu'ils n'ont pas été coloristes.

Entre le bleu & le verd, nous trouvions, en les mêlant, un verd canard, un céladon bien prononcé; entre le verd & le jaune, un olive non moins distinct; mais c'étoit tant pis pour l'ordre philosophique supposé : car le verd & le jaune répondant à *mi*, *fa*, ne devroient souffrir aucune interposition de couleurs, je dis de

couleurs décidées & véritablement chromatiques. Entre le jaune & l'orangé, il y a l'aurore ou abricot, très-réguliérement nuancé; mais entre l'orangé & le rouge, vrai rouge, vrai couleur de feu ou d'écarlate, point de nuance qui ne se confonde avec ces deux extrêmes.

Autre défectuosité : entre le rouge & le violet, qui répondroient à *si*, *ut*, il y a poutant de toutes les nuances la plus belle & comme la reine des couleurs, le cramoisi, le pourpre, & dans les clairs, le rose, l'incarnat. Lorsque la personne qui faisoit ces expériences, d'abord dans son particulier, eut observé ces défauts de correspondance, elle se trouva dans un grand embarras, craignant de m'embarrasser beau-

coup moi-même, parce que, comme j'ai dit, je ne lui avois point communiqué mes soupçons contre ce violet tonique. Elle n'osa d'abord se fier à sa découverte : elle tourna la chose de tous les sens ; elle mit en œuvre toute sa science du coloris, pour forcer en quelque sorte la nature à seconder son art. On ne force point la nature à changer de système, mais bien quelquefois à le révéler. Ce que j'avois prévu arriva : en trouvant le faux du système supposé, la même personne trouva le vrai système, les vrais demi-tons, & tout de suite les vrais tons.

Elle ne se croyoit pas si avancée, lorsqu'elle me communiqua son embarras & le fruit de ses recherches. Elle fut donc agréa-

blement surprise de me voir moi-même tout aussi agréablement surpris que sa pratique s'accordât si juste avec ma théorie, & de me trouver tout préparé d'avance pour souscrire à sa découverte : car ne trouvant point de demi-ton à interposer entre l'indigo & le bleu, ni entre l'orangé & le rouge, & en trouvant au contraire entre le jaune & l'orangé, & entre le rouge & le violet, & trouvant, en un mot, douze couleurs bien nuancées & en même temps bien décidées, qu'on ne pouvoit pousser plus loin, sans donner dans le lavis, l'ordre des tons étoit dès-là trouvé.

Ces douze couleurs chromatiques étoient, violet, agate, indigo, bleu, céladon, verd,

olive ; jaune, abricot, orangé, rouge, cramoisi ; d'où résultoit nécessairement cet ordre primitif & naturel des tons, bleu, verd, jaune, abricot, rouge, violet, indigo, bleu, en parfaite correspondance avec le diatonique *ut, re, mi, fa, sol, la, si, ut* : car en commençant par le violet, on avoit, violet, indigo, céladon, verd, jaune, orangé, cramoisi, violet, qui ne sçauroit être un ordre naturel & primitif, étant tout composé de couleurs artificielles, à la réserve du jaune, & les couleurs principales & les plus naturelles, le bleu & le rouge, en étant exclues.

On m'a fort objecté que des couleurs présentées à l'œil dans le mouvement ordinaire de la musique, seront comme autant

d'éclairs qui ne se laisseront point discerner. Cela est vrai pour un commencement, comme il est vrai que la musique Italienne ne se laisse point discerner à ceux qui l'entendent pour une premiere fois; mais elle a des *adagio* & des *piano*; & d'abord on jouera des airs lents ou lentement sur le nouveau clavessin; mais, avec le temps, autant que la lumiere est plus rapide que le son, autant pourra-t-on exécuter plus vîte la musique des couleurs que celle des sons; ce qui, selon moi, donne à celle-là un grand avantage sur celle-ci, y ayant plus de diversité, à proportion qu'il y a plus de rapidité.

En attendant néanmoins qu'on s'accoutume au mouvement des couleurs, & que les habiles

coloristes deviennent aussi habiles que les habiles harmonistes à cet égard, les premiers ont l'avantage sur le commun des musiciens, & sur-tout sur ceux qui ne le sont pas ; & le grand nombre même des hommes jugent mieux des couleurs que des sons, les connoissent mieux, les distinguent mieux. La raison en est naturelle : on ne sçait que ce qu'on étudie. La couleur tient aux lieux : ils sont fixes ; elle se laisse donc étudier, & étudier comparativement ; ce qui est la grande étude. Par-tout on retrouve les couleurs, & toutes sortes de couleurs, en contraste & en assortiment, & en toutes sortes de contrastes & d'assortimens ; de sorte que, si encore on s'y méprend, que doit-ce être des

fons qui tenant au temps, font effentiellement mobiles & variables, & fe dérobent à celui qui voudroit s'y rendre attentif? Leur comparaifon fur-tout paroît interdite, foit parce que dans un chant ils ne fubfiftent jamais au même inftant, foit parce que dans un chœur, *trio* ou *duo*, la plûpart des gens ne les entendent long-temps que dans la confufion, & fans pouvoir en faifir deux à la fois. Il faut être muficien pour faire cette comparaifon ; & ce n'eft pourtant que par cette comparaifon, qu'on devient muficien. Ce n'eft donc qu'à force de temps, à force d'entendre & d'exécuter de la mufique, qu'on fe donne cette intelligence d'oreille, cette tête fonnante; mais on fe la donne enfin : preuve que les fons font

tout aussi fixes & spécifiquement diversifiés que les couleurs.

On peut donner aux couleurs la même diversité de mouvement qu'au son. Il n'y a pas un an, qu'on nioit ou qu'on rejettoit la premiere idée de ce mouvement: il n'y a pas six mois, qu'on en nioit la possibilité ou la seconde idée; j'entends encore des gens qui en nient la réalité qui est la troisieme idée. Dieu merci, il y a pourtant bientôt une année révolue, que ce mouvement existe: il fut achevé, en modele, & par conséquent fort imparfait, l'année 1734, le 21 de Décembre, jour mémorable de S. Thomas apôtre, à qui je l'ai consacré, sous la devise: *Nisi videro, non credam.* Le mouvement des sons consiste à faire entendre un son

pendant un instant plus ou moins long, & puis à le faire taire pour laisser entendre un nouveau son ; & après celui-là, un troisieme, &c. Le mouvement des couleurs consiste à faire paroître & disparoître, au gré des doigts posés sur un clavier, une couleur & telle couleur, & telle suite de couleurs qu'on veut. Or cela est trouvé, fait & bientôt parfait. Il y en a mille témoins. La plûpart des gens trouveront au clavessin de couleurs, & à la nouvelle musique, le même agrément qu'à la musique & au clavessin vulgaires. Dans le nouveau clavessin, il n'y a qu'à mettre le doigt sur une touche pour appeller la couleur & le degré de couleur que l'on veut. Voulez-vous du bleu ? Mettez le

doigt sur la premiere touche à gauche. Le voulez-vous plus clair d'un degré ? Touchez la huitieme; de deux degrés, de trois, de quatre, de cinq ? Touchez la quinzieme, la vingt-deuxieme, la derniere à droite. Est-ce un bleu verdâtre, un céladon que vous voulez ? Touchez la premiere blanche à gauche, ou la sixieme, ou, &c. Est-ce du rouge ? & quel rouge ? Rouge cramoisi ? C'est la quatrieme blanche, ou la, &c. Couleur de feu ? La cinquieme, la douzieme, &c. Couleur de rose ? couleur de chair ? Est-ce du verd ? Est-ce du jonquille ? &c. Dans l'instant, dans un clin d'œil on est servi. Il ne faut que connoître le clavier, & sçavoir que le bleu répond à *ut*, le rouge à *sol*, &c. Tout joueur

de claveſſin n'a pas beſoin de trois jours d'habitude.

Qui eſt-ce qui peut douter, qu'il n'y ait du plaiſir pour un peintre & pour un amateur, de promener ainſi ſes regards, avec rapidité, ſur toutes ces combinaiſons ſucceſſives de couleurs, & d'en rencontrer, quand ce feroit au hazard, d'heureuſes, de nouvelles, & de pouvoir dire à chaque inſtant : Cela eſt bon, Ceci ne vaut rien, Voilà qui eſt mieux ? &c. Chacun aime à faire ſon métier, & à s'y reconnoître habile. Tout homme aime ſurtout à ſe voir aſſis comme ſur un tribunal, pour y juger, diſcerner, décider & prononcer des arrêts. Chaque coup d'œil ſera ici pour un peintre un acte, ſinon de juſtice, du moins de diſcernement

& de jugement. Rien n'eſt ſi flateur.

Les anciens recherchoient ces tons avec ſoin, & les Grecs les déſignoient par les caracteres des peuples qui compoſoient le corps Hellénique. Un ton étoit Phrygien, un autre Lydien, un troiſieme Dorien, &c. C'eſt-à-dire, un ton étoit doux, un autre mol, un autre dur; celui-ci étoit guerrier, celui-là affectueux, &c. Arétin reſſuſcita ces connoiſſances profondes avec la muſique des anciens: les modernes s'en moquent, c'eſt-à-dire, ne les ont pas. Mais le verd qui répond au *re*, leur fera ſans doute ſentir que ce ton de *re* eſt naturel, champêtre, riant, paſtoral. Le rouge qui répond au *ſol*, leur donnera l'idée d'un ton guerrier,

ſanglant, colere, terrible. Le bleu répondant à l'*ut*, fera connoître ſon ton noble, majeſtueux, céleſte, divin, &c. Il eſt pourtant ſingulier, pour le dire en paſſant, que les couleurs ſe trouvent avoir les propres caractères que les anciens ont attribués aux tons précis qui leur répondent; mais il y a beaucoup à dire, & des livres entiers à faire ſur ce point-là, comme ſur tous les morceaux de ce nouveau ſyſtême de muſique: il tient à tous les ſyſtêmes de ſciences, d'arts & de métiers.

Je ne fais que remarquer en paſſant, que les ſourds, par le moyen des couleurs, jouiront pleinement du plaiſir de l'harmonie & de la muſique. Il ſera curieux de les voir ſe récrier aux

mêmes endroits d'harmonie, où les aveugles se récrieront; mais cela est équivoque, les goûts & les sentimens étant toujours diversifiés dans les divers sujets; & ce qui est beau pour l'un, étant souvent fort laid pour l'autre. A tout prendre cependant, l'œil & l'oreille seront communément d'accord. Cela doit être, & ce qui doit être, est au moins le plus ordinaire.

Voilà ce que bien des gens m'ont demandé avec bien de l'empressement : Si le nouveau clavessin joueroit des airs; car voilà aussi tout ce qu'ils connoissent de la musique; & plusieurs moins connoisseurs encore, & plus audacieux à affirmer, ont nié que ledit clavessin pût jouer des airs. Mais apparemment, leur

répondois-je à tous, que ce que le claveffin jouera, aura l'air de quelque chofe, l'air gai, l'air trifte, l'air vif, l'air brillant, l'air fombre, &c. Un affortiment de couleurs a un air fans doute ; & un jeu qui fera paroître divers affortimens d'un certain goût, ou même de divers goûts affortis, fera un jeu d'airs. Le mal eft, que tout le monde veut parler, & que peu fe piquent de penfer & de réfléchir. Parce qu'ils ont trouvé le nom d'*air* attaché à la mufique des fons ; ils s'imaginent qu'il en eft inféparable. Ils ne prennent pas garde que ce nom eft un nom de caractere, qu'on applique à toute chofe, & auffi fouvent aux objets de la vue, & aux couleurs en particulier, qu'à ceux de

l'ouïe. Ce nom d'*air* est le *je ne sçais quoi* de la vie civile. *Cela a bon air, Cela a un mauvais air, Cela a un air, &c.* dit-on, pour exprimer qu'une chose a une apparence qu'on ne peut définir, c'est-à-dire, qu'on ne saisit que par instinct, par sentiment si l'on veut. Ce sera sur-tout le nouveau claveffin, qui jouera des airs : car c'est sur-tout l'œil, qui est juge du véritable air des choses ; & des airs qu'on ne sçauroit définir par l'oreille, se décideront tout-d'un-coup par les yeux : car la nouvelle musique n'est qu'un nouveau point de vue de la même musique qui s'est présentée jusqu'ici, par le côté sensible pour l'oreille. Tous nos sens n'ont que le même objet ; & leurs diverses fonctions ne sont que des manie-

res diverſes de l'appercevoir & d'en jouir.

Le peuple aime le ſpectacle : le claveſſin eſt un ſpectacle ; & tout l'univers eſt peuple à cet égard. Nous aimons le merveilleux, & ſur-tout à le voir. Tout le monde aime à voir. *Voir* & *vivre* ſont ſynonymes, en proſe comme en vers. Le peuple de Paris n'eſt plus badaut que les autres peuples, que parce qu'il a plus d'occaſion de l'être. Dans les provinces, les ſpectacles ſont rares & médiocres ; ce qu'on y a vu les douze ou quinze premieres années de ſa vie, on l'y revoit toute ſa vie. A Paris, ce ſont tous les jours nouvelles ſcènes. Mais, dira-t-on, c'eſt ce qui prouve que le Pariſien eſt plus badaut que le provincial : le Pa-

risien est comblé de spectacles, & veut, malgré cela, revoir toujours les mêmes, en ayant assez d'autres pour diversifier. On n'y entend rien ; & celui qui raisonne ainsi, se montre aussi badaut & plus que le Parisien. Plus il y a de diversité dans les spectacles de Paris, plus il y a même de mobilité ; plus ils sont piquans, moins on s'en dégoûte, & plus en quelque sorte, on peut les revoir impunément. Les mêmes spectacles sont, à Paris, des spectacles diversifiés, soit en eux-mêmes, soit sur-tout par d'autres spectacles auxquels ils sont mobilement enchaînés. Les couleurs d'un tableau sont toujours les mêmes couleurs. Dans le nouveau claveffin seul, ce seront des couleurs diversifiées : il y a bien

de la différence entre des couleurs diverſifiées, ou ſimplement ment diverſes.

L'opéra eſt bien plus ſéduiſant par ſon ſpectacle, que par ſa muſique & par ſes vers. Le grand nombre y vont pour voir & pour être vus. Auſſi les gens de bien ne ſe ſont jamais récriés, contre les auditeurs comme contre les ſpectateurs de l'opéra; & le nom de ſpectacle eſt demeuré approprié à l'opéra, à la comédie même. C'eſt le ſentiment, plutôt que l'intelligence, qui donne les noms naturels aux choſes: c'eſt un certain inſtinct, une certaine appréciation, une certaine manière naturelle & habituelle de penſer ſans réflexion, qui qualifie de ſpectacles les concerts même

&

& toutes les plus saintes assemblées de musique.

C'est une petite observation qui ne paroît rien, que dans tout concert, dans toute musique, dans toute assemblée, où il s'agit d'écouter, la plûpart des auditeurs sont extrêmement embarrassés de leurs yeux : on diroit qu'ils cherchent à voir cette harmonie abstraite & trop spirituelle, qui se fait sentir, sans se laisser appercevoir. On veut au moins voir les acteurs, les voix, les instrumens ; je ne dis pas à l'opéra où l'œil a d'autres intérêts de voir, mais dans tout concert exécuté par les musiciens les plus indifférens : il n'y a pas jusqu'à un simple déclamateur qui récite, un avocat qui harangue, un prédicateur qui prêche, qu'on ne veuille

voir pour les écouter avec satisfaction. On veut voir jusqu'aux lévres qui prononcent, au gosier qui chante, au violon qui joue. On court en quelque sorte après la voix, après le son.

On se lasse de cette course inutile, on ramene ses yeux, on rappelle son esprit, on rentre en soi-même ; & dès-lors je vois des visages sombres, & des gens qui s'ennuient d'être là. On s'en dédommage avec ses voisins, on parle, on cause souvent de choses fort indifférentes : pour le moins on raisonne musique, on critique, on applaudit, on décide, on compare, c'est-à-dire, on parle ; car on n'écoute au plus qu'à demi, & le plus souvent point du tout.

Quand on voit un spectacle, on en est tout occupé ; on ouvre la

bouche, & on n'ose cependant pas souffler. Tous les sens sont attentifs ; on diroit que l'oreille même y prend part : on ne peut souffrir d'entendre parler autour de soi. Monsieur, vous m'empêchez de voir, disoit un jour à un grand babillard une personne occupée à considérer un bel ouvrage de broderie. Ce babillard fut assez sot pour répondre qu'il n'étoit pourtant pas au jour ; il n'y étoit pas, & empêchoit pourtant de voir. L'œil est presque le seul sens qui ait le privilége de faire taire tous les autres, tant il s'affectionne à son objet, tant il en est saisi.

La pompe & la magnificence, la richesse même & la diversité ou la distinction des objets, ne sont guères que du ressort de l'œil.

Or tout ce que les objets visibles peuvent avoir de magnifique & de brillant, peut tourner au profit du nouveau clavessin. Il est susceptible de toutes sortes d'embellissemens. L'or & l'azur, les métaux & les émaux, les crystaux, les perles, les diamans & toutes sortes de pierreries, les lumieres & les glaces, la broderie, les satins, les velours n'y feront pas de simples ornemens, mais formeront le corps même de la machine & comme sa propre substance. Par exemple, on peut former les couleurs même des pierres vraies ou contrefaites de même couleur : les verds, avec des émeraudes, les rouges avec des grenats, des rubis, des escarboucles, les bleux, &c. Et quel éclat & quel brillant n'auroit pas

un ſpectacle où l'on verroit éclore de toutes parts, & étinceller comme des étoiles, tantôt les hyacinthes, enſuite les améthyſtes, puis les rubis, &c. & cela, à la lueur des flambeaux, dans un appartement tout tapiſſé de glaces ? Ce ſeroit déja un objet infiniment brillant, qu'une eſpece de décoration immobile, où tout cela ſeroit aſſorti. Mais que ſeroit-ce, ſi le mouvement & un mouvement régulier, meſuré, harmonique & vif animoit tout & lui donnoit une eſpece de vie ? Ce ſeroit un charme, un enchantement, une gloire, un paradis.

On peut faire un jeu de toutes ſortes de figures, figures humaines, figures angéliques, figures animales, volatiles, reptiles, aquatiques, quadrupedes, figures

même géométriques. On peut, par un ſimple jeu, démontrer toute la ſuite des élémens d'Euclide. On peut faire un jeu de figures phantaſtiques, d'hypogrifes, de centaures, &c. figures allégoriques, muſes, dryades, nayades, &c. On peut faire un jeu de fleurs, mettant la roſe pour le couleur de roſe, l'amaranthe pour le pourpre, la violette pour le violet, des jonquilles pour le beau jaune, des ſoucis pour l'aurore ; de ſorte que chaque coup de main ſur le clavier repréſenteroit un parterre, & la ſuite du jeu une diverſité mobile de parterres animés. Tout ce qu'on a pu peindre juſqu'ici, on peut le mettre en tableau mouvant, & tout ce qu'on peut mettre en tableau mouvant, peut ſe mettre en ta-

bleaux mobiles, mobiles rapidement, mobiles arbitrairement au gré des doigts d'un habile joueur de claveſſin. Qui doute même, qu'au lieu d'une couleur ſimple, on ne puiſſe mettre un aſſortiment des couleurs, & un tableau complet même, un payſage, un morceau d'hiſtoire, une ſcene de comédie ou de tragédie; des groteſques, des danſeurs de corde ou autres. J'ai dit qu'on pouvoit faire autant d'inſtrumens de couleurs que de ſons; on en peut faire d'un million de goûts plus différens que ceux de la muſique vulgaire. Que tout Paris ait des claveſſins de couleurs, au nombre de huit cent mille, on peut, ſans ſe mettre beaucoup en frais d'invention & d'imagination, faire qu'il n'y en ait pas

deux qui se ressemblent, & cela, sans qu'il en coûte plus, de le faire d'une façon que d'une autre. Je ne finirois pas, si j'entreprenois d'épuiser tous les goûts, tous les desseins de nouveaux clavessins qu'on peut faire, dès qu'on le voudra.

Une grande corde fait entendre communément trois sons ; une goutte d'eau, un prisme font voir communément trois couleurs. Ces trois sons sont accompagnés d'une infinité d'autres ; ces trois couleurs sont nuancées d'une infinité des couleurs. Or, pour le dire en passant, voilà votre tonique, votre tierce & votre quinte de couleurs dans les trois principales du prisme ou de l'arc-en-ciel. Lorsque je pensai, pour la premiere fois, au

claveffin oculaire, je penfai auffi à faire une maniere de prifme auriculaire, qui, dans chaque fon, en fît entendre diftinctement trois ou davantage. Je n'en dirai pas la maniere, parce que je n'y ai pas une entiere confiance & que j'en ai affez dit déja, pour amufer quelque temps les curieux & même les parleurs. *Ne quid nimis.*

Je n'ôte à perfonne fes oreilles; je donne même à tout le monde des yeux, pour entendre & goûter la mufique : les fourds pourront voir la mufique auriculaire; les aveugles pourront entendre la mufique oculaire; & ceux qui auront yeux & oreilles, jouiront mieux de chacune, en jouiffant des deux.

Si le claveffin oculaire eft poffible, me dit-on, que n'en fait-on?

Je répons que c'eſt aux luthiers qu'il faut demander pourquoi ils n'en font pas. C'eſt même à ceux qui s'amuſent à faire de pareilles difficultés, qu'il faut demander pourquoi ils n'en font point faire, puiſqu'ils en ſont ſi curieux. Je ſuis géometre, je ſuis philoſophe tant qu'on voudra ; mais je ne ſuis pas d'avis de me faire maçon pour faire mes preuves d'architecte.

Mais, ajoûte-t-on, comment exécuter le claveſſin pour les yeux ? Le voici. Prenez un nombre de couleurs, & rangez-les à votre phantaiſie, de maniere que les touches les découvrent, ou ſimplement les faſſent mouvoir ; voilà tout : car un claveſſin ordinaire eſt fait, dès qu'il a des cordes à portée de raiſonner au mouve-

ment des touches : jouez & montez vos cordes jusqu'à ce que l'oreille soit contente ; jouez & rangez vos couleurs jusqu'à ce que l'œil soit content.

On demande encore s'il y a tant de plaisir dans ce clavessin oculaire ? Ceux qui font cette objection devroient sçavoir au moins, que la lumiere de l'éclair laisse beaucoup en arriere le bruit du tonnerre, & que si on joignoit le clavéssin auriculaire avec l'oculaire, comme on peut le pratiquer, l'oreille n'auroit en quelque sorte que les restes du plaisir de l'œil. On n'a jamais dit qu'*entendre* fût *vivre* ; mais, de tout temps, la vie & la lumiere ont été synonymes. Je n'ai encore vu personne sortir d'une cham-

bre, parce qu'il y avoit de belles tapiſſeries ou de beaux tableaux; mais j'en ai vu ſouvent ſortir au bruit du plus beau concert.

DES COULEURS.

DE tous les problêmes réſolus ou à réſoudre, qui m'ont paſſé ſous les yeux, dans la géométrie, dans la phyſique, ou dans les autres ſciences que je puis avoir un peu cultivées; nul, je l'avoue, n'a piqué ma curioſité, comme celui que je m'étois propoſé, il y a quelques années, moi-même, ſur le nombre poſſible des couleurs que la nature produit, & que l'art peut imiter entre le noir & le blanc.

Car je prens ici pour diverses, les couleurs qui different non seulement par le degré de coloris, comme verd, jaune, rouge, violet, &c. mais encore celles qui ne different que par le degré du clair-obscur, & qui ont souvent le même nom, comme les divers bleux, les divers jaunes, &c.

Or je prétens que toutes ces couleurs qui different par le coloris & par le clair-obscur, ne sont qu'au nombre de 144, ou 145, ou 146, si l'on veut, tout au plus.

La raison en est bien simple: douze fois douze font cent quarante-quatre. Or il y a douze degrés de coloris, comme douze degrés de clair-obscur; & douze bleux, douze céladons, douze verds, font cent quarante-quatre.

Il ne faut que ſçavoir la multiplication, ou la ſimple addition même pour cela.

Qu'on parle au commun des gens, qu'on parle aux peintres même, ils vous diront, au moins pluſieurs m'ont dit qu'il y a une infinité de couleurs, & que le nombre en eſt innombrable; & la plûpart ont paru fort étonnés, lorſque je leur ai dit qu'il n'y avoit qu'une mere couleur, trois couleurs primitives, cinq couleurs toniques, ſept diatoniques, douze demi-teintes, & cent quarante-quatre couleurs dérivées poſſibles en tout.

De tout temps, la peinture, ou, pour parler juſte, le deſſein, a eu dans la perſpective un fondement inébranlable. Toute cette partie eſt démontrée, comme la

géométrie. Auſſi a-t-on vu plus de ſçavans deſſinateurs, que de gracieux coloriſtes ; & juſqu'ici même, ceux qui ont excellé dans le deſſein, les Appelles, les Raphaëls, ont maintenu leur ſupériorité pittoreſque ſur ceux qui ont excellé dans le coloris, les Zeuxis, les Titiens ; quoiqu'on puiſſe dire que, ſi la nature ſe ſoutient par le deſſein, elle s'annonce, nous prévient & nous attache par le coloris, qui eſt comme le ris de la nature & de l'art même.

La chromatique, ou la partie des couleurs, eſt donc juſqu'ici ſans théorie pittoreſque ni mathématique, & ſans aucune régle, ſi ce n'eſt de goût & de génie, ou peut-être d'yeux & d'habitude ; régles vagues, & de litté-

rature générale, d'éloquence, de musique, de danse, de style, de discours, plutôt que de peinture, bien loin que ce soient comme celles du dessein & de la perspective, des régles de géométrie ou de mathématique.

Les peintres, je veux le croire, ont leurs régles en eux-mêmes, que l'usage leur donne, comme dans tous les arts & métiers; régles que les maîtres transmettent à leurs éleves, plus par l'exemple, muet cependant, & par la correction qu'ils font de leurs ouvrages, que par des réflexions précises & par des préceptes bien articulés.

Sur le dessein même & la perspective, ces messieurs ont aussi leurs régles d'usage & d'habitude, qui passent de bouche en

bouche, & que le modele ſeul & la correction perpétuent, la plûpart ignorant les régles des géometres, ou s'en moquant comme d'une inutile ſpéculation.

Ma remarque eſt pourtant toujours vraie, que nous avons toujours eu de plus grands deſſinateurs, que de ſçavans coloriſtes; & je ne crois pas me tromper, lorſque j'attribue cette ſupériorité conſtante à celle de la théorie réguliere du deſſein, ſur celle du coloris, qui n'a point de régles.

Il n'en a réellement aucune, & toute cette partie eſt dans la plus étrange confuſion. Un ſeul point où les modernes me paroiſſent avoir enchéri ſur les anciens, à cet égard, eſt la diſtinction préciſe, qu'ils ont faite de la

chromatique en coloris, & en clair-obſcur ; je dis la diſtinction préciſe, en ce qu'ils l'ont articulée avec cette préciſion, ſans ſe piquer beaucoup de l'expliquer & d'en articuler les vraies notions, confondant l'un avec l'autre, à tous momens, dans leurs diſcours, & dans leurs préceptes vagues & généraux.

C'eſt pourtant par ces notions vraies & préciſes, que doit commencer toute la doctrine des couleurs. Il ne ſuffit pas de parler tantôt du clair-obſcur, tantôt du coloris, comme de deux choſes à part ; il faut en bien conſtater la diſtinction par le caractere propre & la nature ſpécifique de chacune de ces deux parties eſſentielles de la chromatique.

Je n'attribue qu'à la confuſion

où les peintres ont laiſſé cette moitié de leur bel art, l'erreur des phyſiciens mêmes ſur la nature des couleurs qu'ils ont manifeſtement confondues avec le clair-obſcur, lorſqu'ils les ont fait conſiſter dans un ſimple mêlange de l'ombre & de la lumiere. Le clair-obſur manifeſtement n'eſt que cela; mais autre choſe eſt la couleur; & il paroît que la nature y fait un peu plus de façon.



COMPARAISON DU SON & des Couleurs.

IL y a un ſon primitif & fondamental, appellé *ut*, qui donne le ton à tous les autres, par lequel ils commencent & finiſſent tous. Il y a une couleur mere & la baſe de toutes les autres : c'eſt le bleu ou le noir couleur, prenant la place du noir ſimplement noir, d'où tout part.

Le premier ſon *ut* en enfante deux autres, *ſol* & *mi*, qui, avec lui, forment l'eſſentiel de la muſique, l'harmonie primitive & fondamentale, *ut*, *mi*, *ſol.* Il y a de même trois couleurs primitives, bleu, jaune & rouge.

Il y a cinq ſons toniques, *ut*,

re, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*, & deux ſémi-toniques naturels, *fa* & *ſi*, formant tous enſemble la gamme diatonique, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*, *ſi*, *ut*. Il y a de même cinq couleurs toniques, & deux ſémi-toniques, formant la ſuite des couleurs, bleu, verd, jaune, aurore, rouge, violet, violant & bleu.

Enfin il y a douze demi-teintes de couleurs, douze degrés de coloris, formant une nuance ſuivie & un cercle parfait, bleu, céladon, verd, verd-olive, jaune, &c. Comme il y a, dans le ſyſtême non moins circulaire des ſons, douze degrés ſémi-toniques, qu'on a traités de *chromatiques*, c'eſt-à-dire de coloris, de nuances, depuis plus de deux mille ans, avant que de connoître leur parallélisme analogi-

que avec lesdits douze degrés de couleurs.

Deux choses constituent le son ; la diversité du son & celle du grave & de l'aigu. Deux choses constituent les couleurs, la diversité du coloris & celle du clair-obscur.

Or la diversité des tons répond juste, comme on voit, à celle du coloris ; & d'ailleurs cette analogie est incontestable : le ton est à la couleur, comme le grave-aigu est au clair-obscur ; puisque le grave répond au sombre, & l'aigu au clair.

Donc le nombre des tons étant égal au nombre des couleurs, le nombre des degrés du clair-obscur est égal au nombre des degrés du grave-aigu ; & il y a douze degrés de clair-obscur,

comme il y a douze degrés de coloris ; & par conféquent, en tout, il y a cent quarante-quatre degrés de couleurs nuancées avec harmonie, comme il y a cent quarante-quatre degrés de tons ou de fons harmonieux.

Cependant comme le fon eft le fon, & que la couleur eft la couleur ; & que deux lignes paralleles ne font pas une même ligne unique, la couleur, dans fon parallélifme le plus exact, conferve toujours fa nature propre, fa différence fpécifique d'avec le fon.

Le propre du fon eft de paffer, de fuir, d'être immuablement attaché au temps, & dépendant du mouvement. On ne peut le fixer : il eft toujours l'ouvrage de l'art, & d'un art actuellement exiftant, opérant, réduit en pra-

tique. L'aîle du temps emporte le son, qui n'a d'autre véhicule, ni d'autre sujet.

La couleur assujettie au lieu, est fixe & permanente comme lui. Elle brille dans le repos, sur une toile, sur une fleur, sur un corps en un mot.

Toutes les propriétés, quelque paralleles qu'elles soient aux sons, le sont dans le repos, lors même qu'on les assujettit au mouvement : car on peut rendre une couleur mobile, mais mobile avec le corps qui l'assujettit, & toujours en repos dans ce corps ou sur ce corps.

On peut donner une certaine fixité, une certaine permanence au son, faisant durer le son d'un tuyau d'orgue, autant qu'on veut; mais, dans cette espece de repos,

le

le temps l'emporte toujours, & c'eſt un ſon renouvellé à chaque inſtant; au lieu qu'une couleur qui couvre une toile, eſt toujours, je crois, la même couleur.

De cette fixité locale & matérielle de la couleur, & de la volatilité comme ſpirituelle du ſon, réſulte une différence, qui, depuis douze ou treize années, tient mon eſprit en ſuſpens, ſur la perfection de l'analogie, que j'ai, depuis tout ce temps-là, établie entre la couleur & le ſon.

Je craignois toujours de voir cette analogie ruinée par-là : car tout ce qui m'eſt venu d'objections d'ailleurs, ne m'a jamais ébranlé d'un moment : mais voici l'objection, que, pendant douze ans, j'ai toujours craint qu'on ne me fît, & que je n'ai jamais oſé me

faire, parce que, quoiqu'un trait de différence ne puiſſe pas en effacer deux mille de reſſemblance, je voulois m'être bien calmé moi-même, avant que de réveiller perſonne ſur ce point délicat.

Le ſon a, comme la couleur, ſon coloris & ſon clair-obſcur. Le ton de *ut* n'eſt pas le ton de *re*, de *mi*, de *ſol*, &c. Outre cette différence ſpécifique, il y a celle du grave & de l'aigu; double différence, qui répond fort bien à celle du coloris & à celle du clair-obſcur.

Mais entre la couleur & le ſon, à cet égard, il y a cette différence ſinguliere, que les deux différences ſont réunies dans le ſon, n'étant pas poſſible de faire des ſons graves & aigus, qui ne ſoient

pas des tons ; au lieu que le coloris & le clair-obscur sont deux choses qu'on peut réunir, il est vrai, mais qu'on peut séparer très-réellement, & qu'on sépare par des mêlanges de noir & de blanc, qui n'ont point d'autre couleur.

La difficulté n'est pas petite : on m'en a fait beaucoup, sur ou contre l'analogie que j'ai toujours établie entre la couleur & le son. Heureusement personne ne m'a fait celle-ci. On la fera tant qu'on voudra désormais, la voilà indiquée au moins ; je sçais qu'on peut la pousser très-loin. J'y exhorte même.

Ici, il me suffit de remarquer que si la couleur peut se détacher du clair-obscur, ensorte qu'on mette tous les degrés de coloris

au même ton de clair-obſcur; & ſi au contraire toute diverſité de tons entraîne dans le ſon une diverſité eſſentielle de grave & d'aigu, cela vient de la nature fugitive du ſon, & de la nature fixe & locale de la couleur qu'on manie à ſon gré, au lieu que le ſon échappe, & ne ſe laiſſe point manier; ce qui ſe réduit à dire que le ſon eſt le ſon, & que la couleur eſt la couleur. Plus on approfondira la choſe, plus on trouvera que c'eſt cela, & que ce n'eſt que cela.

Toute la différence ſe réduit donc à ce que la couleur ne pouvant ſe détacher du clair-obſcur, le clair-obſcur peut ſe détacher de la couleur; les divers gris compoſés de ſimple noir & de blanc, n'étant qu'un clair-obſcur ſans couleur.

Au lieu qu'il ſemble que le grave-aigu tient eſſentiellement au ton, tout ſon étant un ton. Le bruit cependant paſſe pour n'être pas un ton, c'eſt-à-dire, un ſon harmonieux & muſical, quoiqu'il ſoit un ſon ; & alors on diroit qu'il y a des bruits clairs & des bruits graves & obſcurs.

On pouſſeroit l'analogie plus loin, en obſervant que comme le noir, le blanc & le gris ſont l'aſſemblage de toutes les couleurs, le bruit pourroit bien n'être que l'aſſemblage de toutes ſortes de ſons ou de tons.

Car, comme on définit le blanc une confuſion de couleurs, ne pourroit-on pas définir le bruit une confuſion de ſons ?

Je ne voudrois pas néanmoins affirmer que tout ce qu'on appelle

bruit, ne puiſſe pas entrer dans la claſſe des ſons harmonieux, & qu'on ne puiſſe diapaſonner des bruits graves & aigus, comme on diapaſonne les ſons ordinaires.

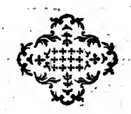
Ces ſons ordinaires même, ne ſont-ce pas des confuſions d'autres ſons ? J'ai prouvé ailleurs qu'il n'y a point de ſon ſimple, qui n'en contienne pluſieurs, & que le ſon d'une corde eſt l'aſſemblage des ſons de chaque partie de la corde, comme le ſon de notre voix eſt compoſé des ſons du goſier, de la langue, du palais, des joues, du nez, des dents, de chaque dent, de chaque partie de chacune de ces parties.

On pourroit dire que le bruit n'eſt que la diſcordance de pluſieurs ſons réunis ; mais mal

unis. Mais cela ne dit mot : des ſons diſcords, mal-unis enſemble, rendent un bruit aigre, tant qu'on voudra. On peut diapaſonner des ſons aigres , & en former une fort douce harmonie. Le ſon du claveſſin eſt toujours aigre. Avec des chauderons diapaſonnés , on peut exécuter la plus belle muſique.

En un mot, je ne voudrois pas dire qu'il y eût de bruit qui ne fût pas un ſon , un ton même. Au lieu que le blanc, le noir & le gris ne ſont point des couleurs, des tons de couleurs, & ne peuvent entrer dans les couleurs, que pour les éclaircir ou les obſcurcir. Il y a là quelque choſe qui n'a pas été expliqué, ni même obſervé , & qui mérite bien de l'être déſormais. Toute cette

matiere des couleurs eſt plus neuve qu'on ne penſe ; & je finis par où j'ai commencé , que ce n'eſt ici qu'une très-petite parcelle des découvertes immenſes , que j'y entrevois en réſerve pour les ſiécles à venir, quoi qu'en diſent les partiſans trop dociles de l'incomparable M. Newton.



CLAVESSIN
Pour les Sens.

METTEZ de ſuite une quarantaine des caſſolettes pleines de divers parfums ; couvrez-les de ſoupapes , & faites enſorte que le mouvement des touches ouvre ces ſoupapes : voilà pour le nez. Sur une planche , rangez tout de ſuite , avec une certaine diſtribution , des corps capables de faire diverſes impreſſions ſur la main , & puis faites-la couler uniment ſur ces corps : voilà pour le toucher. Rangez de même des corps agréables au goût , entremêlés de quelque amertume. Mais parlé-je à des gens à qui il faille tout dire ? J'ajoûterai

qu'il y a des gens, qui, par le ſimple toucher, connoiſſent les divers bois, les diverſes étoffes, les cartes, l'écriture, les couleurs, &c. Il y a à Paris un homme qui a appris à ſon fils aveugle, par le ſeul tact, à lire, à écrire, à chanter, à déchiffrer la muſique, &c. Nos ſens ſont tous capables d'une grande perfection ; mais ceux qui n'ont rien vu, ne conçoivent que ce qu'ils voient.



Du Gout physique.

On a vu, & l'on voit aſſez ſouvent des perſonnes manger gaiement quelque choſe de mauvais, ſelon leur goût habituel, & tomber tout-d'un-coup en ſyncope, en convulſion, en foibleſſe, en maladie réelle, vomir & revomir tout ce qu'elles ont dans le corps, dès qu'elles s'apperçoivent de la mépriſe ou qu'on les en avertit. Cela n'eſt ſurprenant que pour le vulgaire. On introduit dans la place un ennemi traveſti, on le découvre; on crie auſſi-tôt aux armes; on le met dehors, ſi on le peut; ou il vous y met vous-même, s'il eſt le plus fort. L'eſprit, encore une fois, eſt

le maître chez nous, même malgré nous ; & il eſt bien raiſonnable qu'il le ſoit : tant pis pour ceux qui ne s'en accommodent pas.

Nous fermons les yeux & les oreilles même aux approches de quelque choſe de deſagréable pour le goût ſeul ; nous bouchons le nez, nous ſerrons les levres ; nous fuyons, lorſque la fuite peut nous délivrer de l'ennemi. Enfin lorſque l'impreſſion déſagréable nous ſaiſit, malgré, ou comme malgré nous, & qu'il faut avaler la pilule ou autre déboire, nous ſecouons la tête, nous la détournons, nous prévenons la bouche d'un goût d'eau-de-vie, ou de quelque choſe de fort ; nous avalons d'un trait, nous renfonçons notre eſprit comme

en dedans, ou nous le diſtrayons, & le rejettons comme au-dehors. Au lieu que pour un objet ragoûtant, l'ame vole comme au-devant; elle ne ſe contente pas de le goûter de la langue & du palais pour qui il eſt fait, de le ſavourer, de le remâcher; elle aime à le voir, à le manier, à le contempler, à le flairer. Elle n'a pas aſſez de ſens pour en jouir; on diroit qu'elle ſe met à toutes les fenêtres: ce ne ſont pas des yeux, mais *de grands yeux* qu'elle ouvre, &c. Lorſque nos premiers peres eurent le malheur de goûter du fruit défendu, l'eſprit en eut le premier avant-goût: Vous ſerez comme des Dieux, ſçachant le bien & le mal, leur dit le Serpent; vos yeux s'ouvriront. L'eſprit eſt, avant toutes choſes,

curieux de ſcience : c'eſt ſa nourriture ; & quoi que nous faſſions, toujours il y penſe, avant que de penſer à celle du corps. La femme vit donc que le fruit étoit bon pour la nourrir, ſoit en corps, ſoit en eſprit. Cela ne ſuffiſoit pas, & il falloit que les yeux y trouvaſſent auſſi leur réfection.

Qu'on examine la maniere tout-à-fait raiſonnée dont on ſe met en poſſeſſion d'un nouveau goût, lorſqu'on veut bien s'y prêter ; par exemple, le goût d'un mets ou d'une liqueur étrangere. On la conſidere ; on la regarde ; on définit ſa couleur, ſon apparence, relativement à quelque autre mets ou liqueur connue. On la flaire & on la définit de même, par rapport à quelque autre odeur : on la manie, ſi elle eſt maniable, & on

conſtate toujours de nouveaux rapports. Un géometre ne s'y prend pas avec plus d'égards, pour conſtituer les conditions d'un problême. Enfin, après bien des diſcuſſions, des analyſes, des comparaiſons, des raiſonnemens, des queſtions qui ſeroient bien mieux employées à quelque choſe de plus ſolide, on prend une goutte, une larme de la liqueur; on la prend du bout de la langue, qui la dépoſe ſur le bout des lévres; & c'eſt alors que l'ame s'y rend tout de bon attentive, (je parle des ames les plus mondaines, les plus diſſipées, les plus frivoles,) & qu'elle étudie très-ſérieuſement ſon objet. Elle ne ſe preſſe pas d'introduire plus avant ce nouvel hôte: elle tâte & retâte, elle tourne & retourne;

elle rejette cette goutte avec tout ce qui peut avoir pris son goût ; & souvent, c'est pour toujours, ou pour long-temps. Sinon elle en reprend une nouvelle avec les mêmes façons, & l'introduit peu-à-peu jusqu'au palais, c'est-à-dire, d'abord à la naissance du palais, à la racine des dents, & peu-à-peu plus haut, par des gradations plus imperceptibles que je ne puis dire. Enfin, après une infinité de révisions, de confrontations, de récollemens, de procédures dans les formes, on goûte, on avale, & l'on se déclare amateur au bruit des applaudissemens de tous les spectateurs gourmands, gourmets, ou pis que cela.

Mais dans ces sçavantes recherches qui occupent les trois quarts

& demi des hommes, par rapport à toutes ſortes d'objets de goût & de toutes ſortes de goût, l'eſſentiel ici eſt de remarquer que tout le but de l'ame eſt de décider, de définir, de conſtater les rapports, les analogies des goûts connus, avec le goût en queſtion. On ſe demande à tout moment tout bas, & on demande tout haut aux autres, à quoi reſſemble ce nouveau goût, ſi ce n'eſt pas un goût de cannelle, de café, de muſcat, de citron, &c. Remarquons ſur-tout que, lorſqu'on trouve, ou qu'on croit trouver, & qu'on a pu dire, *C'eſt cela*, on eſt ſatisfait, & on s'y livre ſans héſiter plus long-temps. Lorſqu'on rejette, on motive auſſi le plus ſouvent ſon dégoût, en diſant : C'eſt un goût de ſuie,

d'abſinthe, de manne ; mais ſouvent auſſi on rejette les choſes, uniquement parce qu'on n'en peut pas définir & réconnoître le goût, & en diſant : *Je ne ſçais ce que c'eſt que ce goût-là. Quel goût ! je n'y connois rien.*

Raiſonnons. Quelle autre régle pourrions-nous avoir pour goûter quelque choſe de nouveau, ſi ce n'eſt le ſecours d'un goût ancien & qui nous eſt familier. Du lait un enfant paſſe naturellement à la bouillie, de la bouillie à la ſoupe. Donnez-lui du vin, vous le lui verrez conſtamment rejetter les premieres fois, en diſant que *cela pique*. Il ne ſçait pas qu'un peu de piquant releve le goût : il ne l'apprendra que trop, avec le temps, mais de proche en proche. Tous les enfans aiment le vin

doux, c'eſt le lait du vin : tous aiment les ſucreries, & les buveurs d'eau les aiment auſſi ; le vin & les épiceries fortes en dégoûtent.

Rien n'eſt plus ordinaire que de voir des perſonnes goûter des choſes par diſtraction, par oubli, manque d'être averties ou d'y penſer ; rien non plus de plus ordinaire que de les voir tout-d'un-coup trouver mauvais ce qu'elles trouvoient excellent, ſelon que la mémoire joue. C'eſt, dit-on, imagination toute pure : c'eſt imagination ſans doute, & pure idée de l'eſprit ; mais l'imagination n'exclut pas la réalité, ſelon ce que j'ai dit, & qu'il eſt démontré par les ſymptômes qui ſuivent ſouvent cette idée, ce ſouvenir. Tout dépend de la force

plus ou moins grande de cette imagination, c'est-à-dire, de l'empire qu'on lui a donné ou laissé prendre sur son esprit, ou sur son corps.

Des mauvais Effets du Cuivre.

Le cuivre est rare & cher. Il faut le faire venir exprès, & de loin, & à grands frais. C'est payer chérement des armes, pour se faire battre. Le fer est commun & à vil prix. On en trouve abondamment dans plusieurs de nos provinces, & presque par-tout, dans les terres labourables même, & jusques dans les cendres de toutes les plantes. On l'aiguise en lances & en épées; on le façonne

en boulets, bombes, mortiers & canons ; & on n'en ſçauroit forger trop d'armes, pour ſe défendre du cuivre, le plus redoutable, parce qu'il eſt le plus inteſtin de nos ennemis. Je ne crois rien hazarder, lorſque je penſe que, ſous le nom d'ami, le cuivre tue plus de monde, que le fer, ſous le nom d'ennemi.

Les careſſes d'un faux ami ſont plus dangereuſes, dit-on, que les bleſſures d'un ennemi déclaré. Quoi de plus traîtreuſement careſſant, que le cuivre ? C'eſt de ſon ſein que paſſe, tous les jours dans le nôtre, tout ce qui réveille, flate, irrite & raſſaſie notre appétit ; les confitures, les ſyrops, les eaux-de-vie, les liqueurs, les compôtes

les ragoûts, les alimens les plus communs même.

C'eſt une réflexion à faire, & que l'on fait même tous les jours, mais ſans réflexion, toute réflexion qu'elle eſt. Pourquoi, de tous nos alimens, ceux qu'on regarde le plus ſpécialement comme mal-faiſans, ſont-ils ſpécialement ceux qu'on prépare dans le cuivre : les ſucreries, les épiceries, les ragoûts, les liqueurs ? Les hommes ont aſſez le commencement de toutes les bonnes réflexions, qui tendent à leur conſervation. L'intérêt eſt grand, & la nature a toujours l'inſtinct à ſes ordres. On ſent, on entrevoit, on ſe doute du vrai.

Je ne ſuis pas le premier qui ai

obſervé que le bouilli eſt communément moins ſain que le rôti : ce qui vient, non ſeulement, comme on dit, parce que celui-ci a moins d'apprêt & de mêlange d'épiceries, mais uniquement parce qu'il n'entre point de cuivre dans ſon apprêt, & que le fer, ſon antagoniſte & notre ami, y entre beaucoup; témoin le noir du fer qui ſe communique tout autour, & qui doit communiquer un goût, un parfum ferrugineux à toute la piéce que ce fer enfile par le centre; goût qui n'a rien de trop rebutant; parfum qui n'a rien que de ſain.

Pour ce qui eſt du bouilli & des ragoûts qui ſont du bouilli auſſi, c'eſt autre choſe; & s'ils ont du mal-ſain, ſur-tout le ſimple bouilli, je n'en vois d'autre prin-

cipe, la quantité mise à part, que la qualité des vaisseaux de cuivre où ils sont ordinairement préparés; mais on a soin de récurer, laver, essuyer les vaisseaux de cuivre. Je sçais qu'ainsi l'entendent les maîtres; mais ce n'est pas dans ce sens-là, qu'on peut toujours dire, *Tel maître, tel valet.* On sçait quel fonds on peut faire sur l'entente & la bonne volonté de ces derniers; mais supposons-les, sur l'article, infiniment affectionnés, exacts, délicats même, & qu'ils ôtent, avec des yeux d'Argus, jusqu'à la moindre nuance de ce verd empoisonneur; en ôtent-ils la racine? Le verd de gris n'est qu'une fleur, que la moindre humidité, la moindre saleté exalte & fait épanouir. N'est-elle dangereuse

qu'après

qu'après ſon épanouiſſement ? Et ſi elle ne s'épanouit ſur ſa tige, lui eſt-il défendu de s'épanouïr dans notre eſtomac ?

Preſque tout ce que nous mangeons & buvons, paſſe par le cuivre, y ſéjourne, s'y macere, s'y attendrit, s'y digere. Il doit donc, & nous devons en prendre la teinture, l'impreſſion, le levain, le poiſon. Lorſque la doſe en eſt trop forte par la négligence des domeſtiques, il y paroît auſſitôt. Ce n'eſt pas là le plus dangereux. Il en périt par-ci par-là quelques milliers de perſonnes, tous les ans, en divers pays; mais nous périſſons tous & nous dépériſſons par millions, par un cuivre, par un verd de gris imperceptible & plus ſubtil qui s'accumule tous les jours dans notre

eſtomac, dans nos viſceres, dans nos veines, dans nos os même, & dans nos eſprits les plus vitaux. Sans attendre même de plus préciſes obſervations, la couleur verdâtre que nous obſervons tous les jours dans la bile, dans le ſang, dans les humeurs de bien des malades, & qui n'y pronoſtique rien de bon, n'eſt-ce point peut-être un verd de gris que nous avons empêché de paroître dans les vaſes préparatoires des alimens; & que la bonne nature nous repréſente dans nos propres vaiſſeaux? Car elle va toujours à ſon but, pour corriger, n'ayant pu prévenir nos erreurs.

Le comble de l'erreur & de notre miſere, c'eſt que les remédes à tous ces maux cauſés par

le cuivre, les pilules, les tisanes, les médecines, &c. se préparent par les mains les plus habiles dans des mortiers, dans des poëlons, dans de coquemars, dans des vases de toutes les sortes en cuivre, où je puis attester en avoir vu plus d'une fois refroidir avec un verd de gris manifeste sur les bords; qu'on transvasoit sans façon dans des phioles pour être avalées tout de suite par de pauvres malades, que de pareils remédes ne manquent guères de tuer ou de tourmenter cruellement, à la décharge du médecin, qui ne devroit pas au moins porter la faute du pharmacien ou du chef d'office, seules causes journalieres des ravages secrets ou manifestes du cuivre.



COMPARAISON
de Descartes & de Newton.

C'EST dommage pour Newton, que Descartes l'ait prévenu, sans quoi, il auroit été un Descartes pour la physique, comme il l'a sûrement été pour la géométrie : car celle-ci allant pas-à-pas d'une découverte à l'autre, il y en a assez, dans la région du possible, pour tous les esprits capables de s'y signaler ; au lieu que tout a été dit en physique, & qu'heureux est le premier qui, disant bien, ne laisse à son émule que la gloire de lui servir d'écho, ou la honte de s'égarer, en lui refusant cet hommage. Je doute pourtant que Descartes ait tout

dit, ou tout bien dit, & qu'il n'y ait pas eu après lui beaucoup à glaner pour un homme tel que Newton. Newton, je pense, valoit bien Descartes pour le génie ; c'étoient pourtant deux génies différens. L'Anglois n'avoit pas la facilité du génie du François ; ce qui peut n'être qu'un simple air de nation, c'est-à-dire, une affaire de pure éducation : car il en avoit, dit-on toute la force & l'étendue. Or je crois que c'est en Angleterre même, qu'on dit, qu'à génies égaux, le François bâtit en hauteur, & l'Anglois en profondeur ; celui-là au-dessus, celui-ci au-dessous du niveau de la terre ; l'un en dehors, l'autre en dedans. Si ce n'est pas là le caractere des deux nations, c'est celui des deux

grands hommes en queſtion. Deſcartes a penſé en grand ſur la nature ; & quoique tout le monde ne veuille pas en convenir, je trouve que Newton a penſé en grand, auſſi ſur le même ſujet. Deſcartes a eu l'ambition de faire un monde ; Newton n'a pas eu, à cet égard, une moindre ambition. C'eſt la même ſorte d'ambition, dans le cœur humain, que celle qui aiguillonna le grand Alexandre à le conquérir.



COMPARAISON DE BAYLE & de M. Rouſſeau de Geneve.

BAYLE étoit un *demi-ſçavant.* Il ſçavoit douter, & par conſéquent il ſçavoit le pour & le contre de tout. M. Rouſſeau ne ſçait que le contre, & ne doute de rien. Ces deux auteurs peuvent avoir le même but. Bayle nous y mene, M. Rouſſeau y va tout ſeul; car je doute qu'il y mene perſonne; il annonce trop le Déiſme. Bayle eſt plus dangereux; il n'annonce rien. Son ſtyle indifférent, rend conſtamment tel ſon lecteur. M. Rouſſeau met trop d'intérêt & de chaleur dans ſes prétentions, qui ſont trop naïvement fortes & horribles. On ne perſuadera pas faci-

lement aux sots même, beaucoup moins même aux sots, qu'ils soient bêtes ou Pongos. Bayle va à l'esprit par le cœur, dont l'esprit est facilement la dupe, selon le proverbe. M. Rousseau va au cœur par l'esprit, dont nul proverbe n'a établi la duperie active envers le cœur, toujours libre de s'en moquer. C'est Bayle qui manie l'hypothèse en habile homme. M. Rousseau en évente l'art & le sçavoir-faire, par des contre-thèses perpétuelles. Aussi Bayle se vantoit-il de sçavoir tout, & citoit tout réellement, livres & auteurs; & M. Rousseau se vante, à la façon peut-être de Socrate, de ne sçavoir rien, & ne cite rien ou presque rien en effet; & l'avis de M. Rousseau n'est jamais que l'avis de M. Rousseau.

DE LA MORT.

NOTRE vie n'eſt qu'une épigramme, dont la mort eſt la pointe.

FIN.





Liste de quelques Ouvrages nouveaux qui se trouvent chez VINCENT.

ESPRIT de S. Evremont, *in-12*, 1761.

Observations sur le Pouls ; par Cox, *in-12*, 1761.

Mouvemens de la Matiere électrique, *in-12*, 1760.

Précis de la Médecine pratique ; par M. Lieutaud, nouvelle édition, *in-8°*, 1761.

Traité de la Poësie françoise ; par le P. Mourgues, *in-12*.

Journal des Audiences, avec les Arrêts, &c. *in fol.* 7 vol.

——— Les Volumes V, VI, VII se vendent séparément.

Essai sur les Maladies de Dunkerque, *in-12*, 1760.

Histoire du Peuple de Dieu, l'Ancien Testament, *in-12*, 10 vol.

——— La même, *in-4°*, 8 vol.

Histoire du Peuple de Dieu, le Nouveau Testament, *in-12*, 8 vol.

——— La même, *in-4°*, 4 vol.

L'Arithmétique de Barreme, *in-12*.

Comptes faits ; par le même, *in-12* & *in-24*.

Le Livre nécessaire, du même, *in-12*.

Traité des Parties doubles, *in-8°* ; par le même.

Dictionnaire de Du Cange, *in-fol.* 6 vol.

Gallia Christiana, *in-fol.* 11 vol. à 15 liv. le vol.

Le Spectacle des beaux Arts, ou Considérations touchant leur nature, leurs objets, leurs effets & leurs régles principales, &c. *in-12.*

Les plus beaux Monumens de Rome ancienne, en 120 Planches *in-fol.* grand papier, imprimé à Rome.

Amusemens des Compagnies, ou Recueil des plus nouvelles Chansons notées, *in-12*, 2 vol. Hollande.

Examen Théologique sur la société du prêt à rente, *in-12*, 1762.

Avis au Peuple sur sa santé, *in-12*, 1761.

L'Histoire de la santé, *in-8°*, 2 vol. *petit format*, 1762.

L'Abrégé chronologique de l'Histoire de Flandre, *in-8°*, 1760.

Le Trésor du Parnasse, *in-12*, 2 vol.

Anecdotes de Médecine, *in-18*, 1762.

Mémoire sur l'irritabilité ; par M. de Haller, *in-12*, 4 vol.

——— Du même. Physiologie, *in-4°*, 3 vol. 1761.

Les Opuscules chymiques de M. Margraf, *in-12*, 2 vol. 1762.

L'Histoire de l'Egypte, *in-12*, 2 vol. 1762.

Génie de Montesquieu, *in-12*, nouv. édit. 1762.

Contes moraux dans le goût de ceux de M. Marmontel, *in-12*, 2 vol. 1763.

Abrégé du Dictionnaire de Trévoux, *in-4°*, 3 vol. 1763.

Méditations de Dupont, *in-12*, 3 vol. nouv. édit. 1762.

Dictionnaire domestique portatif, *in-8°*, 1763.



é-
ob-
ici-

in-
ind

ieil
es,

rêt

I.
etit

de

vol.
52.
de

4°,

af,

52.
lit.

de
.
,

l.

',

